MÉMOIRES

DU COMTE DE

GRAMMONT

PAR

ANTOINE HAMILTON

Avec Notice, Variantes et Index

PAR

HENRI MOTHEAU

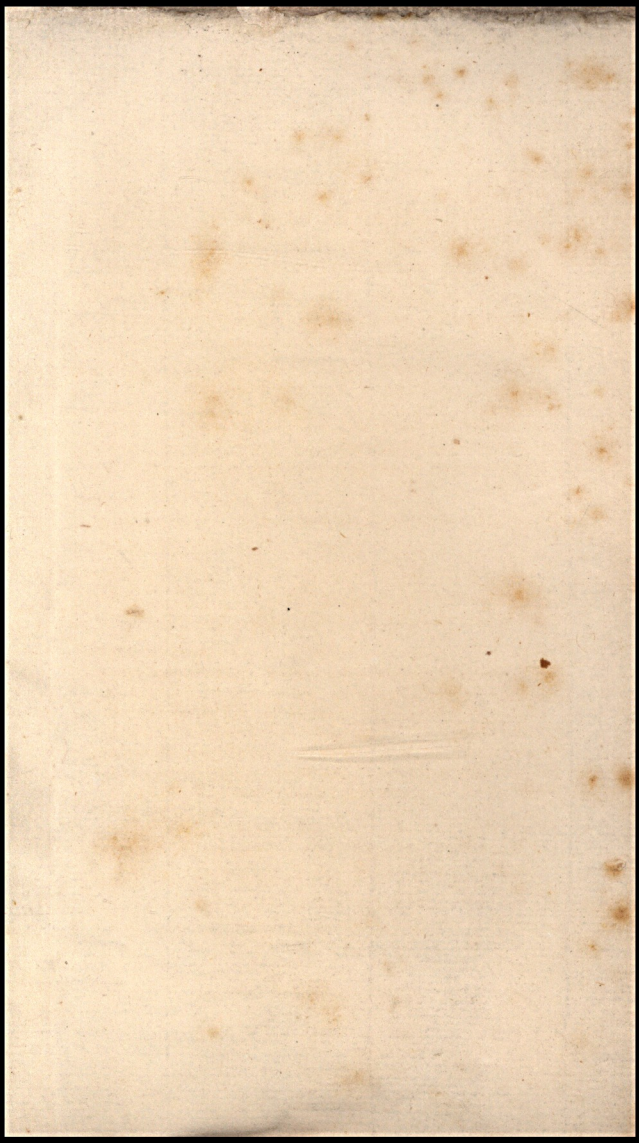


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVI



MÉMOIRES

DE GRAMMONT

MÉMOIRES

DU COMTE DE

GRAMMONT

PAR

ANTOINE HAMILTON

Avec Notice, Variantes et Index

PAR

HENRI MOTHEAU



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVI



AVERTISSEMENT

L'ÉDITION *nouvelle des* Mémoires de Grammont *que nous offrons au public est la reproduction, dans ses traits caractéristiques, de l'édition originale de* 1713, *publiée sans nom d'auteur, à Cologne, chez Pierre Marteau.*

Parmi les nombreuses éditions qui ont paru depuis, tant en Angleterre qu'en France ou en Hollande, quelques-unes sont remarquables. Citons d'abord celle de Strawberry-Hill, 1772 *dite d'Horace Walpole, la première où les noms propres anglais, francisés dans le texte primitif, reprennent leur physionomie étrangère, et où se trouvent des notes biographiques. Celle de* 1792, *publiée à Londres vingt ans plus tard, se recommande par le grand luxe de son im-*

pression, par des notes plus étendues et surtout par 78 magnifiques portraits, gravés pour la plupart d'après des tableaux de maîtres tels que Van Dyck ou Lély. En France, MM. Auger, Renouard, Gustave Brunet, chacun dans l'ambition louable de faire mieux que son prédécesseur, ont donné l'un après l'autre, en 1803, 1812 *et* 1859, *des éditions de plus en plus complètes, de plus en plus épurées, où le flot montant de la glose menace de submerger le texte, et où l'œuvre d'Hamilton, bien que délicatement opérée, devient moins ressemblante à mesure qu'elle est rendue plus correcte.*

Cette œuvre légère, voltigeante, toute de jet, demande à être prise comme elle s'offre, au vol, dans le gracieux désordre de ses allures aériennes. Essayer, par des fouilles profondes, de la fixer au sol, chercher des raccords à ses négligences, l'approprier pour une présentation terre-à-terre, c'est encore un point de vue, mais ce point de vue n'est pas le nôtre.

Peu de notes, et succinctes; reproduction rigoureuse, mais non pas servile, du texte de 1713 *: tel a été notre programme.*

Ainsi, nous avons religieusement reproduit

et l'orthographe primitive, et les expressions singulières qui devaient être du temps, et les phrases d'une construction ou trop pleine ou trop elliptique, défiant l'analyse sans jeter de trouble dans l'esprit : quelques rares peccadilles de syntaxe, en somme, sur lesquelles il n'est pas impossible qu'Hamilton, homme de cour, ait dédaigné de revenir, n'étant pas un écrivain de profession, et qui sont, d'ailleurs, dans une œuvre aussi constamment choisie, comme le piquant de la mouche au visage de la beauté.

Mais là où la faute typographique était évidente, là surtout où le sens ne se dégageait pas suffisamment, nous avons corrigé. Nous ne pouvions non plus, à l'exemple de Walpole, laisser passer les noms propres étrangers sous le travestissement qui les rendait méconnaissables à l'œil, sinon à l'oreille. L'éditeur de Cologne avait pensé sans doute qu'un livre écrit dans notre langue et adressé à des Français, volontiers ignorants des autres idiomes, ne devait heurter en rien les habitudes de la nation ; et il avait rendu la prononciation anglaise de la plupart de ces mots par les signes

français correspondants. Nous les avons rétablis dans leur orthographe propre, à deux ou trois exceptions près, justifiées par une orthographe très-approchante.

Dans l'édition princeps, l'imprimeur avait italisé tous les mots sur lesquels pouvait se porter l'attention du lecteur, et, de plus, il avait fait majuscules les lettres initiales de tous les substantifs, comme en allemand, ou de presque tous. Ces précautions peuvent avoir leur raison d'être dans des langues transpositives où l'œil a besoin de repères pour se retrouver à travers les caprices de la phrase; mais elles sont sans utilité dans une langue directe comme le français, où les mots marchent toujours d'après un ordre certain. Toutefois, ces détails d'exécution étant encore un des traits de la physionomie générale de l'édition qui nous a servi de modèle, nous avons fait une large part, dans la nôtre, au caractère italique, et avons maintenu la lettre capitale partout où elle ne jurait pas trop.

NOTICE

Il est une époque dans l'histoire de notre littérature où la prose française a été exquise, de la fin du XVIIe siècle au milieu du XVIIIe. A d'autres dates, elle a pu être plus riche, plus fouillée, plus pittoresque, plus brillante, plus multiforme : car, sans rivales dans le monde, si ce n'est la prose latine et surtout la prose grecque, — deux rivales mortes ! — la prose française s'est prêtée aux variations les plus magistrales sous la plume des Montaigne, des Pascal, des Bossuet, des Jean-Jacques Rousseau, pour ne pas citer dix autres prosateurs de génie. Mais jamais,

dans aucun autre temps, elle n'a été faite de plus de choix, de plus de pureté ; jamais ses qualités natives et indélébiles de netteté, de clarté, de précision, d'élégance, ne se sont dégagées, ne se sont affirmées plus exclusivement; jamais, en un mot, elle n'a été plus foncièrement française.

Et, chose étonnante ! cette période unique dans nos annales littéraires, qui embrasse environ un demi-siècle, et qui, passant par Fontenelle, Lesage, Vauvenargues, l'abbé Prévost, madame du Deffant, madame de Staal, Montesquieu, devait se résumer dans Voltaire, a été, pour ainsi dire, inaugurée par un Anglais. Oui, c'est un Anglais grand seigneur, Antoine Hamilton, qui, un des premiers et comme en se jouant, a donné le modèle de cette prose française, souple, alerte, acérée, discrète de nuances, perfide de sous-entendus, ayant, en outre, les grâces négligées, les incorrections charmantes, l'imprévu dans l'expression, le je ne sais quoi de rare et de savoureux dans le tour, qui sont la caractéristique de la langue chez les écrivains de race, et dont les écrivains de profession ont rarement le secret. « On a « vu, dit Sainte-Beuve, d'autres étrangers,

« Horace Walpole, l'abbé Galiani, le baron « de Besenval, le prince de Ligne, posséder « ou jouer l'esprit français à merveille; mais, « pour Hamilton, c'est à un degré qui ne « permet plus qu'on y distingue autre chose : « il est cet esprit même. »

Un Anglais, précurseur de Voltaire dans la langue même de Voltaire ! il semble qu'on rêve. Ce serait à croire avec les spirites au dogme de la réincarnation, d'après lequel Hamilton, contemporain et compatriote de nos vieux chroniqueurs Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines, Brantôme, aurait retrouvé intuitivement sous son enveloppe anglaise l'acquis français de ses existences antérieures. Mais on peut chercher une explication moins spéculative de ce phénomène dans des faits d'histoire. Les accidents de temps, de lieux, de personnes, qui influent toujours dans une certaine mesure sur l'individu, ont dû jouer chez notre auteur un rôle tout à fait prépondérant en raison de leur gravité.

Antoine Hamilton, en effet, a vécu en pleine révolution anglaise, et a subi les vicissitudes que comporte un milieu bouleversé. Né en Irlande vers 1646, selon les uns,

ou plus probablement vers 1643, c'est-à-dire environ six années avant l'exécution du roi Charles Ier, il émigra en France avec sa famille, au plus tard en 1651, après les tentatives infructueuses du prince de Galles pour renverser le protecteur Cromwell et rétablir la monarchie. Très-jeune alors, et encore à cette période de l'enfance où les facultés perceptives ont toute leur puissance d'assimilation, il dut apprendre le français concurremment avec sa langue maternelle et se servir indifféremment des deux idiomes dans la conversation. La culture de nos grands écrivains et la fréquentation de la bonne compagnie achevèrent par la suite sa transformation toute française. Français, en définitive, il le devint à tous égards : car si, dès 1660, la restauration des Stuarts dans la personne de Charles II rouvrit l'Angleterre aux émigrés et lui permit de rentrer dans sa patrie, la haine du *papisme*, qui avait survécu à la chute du protecteur, imposa au roi, dans la distribution des charges publiques, la plus large part en faveur des royalistes presbytériens. Or, Antoine Hamilton était catholique, comme son père sir George, comme ses frères James et

George, conséquemment en mauvaise posture pour arriver aux emplois et surtout pour s'y maintenir. Aussi, rebuté en Angleterre pour ses opinions religieuses, retourna-t-il s'établir en France avec nombre de ses compatriotes, victimes comme lui de la même impopularité; et on le retrouve servant avec distinction dans les armées de Louis XIV, qui ne dédaigna pas par la suite de lui confier des commandements d'importance. Entre temps, il n'en fit pas moins plus d'un voyage à la cour de Charles II. Mais là encore il retrouvait le goût de nos mœurs, de nos usages, de notre langue, que le roi et la plupart de son entourage avaient rapporté de leur long exil sur le continent, et que le prestige de la France, qui entrait alors dans ce qu'on a appelé *le grand siècle*, contribua à entretenir. De l'une à l'autre cour, d'ailleurs, il s'était établi, à la suite des derniers événements, tout un courant de relations, un va-et-vient des gens les plus distingués des deux pays. Tandis que les Anglais réfugiés en France étaient assez nombreux pour former une compagnie de gendarmes dont Louis XIV s'était réservé le commandement en en abandonnant la lieu-

tenance active à George Hamilton, on voyait de l'autre côté du détroit des Français de distinction comme le marquis de Flamarens, le président Tambonneau, le littérateur marquis de Saint-Évremond, et celui qui nous intéresse ici avant tous, le héros de nos *Mémoires*, le fameux chevalier, plus tard comte de Grammont, qui, exilé de France pour avoir voulu se poser en rival de son maître auprès de la fille d'honneur La Motte-Houdancourt, dont ni l'un ni l'autre ne se souciaient, fit pendant plusieurs années, à partir de 1662, les beaux jours de Saint-James, et épousa mademoiselle d'Hamilton. Nouvelle bonne fortune pour Antoine de s'initier, dans l'intimité d'un tel beau-frère, à l'art de bien dire en français. Enfin, si en 1685, Hamilton quitta la France pour prendre du service dans l'armée irlandaise, alors que la mort de Charles II avait rouvert la carrière aux ambitions catholiques en Angleterre, ce ne fut pas pour longtemps. Dès 1688, Jacques II était détrôné par son gendre Guillaume de Nassau, et se retirait quelque temps après à Saint-Germain avec ses fidèles. Antoine, qui était du nombre, rentrait ainsi, pour

n'en plus sortir, dans sa patrie d'adoption, où il passa les trente dernières années de sa vie, de 1690 à 1720, au milieu d'une société choisie. On voit donc par ce court historique qu'il devait rester bien peu de sa nationalité anglaise à Hamilton. Mais, quoi qu'explique l'histoire, il n'en est pas moins merveilleux qu'un étranger, et surtout un Anglais, soit parvenu, même avec un concours exprès de circonstances, à représenter le type de l'esprit français dans sa plus exquise pureté.

C'est dans sa retraite de Saint-Germain que Hamilton composa tous sès ouvrages. Nous n'avons pas à parler ici de ses vers, loués par Voltaire dans leur nouveauté, aujourd'hui démodés et sans lecteurs; non plus que de ses contes, qui ont du naturel, du piquant, toutes les qualités de la narration malicieuse, mais qui, faits par gageure pour rivaliser les *Mille et une nuits* dont la traduction venait de paraître, portent le cachet du défi et ont ce je ne sais quoi d'ajusté de l'œuvre voulue : ils sont d'ailleurs remplis d'allusions à des choses du temps qui échappent ou qui ne sauraient intéresser les générations suivantes. Dans le domaine de l'imagination pure, Hamilton gas-

pille ses richesses à habiller des entéléchies, à entretenir des fantômes. Il faut des modèles vivants à ses fines peintures, des événements réels, des faits arrivés, à ses dons précieux d'observation et de critique légère. Un jour, il entreprit de raconter les aventures de jeunesse de son beau-frère et d'esquisser un tableau de la cour amoureuse de Charles II. Ce jour-là, il se retrouva tout entier et devint l'auteur immortel des *Mémoires de Grammont*. Voilà le seul ouvrage d'Hamilton qui intéresse la postérité, le seul aussi qui doit faire l'objet de cette étude.

Étude ! un mot bien ambitieux, sinon un contre-sens, appliqué à une œuvre toute de forme qui, par sa nature, échappe à l'analyse. On ne décompose point la grâce, on ne commente point un bon mot, on n'explique point des récits plaisants qui n'ont d'autre prétention que celle d'être plaisants et dont le grand charme est dans le tour. Est-ce à dire, comme l'a avancé La Harpe, que les *Mémoires* soient un livre frivole? Il n'y a de frivole que ce qui ne se rattache à rien et où font défaut l'observation et la vérité. Or, Hamilton était doué du tact social le plus fin, le plus pénétrant, et c'est à de l'histoire qu'il

l'a appliqué; à de l'histoire purement anecdotique, il est vrai, mais qui, pour manquer de sévérité, n'en est pas moins instructive, car elle s'en prend encore à un des côtés de la nature humaine.

Les *Mémoires de Grammont* peuvent se diviser en deux parties assez tranchées : l'une dans laquelle Grammont occupe le premier plan et dont Hamilton a dû recueillir tous les documents de la bouche de son beau-frère; l'autre, où l'acteur principal s'efface et ne fait plus que traverser la scène, disant encore son mot avec autorité, à l'occasion des mille jeux de l'amour élégant et des jolis scandales dont la cour licencieuse de Charles II est le théâtre.

La première partie est réputée de beaucoup la plus intéressante : elle est tout au moins la mieux exposée, la mieux déduite, la plus une; et, comme elle se trouve consacrée uniquement aux débuts du chevalier de Grammont dans le monde, elle a cette fleur de jeunesse, cette beauté du diable, si l'on veut ici, qui dorerait de la boue et

arracherait l'absolution des plus gros péchés au casuiste le moins transigeant. On voit que nous faisons allusion à la passion du chevalier pour le jeu et à son habileté à prendre ses avantages dans une partie de dés ou de cartes. Tranchons le mot, Grammont trichait : quelquefois par nécessité, car sa bourse de cadet était mince ; quelquefois aussi pour ne pas se laisser voler par des adversaires aussi tricheurs, mais moins experts que lui ; presque toujours parce qu'il en allait ainsi de son temps. Dans une société où, en dehors des travaux de la guerre, la jeune noblesse était condamnée par sa naissance à vivre de loisirs, rien d'extraordinaire à ce que le jeu, élevé à la hauteur d'un institut, fût devenu une école de prestidigitation dans laquelle chacun s'ingéniait à corriger le hasard et à discipliner la chance. Cela constituait encore un progrès sur le temps où les coupe-bourses du Pont-Neuf n'étaient pas tous des truands et des reîtres, et une vraie révolution si l'on se reporte aux exploits de grand chemin de la féodalité. Aujourd'hui, l'escroquerie au jeu est condamnée par les lois moins sévèrement que par les mœurs : c'est assez dire que la

réforme est radicale et que, de ce chef, nous valons mieux que nos ancêtres. D'ailleurs, lorsqu'il existait des classes privilégiées pour lesquelles l'argent n'était pas le fruit de l'épargne, est-il étonnant qu'on fît bon marché d'un métal représentatif qui, dans l'espèce, ne représentait aucun labeur, et dont on savait pouvoir presque à coup sûr raviver la source, un moment tarie, soit par un retour forcé des revenus de biens patrimoniaux inaliénables, soit par des pensions ou des dotations du roi, soit par de riches mariages ? Toujours est-il que sous la minorité de Louis XIV, qui est la seule période des *Mémoires* pendant laquelle Grammont, alors dans la première jeunesse, soit reconnu explicitement pour avoir pipé au jeu, la piperie n'avait rien de déshonorant. On pouvait même en tirer une espèce de gloire quand on voyait le premier ministre Mazarin donner l'exemple[1]. Aussi Grammont avoue-t-il gaiement la chose, et son biographe ne prend-il aucun souci de l'en justifier[2]. Puis, c'est un pipeur si hors du commun

1. Voir les mémoires du comte de Brienne publiés par M. F. Barrière (1828, 2 vol. in-8).

2. Dans son édition des œuvres d'Hamilton (1803, 3 vol.

que le chevalier ! Par exemple, au siége de Trin, en jouant au quinze, il s'avisa de se faire appuyer par un détachement d'infanterie, pour le cas où le comte de Caméran, sa victime, qui commandait de la cavalerie, venant à s'apercevoir de l'emprunt forcé qu'on lui pratiquait, se serait fâché et eût tenté d'exécuter une charge contre ses ad-

in-8), M. Auger rapporte à ce sujet une anecdote, qui, pour être controuvée, n'en est pas moins topique :

« Avant leur publication, les *Mémoires de Grammont* furent, dit-on, soumis à l'examen de Fontenelle, alors censeur royal. Le circonspect académicien crut presque voir un libelle diffamatoire dans un livre où M. le comte de Grammont, personnage distingué par la naissance et par les emplois, étoit représenté comme ayant quelquefois au jeu employé l'adresse à corriger la fortune : bref, il ne voulut point donner son approbation. Informé de ce refus, le comte de Grammont court chez Fontenelle, lui demande en riant de quoi il se mêle de vouloir être plus soigneux que lui-même de sa réputation et lui déclare qu'il prend à son compte tout ce que son historien a débité sur lui, et enfin lui demande sa sanction pour l'ouvrage. Fontenelle ne se fit pas prier davantage. Il pouvoit répondre au comte de Grammont ce que le frère de celui-ci, diseur de bons mots comme lui, avoit répondu à madame Hérault, qui recevoit plus que froidement ses compliments de condoléance sur la mort de son mari : *Le prenez-vous par là ? ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous.* »

Chronologiquement, cette protestation de Grammont auprès de Fontenelle n'est guère vraisemblable. Il suffit de rapprocher deux dates : Grammont est mort en 1707 et la première édition des *Mémoires* n'a paru qu'en 1713.

versaires. Car ils étaient à deux pour égorger plus sûrement l'infortuné Caméran : d'abord le chevalier, qui tenait les cartes ; puis son second, le gai, le joyeux, le naïf à la fois et spirituel Matta[1] ; mais singulier

1. Le comte de Matta, en Saintonge, était issu de la maison de Bourdeille, comme Brantôme et Montrésor. *Plein de franchise & de probité dans toutes ses manieres,* dit Hamilton, *Matta étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractere de son esprit : il l'avoit simple & naturel, mais avec le discernement & la délicatesse des plus fins & des plus déliés.* Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs,* dit de son côté : *C'étoit un garçon d'esprit infiniment naturel, & par là de la meilleure compagnie du monde.* Enfin, Mademoiselle dans ses *Mémoires,* s'exprime sur Matta en ces termes : *C'est un homme qui a de l'esprit, fort plaisant en conversation, & qui joue.*

« Il est très-vraisemblable, dit M. Auger dans sa notice, qu'Hamilton lui a prêté presque toutes les saillies qu'il met sur son compte dans les *Mémoires* ; mais c'est en se conformant à l'idée que généralement on avoit conservée de ce personnage, qu'il leur a donné ce tour particulier qui en fait le charme. Il ne pouvoit manquer pour cela ni de tradition, ni de modèles; les bons mots de Matta avoient fait fortune ; et, cinquante-quatre ans encore après sa mort, madame de Caylus en citoit quelques-uns dans ses *Souvenirs.* On nous pardonnera sans doute de les rapporter ici. Madame la maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite et de piété, avoit le défaut d'aimer un peu trop le vin. Un jour, se regardant au miroir et se trouvant le nez rouge, elle se dit : *Où est-ce que j'ai pris ce nez-là ? — Au buffet,* répondit Matta. Cette même maréchale venoit de perdre son père ou son frère; dans sa douleur, elle refusoit toute nourriture : *Avez-vous résolu, Madame,* lui dit Matta, *de ne manger de votre vie ? S'il est ainsi, vous avez raison ;*

second ! qui, pendant que son partenaire exécutait le comte dans les règles ou plutôt contre les règles, s'était jeté dans un coin sur un fauteuil où il s'efforçait de dormir par scrupule de conscience, et qui ne se réveillait en sursaut, aux éclats de voix du perdant, que pour rire de ses transports et lui conseiller de ne plus poursuivre. *Et d'où vient ?* dit à la fin Caméran impatienté. — *Voulez-vous le savoir ?* répondit Matta : *ma foi, c'est que nous vous trompons.* Cet aveu, dénué d'artifice, qui semblait devoir tout compromettre, est exploité par le chevalier à dissiper les soupçons naissants du comte, et à lui gagner sur parole quantité de pistoles dont le payement ne se fit pas attendre. Mais voyez le retour de délicatesse ! Grammont fit plus tard restitution, en mettant Caméran de société avec lui dans toutes les bonnes parties.

mais, si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vau autant mangèr tout à l'heure. Ce discours la persuada, et elle se fit apporter un gigot. Dans un temps d'hiver rigoureux, quelqu'un remarqua que Matta étoit habillé fort peu chaudement : *Comment faites-vous,* lui dit-il, *pour être si légèrement vêtu ? — Comment je fais ? je gèle.* »

Matta mourut en 1674, *sans confession,* dit madame de Maintenon dans une de ses lettres.

D'ailleurs, ce n'est pas le besoin seul de rétablir l'ordre dans ses finances qui avait déterminé le chevalier à son originale pillerie. Il avait une vengeance rétrospective à satisfaire. Lui-même, quelque temps auparavant, en passant par Lyon pour se rendre au siège de Trin, il avait été dévalisé au jeu par un maquignon aidé d'un hôtelier; scène d'auberge d'un relief étonnant, qu'on pourrait découper des *Mémoires* pour la transporter toute vive au théâtre. Il avait conscience d'y avoir joué, et cela malgré les avis réitérés du sage Brinon, son gouverneur, le rôle sacrifié, le rôle ridicule. Il lui fallait une revanche; le hasard voulut qu'elle tombât sur un innocent. Mais cet innocent, avons-nous dit, n'eut pas lieu de s'en plaindre par la suite.

Du côté de l'amour, Grammont, qu'on a accusé de perfidie noire, n'est pas pour cela un ange; mais il s'en faut qu'il soit le diable : il lui manquait pour cela la vocation, c'est-à-dire en amour le tempérament. Tous les grands artistes du genre, réels ou imaginaires, qu'ils se nomment Richelieu ou don Juan, ont eu cette haute vertu, sans laquelle on se désintéresse bien vite du but,

les moyens étant trop intermittents. C'est la passion persistante, c'est la poursuite effrénée de la femme idéale qui fait les profonds corrupteurs, les impitoyables bourreaux. Or, Grammont n'avait pas cette carrure, et sa foi était mince. A peine si Stendhal aurait pu découvrir chez lui des premiers symptômes de *cristallisation,* même pour ses cas les plus marqués d'entraînement.

Son machiavélisme se réduisait d'ordinaire à entrer dans les amours des autres pour s'y conduire en trouble-fête; et plus d'un de ses exploits ressemblent fort à des gamineries ou à de bonnes farces. Ainsi, un jour, à Fontainebleau, il assaille sur le grand chemin le courrier de la princesse Palatine et lui vole les gages de tendresse dont il était porteur, uniquement pour donner de l'inquiétude à une malheureuse femme sur laquelle il n'avait aucun droit; ce qui passe un peu la plaisanterie permise. Mais où il rentre dans les limites, c'est lorsque, un soir, il s'avise de se mettre en embuscade sous une fenêtre et de retirer par le pied son ami le duc de Buckingham en bonne fortune, déjà à moitié monté dans la

chambre de sa maîtresse ; c'est encore lorsqu'il s'amuse à rompre le tête-à-tête qu'on avait ménagé au renommé Saucourt avec une jolie fille de jardinier, en donnant si souvent du cor, — signal dont les amants étaient convenus pour éviter les surprises, — qu'ils durent à la fin abandonner la partie. Il en est de même pour cette visite qu'il fit à mademoiselle de L'Hôpital soupçonnée d'un commerce de robe, quand, arrivant si à point, il surprit le président de Maisons, qui n'eut que le temps de se réfugier dans un cabinet et d'en refermer la porte, mais avec tant de précipation que la moitié de son manteau resta dehors ; cependant Grammont, qui avait tout vu, faisait trainer sa visite en une longueur insupportable, se délectant aux douceurs d'un spectacle dont il était en quelque sorte l'impresario.

Tant de pierres chez le voisin accusent le jeu d'un homme singulièrement dégagé des absorptions tyranniques de l'amour et qni s'en venge. On sent là comme de l'impuissance. Si, néanmoins, Grammont figura avec éclat dans les fastes de la galanterie, c'est qu'il y allait de sa réputation de courtisan à la mode. Mais, malgré le nombre et la

qualité de ses conquêtes, il ne parvint guère à inspirer plus de passion qu'il n'en éprouvait lui-même, sans y trouver autrement de mécompte. C'est ce que Saint-Évremond, *son philosophe*, dont en revanche il était *le héros*[1], dans une des petites leçons qu'il se

1. Saint-Évremond professait pour Grammont l'admiration la plus entière. Ses vers comme sa prose en font foi dans maint passage de ses œuvres.

On connaît l'épitaphe anticipée qu'il composa pour *son héros* :

Paſſant, tu vois ici le comte de Grammont,
Le héros éternel du vieux Saint-Évremond...

Et cette autre pièce qui commence ainsi :

Il n'eſt qu'un chevalier au monde...

et qui contient cette curieuse louange :

Inſolent en proſpérité,
Fort courtois en néceſſité,
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale.

Il lui écrivait, après la grave maladie qui faillit l'emporter et pendant laquelle Louis XIV lui avait dépêché Dangeau pour l'avertir d'avoir à songer à Dieu : « Juſqu'ici, vous avez été *mon héros, & moi votre philoſophe* : préſentement tout eſt en vous; vous m'avez enlevé ma philoſophie. Je voudrois être mort et avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie : *Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma converſion.* On parle de ce beau dit dans toutes les cours de l'Europe. »

permettait parfois de lui faire, lui exprima un jour tout nettement : « N'eſt-il pas vrai « que, dès qu'une femme vous plaît, votre « premier ſoin eſt d'apprendre ſi elle eſt « aimée d'un autre, & le ſecond de la faire « enrager? car de vous en faire aimer n'eſt « que le dernier de vos ſoins. Vous ne vous « mettez d'ordinaire ſur les rangs que pour « troubler le repos de quelque autre. Une « maîtreſſe qui n'auroit pas d'amants ſeroit « ſans appas pour vous, & ſans prix pour « elle, ſi elle en avoit[1]. »

Voilà donc le grand mobile, la raison déterminante des nombreuses amours de Grammont. La femme n'est pour lui qu'une occasion de l'emporter sur des rivaux et tout son charme tombe après la victoire, ou, s'il y survit encore, c'est que le vainqueur n'aura rien négligé pour compromettre son triomphe en rappelant l'ennemi, comme il en fut pour la comtesse de Fiesque, le seul attachement de durée et un peu sérieux que le chevalier ait eu dans le cours de sa vie galante. On reconnaît là l'amant soigneux avant tout de sa réputation, qui

1. Voir les *Mémoires*, chapitre VI.

subordonne l'être au paraître et qui trouverait volontiers son même compte dans un échec, à la condition de se faire blanc de son épée.

Et, par exemple, en dépit des apparences, nous suspectons, à l'égal d'un bulletin de victoire, la relation de ses amours heureuses avec madame de Sénantes, à la cour de Turin. Hamilton en a recueilli le récit a cinquante ans de distance; et ses réticences de la fin, ce voile qu'il jette sur le dénoûment, nous semblent moins faits pour sauver la pudeur de la marquise que pour dissimuler l'échec du chevalier, à moins qu'on ne veuille y voir une manière de l'artiste qui ne dit pas tout pour mieux faire entendre le reste. Mais nous ne regretterons pas d'avoir émis un pareil doute, dût-il faire peu d'honneur à notre sens critique, s'il a pour résultat d'attirer plus particulièrement l'attention du lecteur sur ce chapitre incomparable des *Mémoires,* dans lequel la tendre Sénantes, son grotesque mari, la petite Saint-Germain, l'accommodant Matta et son bon ami le chevalier, qui cherche à lui souffler sa maîtresse, jouent une comédie si divertissante.

Quoi qu'il en soit, Grammont n'a pas été heureux en amour, de l'aveu même de son biographe. Il finit par épouser mademoiselle d'Hamilton et s'en trouva bien. Après beaucoup de stériles agitations d'amour-propre dans le pays de Tendre, il dut prendre pied avec une secrète satisfaction sur la terre ferme du mariage, et déposer sans regret son lourd fardeau d'homme à bonnes fortunes, qui ne convenait que médiocrement à ses épaules. Cette position nouvelle ne l'empêchait pas d'être galant avec les femmes, mais elle le dispensait de conclure : elle lui permettait, sous le couvert du mari, de s'en tenir dans le monde aux amoureux de carême, et de concilier ainsi par de brillantes escarmouches sa gloire passée avec son repos présent.

Cependant, quoiqu'il ait eu un goût très-vif pour Mlle d'Hamilton avant de l'épouser et qu'il l'ait sincèrement aimée après[1], ce n'est pas sans quelque hésitation qu'il se résolut au grand acte de l'aliénation de sa liberté. Le fait ne figure pas dans les *Mémoires*, et cela se comprend, mais on peut le rapporter ici :

1. Saint-Évremond constate la chose et semble en faire

Le chevalier de Grammont, pendant son séjour en Angleterre, avait pris des engagements sérieux avec Mlle d'Hamilton; mais, dès qu'il se vit rappelé de son exil, il ne songea plus à sa promesse, ou plutôt il perdit l'envie de la tenir. Déjà il avait repris le chemin de la France. Antoine Hamilton et George, son frère, coururent après lui, bien déterminés à tirer raison de ce défaut de mémoire. Ils l'atteignirent à Douvres. *Chevalier de Grammont,* lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, *n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, meſſieurs j'ai oublié d'épouſer votre ſœur.* Il retourna sur ses pas, épousa Mlle d'Hamilton, et l'amena avec lui en France.

Mais ce sont là les hésitations habituelles de l'homme qui résiste à sa vocation.

un reproche à *son héros,* le tout en assez mauvais vers du reste :

Rare merveille de nos jours :
N'étoient vos trop longues amours,
N'étoit la ſincere tendreſſe
Dont vous aimez votre princeſſe;
N'étoit qu'ici les beaux deſirs
Vous font pouſſer de vrais ſoupirs,
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Votre mérite d'infidelle,
Cher & parfait original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Pour la guerre, qu'il apprit à l'école du grand Condé, Grammont, sans manquer de bravoure, de ce courage en avant familier à la noblesse française, se signala dans le conseil plutôt que sur le champ de bataille[1]. Peut-être avait-il en lui l'étoffe d'un bon tacticien, d'un habile stratégiste. Il en possédait du moins le sang-froid, le coup d'œil, la vivacité : toutes qualités primesautières qui font les grands capitaines. Mais, soit que les circonstances ne lui aient pas paru favorables à son développement dans cette voie, soit qu'un secret instinct l'ait poussé de pré-

1. Nous n'ignorons pas que la bravoure de Grammont a été contestée. On connaît l'aventure rapportée par Tallemant des Réaux dans ses *Hiſtoriettes* : « Le chevalier s'avisa de devenir amoureux de Mlle de Rohan & appela Chabot en duel. Chabot y va; mais, comme il gelait, l'abbé lui dit qu'il avoit bien froid & qu'il ne se vouloit plus battre... »

Saint-Simon, de son côté, qui, au fond, était jaloux de la faveur que le roi accordait au comte de Grammont, parle dans ses *Mémoires* de sa poltronnerie connue, qui *le mettoit au-deſſous des ſuites de ſes morſures de chien enragé*.

Ces témoignages prouvent simplement que Grammont n'avait pas sur le point d'honneur nos idées modernes, et qu'il était diseur de bons mots avant tout. Il n'en est pas moins incontestable qu'il a eu ses veines de courage, et que Condé, avec qui il avait fait la guerre, l'avait en estime.

férence dans la diplomatie et le commerce du monde, toujours est-il que c'est de ce côté qu'il trouva son plein rayonnement, sa brillante originalité. Il devint l'homme à la mode du XVIIe siècle, et réalisa l'idéal du courtisan.

A défaut d'Hamilton qui s'est dispensé de peindre l'extérieur du comte, voici le portrait qu'en a tracé Bussy-Rabutin : « Le che-« valier avoit les yeux riants, le nez bien « fait, la bouche belle, une petite foſſette « au menton qui faiſoit un agréable effet « ſur ſon viſage; je ne ſais quoi de fin dans « la phyſionomie; la taille aſſez belle, s'il « ne ſe fût point voûté. »

Rien n'est plus solidement établi que sa réputation de diseur de bons mots. Bussy a prétendu que ses mines et son accent donnaient du prix à des choses qui n'eussent été rien dans la bouche d'un autre. Mme de Sévigné parle aussi quelque part de l'air et du ton dont il assaisonnait ses à-propos. Nous allons en rapporter plusieurs que nous prendrons tout faits dans la notice de M. Auger. Ils peignent l'homme et ne seront pas ici un hors-d'œuvre.

« Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistoit un jour au dîner

de Charles II; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servoient à genoux. Le roi fit remarquer cet usage au chevalier, comme une marque de respect que ne recevoit aucun autre souverain. *Sire,* lui dit Grammont, *j'ai cru que vos gens vous demandoient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire.*

« On a appelé Voltaire *le familier des princes.* Le titre de *familier des rois* auroit parfaitement convenu au comte de Grammont. Plaire par la familiarité à des hommes qu'on accable de respects est un art qui demande beaucoup de grâce et de mesure. Le comte possédoit l'une et l'autre. On parloit devant Louis XIV d'un vieil officier qui venoit de faire une belle défense dans une place confiée à son commandement. Grammont, aussi âgé que cet officier, dit au roi qui étoit aussi à peu près du même âge : *Sire, il n'y a que nous autres cadets qui vaillions quelque chose. — Il est vrai,* dit le roi; *mais, à notre âge, on n'a pas longtems à jouir de sa gloire. — Sire,* reprit Grammont, *les rois n'ont point d'âge, on compte leurs belles actions, & non point leurs années.* La flatterie n'est pas toujours relevée par tant de noblesse.

férence dans la diplomatie et le commerce du monde, toujours est-il que c'est de ce côté qu'il trouva son plein rayonnement, sa brillante originalité. Il devint l'homme à la mode du XVIIe siècle, et réalisa l'idéal du courtisan.

A défaut d'Hamilton qui s'est dispensé de peindre l'extérieur du comte, voici le portrait qu'en a tracé Bussy-Rabutin : « Le che-« valier avoit les yeux riants, le nez bien « fait, la bouche belle, une petite foſſette « au menton qui faiſoit un agréable effet « ſur ſon viſage; je ne ſais quoi de fin dans « la phyſionomie; la taille aſſez belle, s'il « ne ſe fût point voûté. »

Rien n'est plus solidement établi que sa réputation de diseur de bons mots. Bussy a prétendu que ses mines et son accent donnaient du prix à des choses qui n'eussent été rien dans la bouche d'un autre. Mme de Sévigné parle aussi quelque part de l'air et du ton dont il assaisonnait ses à-propos. Nous allons en rapporter plusieurs que nous prendrons tout faits dans la notice de M. Auger. Ils peignent l'homme et ne seront pas ici un hors-d'œuvre.

« Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistoit un jour au dîner

de Charles II; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servoient à genoux. Le roi fit remarquer cet usage au chevalier, comme une marque de respect que ne recevoit aucun autre souverain. *Sire,* lui dit Grammont, *j'ai cru que vos gens vous demandoient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire.*

« On a appelé Voltaire *le familier des princes.* Le titre de *familier des rois* auroit parfaitement convenu au comte de Grammont. Plaire par la familiarité à des hommes qu'on accable de respects est un art qui demande beaucoup de grâce et de mesure. Le comte possédoit l'une et l'autre. On parloit devant Louis XIV d'un vieil officier qui venoit de faire une belle défense dans une place confiée à son commandement. Grammont, aussi âgé que cet officier, dit au roi qui étoit aussi à peu près du même âge : *Sire, il n'y a que nous autres cadets qui vaillions quelque chose. — Il est vrai,* dit le roi; *mais, à notre âge, on n'a pas longtems à jouir de sa gloire. — Sire,* reprit Grammont, *les rois n'ont point d'âge, on compte leurs belles actions, & non point leurs années.* La flatterie n'est pas toujours relevée par tant de noblesse.

« Courtisan habile, mais sincère, Grammont étoit sans pitié pour ceux qui faisoient bassement leur métier. Le roi jouoit au trictrac; il conteste un coup à son adversaire, et consulte la galerie. La galerie reste muette. *Ah! voici Grammont qui nous jugera,* dit le roi qui le voit venir de loin. *Grammont, venez nous juger. — Sire, vous avez perdu. — Comment! vous ne savez point encore... — Eh! ne voyez-vous pas, Sire, que, si le coup eût été seulement douteux, ces messieurs n'auroient pas manqué de vous donner gain de cause.* Le roi trouva la raison bonne et se rendit.

« La faveur usurpée lui causoit un dépit qu'il ne savoit cacher à personne. On sait que, dans la malheureuse guerre de la succession, presque tous les emplois furent donnés à des hommes sans talent, parents ou amis des ministres incapables dont Louis XIV s'étoit entouré. Un jour que ce prince s'étonnoit de la profonde stupidité d'un ambassadeur qu'on avoit envoyé à sa cour : *Vous verrez, Sire,* lui dit Grammont, *que ce sera le parent de quelque ministre.*

« Tout le monde connaît sa lettre de compliment à M. de Rochefort, qui venoit d'être fait maréchal.

« *Monſeigneur,*

« La faveur l'a pu faire autant que le mérite [1].

« *C'eſt pourquoi je ne vous en dirai pas* « *davantage.*

« *Adieu Rochefort.*

« Le Comte de GRAMMONT. »

« Cette épigramme épistolaire ne peut se comparer, pour le laconisme, qu'à la réponse qu'il fit un jour à certain marquis, dont l'âge ainsi que la noblesse étoient d'assez fraîche date : *Bonjour, vieux comte,* lui dit celui-ci d'un ton leste. — *Bonjour, jeune marquis.*

« Langlée, courtisan subalterne, et homme d'une familiarité de mauvais ton, faisoit quelquefois la partie du roi, qui, apparamment lui pardonnoit ses manières. Ce même Langlée, jouant au brelan avec le comte de Grammont, crut pouvoir traiter le sujet avec aussi peu de façon que le monarque : *Monſieur de Langlée,* dit le comte, *gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi.*

1. Vers du *Cid.*

« Rien n'est plaisant, dans son apparente naïveté, comme les conseils que Grammont donna au prince de Conti, qui venoit d'épouser Mlle de Blois, fille naturelle du Roi et de Mme de La Vallière : *Monsieur,* dit-il, *je me réjouis de votre mariage. Croyez-moi, ménagez le beau-père; ne le chicanez point; ne prenez point garde à peu de chose avec lui; vivez bien dans cette famille, & je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance.* On croiroit lire un passage des *Mémoires;* et, si Hamilton n'a point écrit sous la dictée de son héros les conversations qu'il lui fait soutenir, il avoit parfaitement attrapé le ton sérieusement comique de ses discours.

« Le comte de Grammont disoit qu'il ne mourroit jamais, et il étoit presque arrivé à se le persuader. Dans cette confiance, il se livroit toujours à cet épicuréisme dont Saint-Évremond, *son philosophe,* lui avoit donné des leçons; et les exhortations de sa femme, devenue très-dévote, ne pouvoient obtenir de lui qu'il songeât à son salut. Il tomba sérieusement malade à l'âge de soixante-quinze ans. Le roi, qui savoit combien sa foi étoit légère, lui envoya Dangeau pour l'avertir de sa part qu'il étoit temps de

penser à Dieu. Grammont, s'apercevant du dessein qui l'amenoit, se tourna du côté de sa femme et lui dit : *Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma converſion.* »

Dans la deuxième partie des *Mémoires*, ce n'est plus de Grammont qu'il s'agit. Tombé en disgrâce à la cour de France, il passe à celle d'Angleterre où nous pénétrons à sa suite, mais où son séjour n'est plus qu'un prétexte à la présentation de ses hôtes, dont on nous fait tous les honneurs. Est-ce à dire que, dans cette nouvelle cour, Grammont dépaysé avait perdu ses moyens de séduction et subi comme une diminution de lui-même? Loin de là! un courtisan de la force du chevalier ne se dément jamais et se retrouve toujours tout entier. Il brilla dans le *high life* anglais, comme il avait fait parmi les *honnêtes-gens* en France. Mais l'affection sérieuse qu'il ressentit d'abord pour Mlle d'Hamilton le fit tenir à l'écart dans ce *raout* tourbillonnant de *gentlemen*, de *miss* et de *ladies*, qui, de compagnonnage avec le roi Charles et son frère Jacques, chassaient sans trêve à l'amour à travers les chambres du

palais de White-Hall, sous les ombrages de Hyde-Park, aux eaux de Cambridge ou sur la flottille royale de la Tamise, et jusque dans les rues de Londres. Spectateur désintéressé, ne figurant plus que comme témoin aux pactes d'amour qui se signaient ou se déchiraient chaque jour sous ses yeux, Grammont devait dès lors fatalement s'effacer devant ses souvenirs dans cette dernière partie de ses *Mémoires*, quoique, en réalité, il ait été très-agissant et le boute-joie, sinon l'organisateur de toutes les bonnes parties, où sa présence se révèle presque toujours par quelque récit amusant qu'il vient faire en manière d'intermède.

Tantôt c'est l'histoire du prêtre Poussatin, qu'il attache comme aumônier à sa personne pour l'avoir vu danser dans la rue et qu'il fait monter en livrée jaune derrière le carrosse du prince de Condé. Ou bien, c'est la relation du voyage du seigneur Termes, son vieux coquin de valet de chambre, qui lui vole en route un habit de gala rapporté de Paris, et *qu'il eût infailliblement tué*, dit-il plaisamment au roi, *s'il n'avoit eu peur de faire attendre Mlle d'Hamilton pour le bal.* Ou encore il raconte comment il supplanta

dans un rendez-vous son ami Brissac auprès de Marion de Lorme. D'autres fois, il se signale par des actes, par exemple lorsqu'il fait présent au roi d'un merveilleux carrosse envoyé de France, et qu'il jette ainsi une pomme de discorde entre lady Castelmaine et miss Stewart, les deux favorites alors régnantes, qui veulent s'y produire chacune la première à l'exclusion de sa rivale.

Mais ce ne sont là que des signes de vie. L'action réelle est à côté, et nous y retrouvons encore notre compte. Que de jolis portraits! que de folles aventures! Comme cette cour de Stuarts, prise entre deux exils, l'exil subi de la veille et l'exil pressenti du lendemain, semblait avoir hâte de jouir du présent et s'enivrait de sa restauration de passage! Jamais on ne dirait d'une cour anglaise, tant ses mœurs faciles jurent avec le caractère national. N'étaient les résonnances toutes britanniques des noms propres, on parierait pour Versailles au temps de Louis XV et des trianons. Charles II d'abord a avec ce monarque plus d'un trait de ressemblance : deux fémineaux! Et *tel roi, telle cour.* L'adage avec cette variante reste vrai, même en Angleterre, cette terre pudibonde, où les

tempéraments semblent faits pour résister aux entraînements de la chair, l'exemple vînt-il du trône. Mais l'exemple, cette fois, eut raison de la nature, car c'était à qui sous ce règne imiterait le maître, sinon renchérirait sur lui. Sans parler du duc d'York, digne émule de son frère, Buckingham, Talbot, Killegrew, Rochester, le petit Jermyn, autant de courtisans de la bonne école, prêts, au besoin, à se montrer plus royalistes que le roi; et leur royalisme en pareille matière trouvait de tous côtés à se produire. Jamais, en effet, plus fines fleurs de beautés aristocratiques ne brillèrent à une cour, si l'on en croit les nombreuses gravures exécutées d'après les portraits originaux qui ornent la magnifique édition de 1792, ou mieux, si l'on s'en tient au texte des *Mémoires,* dont les portraits à la plume défient tous les efforts du pinceau ou du burin.

Voici d'abord la belle Stewart qui a servi de modèle à la figure de la Grande-Bretagne, frappée encore aujourd'hui sur la monnaie de cuivre d'Angleterre. Ses traits corrects de camée antique se prêtaient chez elle à toutes les grâces, à toutes les pétulances de l'expression. C'était une de ces

grandes filles rieuses qui tiennent de la pensionnaire en vacances. Haut-montée, découplée en déesse avec la jambe de Diane, — cette jambe fameuse qu'un jour, devant tous, elle découvrit jusqu'au genou et même un peu au-dessus, pour soutenir une gageure du roi, — elle avait le caractère tourné à la folle gaieté et aux amusements de l'enfance. Les châteaux de cartes, les contes de vieille, le collin-maillard, étaient de ses bonnes parties. Pour entrer dans ses goûts, Buckingham contrefaisait les gens en leur présence sans qu'ils s'en aperçussent, mais non pas toujours sans qu'elle retînt ses éclats de rire; George Hamilton transformait sa bouche en lanterne en y introduisant des bougies allumées. Chacun, autour d'elle, s'inspirant du même esprit de légèreté, rivalisait d'enfantillages en attendant l'occasion de jouer moins innocemment. Mais, quoique la belle eût assez bonne opinion de sa personne pour se laisser prendre à la glu de paroles flatteuses et qu'il fût facile de la déshabiller aux trois quarts si peu qu'on la provoquât sur ses mérites cachés, Anglaise avant tout, elle avait pour objectif le solide, dont tous

les jeux du monde n'auraient su la détourner. Sa coquetterie visait aux fonds de terre, et ses sentiments ne prenaient feu qu'à des perspectives bien nettes d'établissement. Charles II lui-même, malgré le prestige de la royauté, dut se conformer au programme et proposa le trône ; tout au moins, il songea sérieusement à divorcer avec la reine pour épouser celle qui ne voulait pas se départir en sa faveur de ses calculs de tendresse et qui persistait à lui tenir la dragée haute comme aux autres. Il est vrai que la dragée passe pour avoir été rendue à la fin, et que la belle Stewart a pris rang dans l'histoire parmi les maîtresses de Charles. Mais ce titre de maîtresse doit être entendu ici dans un sens semi-platonique ; car il ne paraît justifié que par des privautés qu'une femme de cour ne peut honnêtement refuser à un roi, et qu'il était d'ailleurs dans l'intérêt de miss Stewart de permettre pour tenir son amant en haleine et ménager ainsi ses espérances de mariage. Cela est d'autant plus vraisemblable que le jour où, lord Clarendon intervenant, elle fut bien convaincue qu'on ne laisserait commettre que difficilement au prince un acte aussi impo-

litique, elle le planta là avec ses empêchements et accepta les propositions matrimoniales du duc de Richmond. Le bon Charles en fut pour ses regrets tardifs de n'avoir pas eu le courage de mettre son projet de divorce à exécution; mais il s'en vengea en exilant son chancelier.

Après la belle Stewart, la belle Jennings, une blonde accomplie, d'une blancheur et d'un incarnat à faire sensation, dans un pays de sang vermeil où l'éclat du teint n'a lieu d'étonner personne. Moins divine que sa rivale, elle était aussi plus humaine. Si elle n'en avait pas la perfection des lignes ni le rire olympien, elle avait le cœur d'une mortelle et était incapable de compter avec l'amour. Toute vive, toute pétillante d'esprit et de bonne humeur, étourdie à courir des aventures sous un costume de marchande d'oranges, elle n'en était pas moins un petit dragon de vertu, qui se risquait parce qu'il se sentait des griffes.

Moins pourvue de défense était la jolie et tout aussi sage miss Temple, dont on captait la confiance avec des confitures et à qui on faisait accroire des choses singulières. Placée entre Rochester et miss Hobart, deux

diables presque du même sexe, qui, chacun, en voulaient à son honneur; si elle ne succomba pas, c'est qu'ils se détruisirent l'un par l'autre, miss Hobart faisant des débauches de Rochester les peintures les plus effroyables, Rochester dénonçant la virago comme ayant déjà engrossé une femme de chambre et comme fort capable de vouloir recommencer avec la jolie Temple.

Puis, autour du petit bataillon résistant, à peine entamé, des filles d'honneur sages, c'était la foule ouverte et capiteuse des belles pécheresses à outrance : — la Castelmaine, nature exubérante, qui, selon l'expression énergique du poëte, aurait fait passer la rue au travers de son lit, associant à son royal amant des collaborateurs comme Jacob Hall, le danseur de corde, et qui, devenue veuve à soixante-cinq ans, éprouvait encore le besoin d'épouser un jeune drôle d'occasion, le *beau Fielding*, dont elle eût été aisément la grand'mère; — la Shrewsbury, d'un embonpoint à la Rubens, une Médée d'un nouveau genre à ne pas reculer devant tout l'univers; — la tendre Price, dont on trouvait, à la mort de Dongan, une cassette pleine de toute sorte de gages

d'amour tirés de sa personne; — puis, dans les bas-côtés de ce monde aristocratique, une étoile de théâtre, la joyeuse, la folle, l'extravagante, la chiffonnée, la demi-nue Nell Gwyn, qui pouvait parer à toutes les insuffisances de sa toilette en secouant sa chevelure et en s'en faisant un manteau; — enfin, les Warmestré, les Denham, et *tutte quante!* Distinguons-en vite toutefois la belle lady aux *bas verts*, la délicieuse comtesse de Chesterfield, ce type si profondément féminin, cette sœur de Cléopâtre et de Manon Lescaut, vraie et fausse, sincère et volage tout ensemble, capable d'éconduire l'amant qu'elle aimait pour laisser faire celui qu'elle n'aimait pas, et de se venger de tous deux en se réconciliant avec un mari.

Mais la perle rare de cette cour licencieuse, celle qui, une des plus belles et des plus appréciées, sut, sans être farouche, conserver intacte, même d'un souffle, sa blanche robe d'hermine, est-il besoin de la nommer? Antoine Hamilton a pris, en bon frère, un soin trop jaloux du portrait de sa charmante sœur, et il l'a trop nettement fixé dans son cadre pour que nul ne songe à le refaire après lui. On est toujours tenté,

quand il en est question, de le reproduire trait pour trait; et emprunter aux *Mémoires* un original aussi rayonnant pour l'accrocher ici dans notre galerie, ce serait exposer nos enluminures aux périls d'un contraste redoutable et, pour ainsi dire, à un naufrage dans la lumière.

HENRI MOTHEAU.

MÉMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE

DE GRAMMONT

contenant particuliérement

L'HISTOIRE AMOUREUSE

DE LA

COUR D'ANGLETERRE

SOUS LE REGNE

DE CHARLES II.

MEMOIRES

DE LA VIE

DE GRAMMONT

contenant particulièrement

L'HISTOIRE AMOUREUSE

DE LA

COUR D'ANGLETERRE

SOUS LE REGNE

DE CHARLES II.

AVIS DU LIBRAIRE.

IL ſeroit inutile de recommander ici la lecture des Mémoires qui compoſent ce volume : le titre ſeul de MÉMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT réveillera ſans doute la curioſité du public pour un homme qui lui eſt déjà ſi connu d'ailleurs, tant par la réputation qu'il a ſçu ſe faire, que par les différens portraits qu'en ont donnez Mrs. de Buſſi & de St. Évremond dans leurs ouvrages; & l'on ne doute nullement qu'il ne reçoive avec beaucoup de plaiſir un livre dans lequel on lui raconte ſes avantures, ſur ce qu'il en a bien voulu raconter lui-même à celui qui a pris la peine de dreſſer ces Mémoires.

Outre les avantures du Comte de Grammont, ils contiennent particuliérement l'hiſtoire amou-

reuſe de la Cour d'Angleterre ſous le regne de Charles II; &, comme on y découvre quantité de choſes qui ont été tenues cachées juſqu'à préſent, & qui ſont voir juſqu'à quel excès on a porté le déréglement dans cette Cour, ce n'eſt pas le morceau le moins intéreſſant de ces Mémoires.

On les donne ici ſur une copie manuſcrite qu'on en a reçue de Paris, & on les a fait imprimer avec le plus d'exactitude qu'il a été poſſible.

MÉMOIRES DE LA VIE

DU COMTE

DE GRAMMONT

CHAPITRE I.

Comme ceux qui ne liſent que pour ſe divertir me paroiſſent plus raiſonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, ſans me mettre en peine de la ſévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amuſement des autres.

Je déclare, de plus, que l'ordre des tems ou la diſpoſition des faits, qui coutent plus à l'écrivain qu'ils ne divertiſſent le lecteur, ne m'em-

barraſſeront guéres dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le deſſein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choſes qui le diſtinguent auront place dans ces Fragmens, ſelon qu'elles s'offriront à mon imagination, ſans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'aſſemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ſes Héros comme ſes lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui ſemble, & promene l'attention des autres ſur de curieuſes Antiquitez, ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à ſon ſujet.

Démétrius le Preneur de villes n'étoit pas à beaucoup près ſi grand que ſon pere Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompenſe, il nous apprend que ſon pere Antigonus n'étoit que ſon oncle; mais tout cela n'eſt qu'après avoir commencé ſa vie par un abrégé de ſa mort, par un ſommaire de ſes divers exploits, de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualitez, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compaſſion pour toutes ſes foibleſſes.

Dans la Vie de Numa Pompilius, il entre en matiere par une diſſertation ſur ſon précepteur Pythagore; &, comme il croit qu'on eſt fort en peine de ſavoir ſi c'eſt l'ancien philoſophe, ou

bien un certain Pythagore, qui, après avoir gagné le prix de la courſe aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enſeigner la philoſophie & lui aider à gouverner ſon Roiaume, il ſe tourmente beaucoup pour éclaicir cette difficulté, qu'il laiſſe enfin là.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'hiſtorien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus; c'eſt ſeulement pour autoriſer la maniere dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laiſſées.

Il eſt queſtion de repréſenter un homme, dont le caractere inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiſer; d'un homme illuſtre par un mélange de vices & de vertus, qui ſemblent ſe ſoutenir dans un enchainement néceſſaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppoſitions.

C'eſt ce relief incompréhenſible, qui, dans la guerre, l'amour, le jeu & les divers états d'une longue vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de ſon ſiecle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les païs où il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a répandu de ces mots heureux, qu'une approbation univerſelle tranſmet à la poſtérité; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence; & de ceux enfin où il a conſervé la liberté de ſon jugement, dans les périls

les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur, au milieu des dangers les plus ſérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point ſon portrait. A l'égard de ſa figure, Buſſi & St. Evremond, auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage, & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel ſur la jalouſie. St. Evremond s'eſt ſervi d'autres couleurs pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manieres du Comte. Mais l'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de juſtice à ſon Héros.

C'eſt donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de ſieges & de batailles, où il s'eſt diſtingué à la ſuite d'un autre Héros; & c'eſt lui qu'il faut croire dans des évenemens moins glorieux de ſa vie, quand la ſincérité dont il étale ſon adreſſe, ſa vivacité, ſes ſupercheries, & les divers ſtratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en amour, ſoit au jeu, expriment naturellement ſon caractere.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet Ecrit, puis que je ne fais que tenir la plume, à meſure qu'il me dicte les particularitez les plus ſingulieres & les moins connuës de ſa vie.

CHAPITRE II.

En ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à préſent. Louïs XIII régnoit encore, & le Cardinal de Richelieu gouvernoit le Roiaume. De grands hommes commandoient de petites armées; & ces armées faiſoient de grandes choſes. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Miniſtre; les établiſſemens n'y étoient ſolides qu'à meſure qu'on lui étoit dévoüé. De vaſtes projets jettoient au cœur des Etats voiſins les fondemens de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les ruës durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeuneſſe, en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui ſembloit. Qui vouloit ſe faiſoit chevalier; abbé, qui pouvoit : j'entens *Abbé à bénéfice*. L'habit ne diſtinguoit point le chevalier de l'abbé; & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre

au Siege de Trin. Ce fut ſa premiere campagne; & il y porta ces diſpoſitions heureuſes qui préviennent favorablement, & qui font qu'on n'a beſoin, ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le ſiege étoit formé, quand il arriva. Cela lui épargna quelques téméritez; car un volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a eſſuié les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les généraux, n'y aiant plus rien à faire à l'égard de la place ſur cet article. Le Prince Thomas commandoit l'armée; &, comme la charge de lieutenant général n'étoit pas encore connuë, du Pleſſis-Praſlin & le fameux Vicomte de Turenne étoient ſes Maréchaux de Camp.

On portoit quelque reſpect aux places de guerre, avant qu'une Puiſſance, à laquelle rien ne peut réſiſter, eut trouvé moien de les abîmer par une grêle affreuſe de bombes, & par le ravage de cent pieces de canon en batterie. Avant ces furieux orages qui réduiſent le gouverneur aux ſoutérains, & la garniſon en poudre, de fréquentes ſorties vivement repouſſées, de vigoureuſes attaques vaillamment ſoutenuës, ſignaloient l'art des aſſiégeans & le courage des aſſiégés: &, par conſéquent, les ſieges étoient d'une longueur raiſonnable; & les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque choſe.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de Trin. On y eſſuia des fatigues, on ſouf-

frit des pertes; mais on ne s'ennuia plus dans l'armée, depuis que le Chevalier de Grammont y fut : plus de fatigue dans la tranchée, plus de ſérieux chez les généraux, plus d'ennuis dans les troupes depuis ſon arrivée. Il cherchoit & portoit partout la joie.

Parmi les Officiers de l'armée, comme par tout ailleurs, on voioit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choſes qui le faiſoient briller, & n'y réüſſiſſoient pas; les autres admiroient ſes talens, & recherchoient ſon amitié. Matta fut de ce nombre. Il étoit agréable par ſa figure, plus encore par le caractere de ſon eſprit. Il l'avoit ſimple & naturel, mais avec le diſcernement & la délicateſſe des plus fins & des plus déliés. Plein de franchiſe & de probité dans toutes ſes manieres. Le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualitez qui le diſtinguoient. Ainſi la connoiſſance fut bientot faite, & l'amitié bientot liée entr'eux.

Matta voulut abſolument que le Chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y conſentit qu'à condition qu'il partageroit la dépenſe. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnérent les repas les mieux entendus & les plus délicats qu'on eut encore vus. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens; & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.

Les Généraux, tour à tour régalez, admirérent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas ſi bien ſervis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choſes les plus communes; & ſon eſprit étoit tellement à la mode, que c'étoit ſe deshonorer que de ne ſe pas ſoumettre à ſon gout. Matta lui laiſſoit le ſoin de louer la table, & d'en faire les honneurs; &, charmé d'un applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau que de vivre comme ils faiſoient, & rien de plus aiſé que de continuer; mais il s'apperçut bientot que les plus grandes proſpérités ne ſont pas les plus durables.

Une groſſe chere, une petite œconomie, des domeſtiques infideles, une fortune ennemie; tout cela s'uniſſant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en reſſources, entreprit de ſoutenir ſon premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le ſoin en eut ſéparément averti, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépenſe, ou à rendre ſes comptes pour le paſſé. Un jour, que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutot qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil; &, ne voulant pas interrompre ſon repos, il ſe mit à rêver à ſon projet. Matta s'éveilla,

ſans qu'il s'en apperçut; &, aiant quelque tems admiré la contemplation où il paroiſſoit enſeveli, & ce profond ſilence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enſemble, il le rompit par un ſoudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter, à meſure que l'autre le regardoit. *Voilà,* dit le Chevalier, *un réveil aſſez gai & aſſez bouffon; & à qui enas-tu donc? ou ſi c'eſt aux Anges que tu ris? Ma foi, Chevalier,* dit Matta, *je ris d'un ſonge que je viens de faire, ſi naturel & ſi plaiſant, qu'il faut que je t'en faſſe rire auſſi. Je rêvois que nous avions renvoié Mr. le Maître-d'Hôtel, Mr. le Chef-de-Cuiſine, & Mr. notre Officier; réſolus, pour le reſte de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger chez nous. Voilà mon ſonge; & toi, Chevalier, à quoi rêvois-tu?*

Pauvre eſprit, dit le Chevalier, en hauſſant les épaules, *te voilà d'abord ſur le côté; te voilà dans la conſternation & l'humilité, pour quelques mauvais propos que le Maître-d'Hôtel t'aura tenus comme à moi? Quoi! après la figure que nous avons faite, à la barbe des Grands & des Etrangers de l'armée, quitter la partie comme des ſots, & plier bagage comme des croquans, au premier épuiſement de finance! Tu n'as point de ſentiment. Où eſt l'honneur de la France? Et où eſt l'argent,* dit Matta? *Car mes gens ſe donnent au Diable, qu'il n'y a pas dix écus dans la maiſon; & je crois que les tiens ne t'en gardent*

gueres davantage : car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu, ni tirer ta bourſe, ni compter ton argent; amuſement qui t'occupoit volontiers en proſpérité.

Je conviens de tout cela, dit le Chevalier. *Mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occaſion; & que ſeroit-ce de toi, ſi tu te voiois dans l'état où je me ſuis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le récit.*

CHAPITRE III.

VOICI, dit Matta, *qui ſent bien le roman, hors qu'il faudroit que ce fut ton écuier qui me contât ton hiſtoire. C'eſt l'ordre*, dit le Chevalier. *Cependant je pourrai te parler de mes premiers exploits, ſans bleſſer ma modeſtie; outre que mon écuier a l'accent un peu burleſque pour un récit héroïque.*

« Tu ſauras donc qu'en arrivant à Lyon... » *Eſt-ce comme cela qu'on commence*, dit Matta? *Prends ton hiſtoire d'un peu plus loin : les moindres particularitez d'une vie comme la tienne méritent d'être contées, mais ſur tout la maniere dont tu ſaluas le Cardinal de Richelieu la premiere fois. On m'en a fait rire. Au reſte, je te diſpenſe de me parler des gentilleſſes de ton enfance, de la généalogie, du nom & de la qualité de tes Ancêtres; car tu n'en ſçais pas un mot.*

« Ah ! que tu fais le mauvais plaiſant ! Tu crois que tout le monde eſt de ton ignorance. Tu

t'imagines donc que je ne connois pas les Mendores, ni les Coriſandes, moi! Je ne ſais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon pere d'être fils d'Henri IV. Le Roi vouloit à toute force le reconnoître. Jamais ce traître d'homme-là n'y voulut conſentir. Vois un peu ce que ce ſeroit que les Grammonts ſans ce beau travers! Ils auroient le pas devant les Céſars de Vendôme. Tu as beau rire, c'eſt l'Evangile. Mais venons à notre fait.

« On me mit au College de Pau, dans la vuë de me faire d'Egliſe; mais, comme j'avois bien d'autres vuës, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le précepteur & les régens perdoient leur latin, en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me ſervoit de valet & de gouverneur, avoit beau me menacer de ma mere. Je n'étudiois que quand il me plaiſoit, c'eſt-à-dire quaſi jamais. Cependant on me traitoit en écolier de ma qualité; j'eus toutes les dignitez de la claſſe, ſans les avoir méritées, & ſortis du college à-peu-près comme j'y étois entré. On trouva que j'en ſavois encore de reſte pour l'abbaïe que mon frere avoit demandée pour moi.

« Il venoit d'épouſer la niece d'un Miniſtre devant qui tous genoux fléchiſſoient. Il voulut me préſenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon païs, & beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frere m'aiant tenu quelque tems auprès de

lui pour me dégourdir, il me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne, & trouver celui du monde. Je l'attrapai ſi bien, que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut queſtion de me préſenter à la Cour en équipage d'abbé. Tu ſais comme on ſe mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une ſoutanne par deſſus mes habits; & mon frere, mourant de rire de mon habillement eccléſiaſtique, voulut en faire rire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée & bien friſée, par deſſus ma ſoutanne, &, par deſſous, des botines blanches & des éperons dorez. Le Cardinal, qui avoit l'eſprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élévation de ſentimens lui donna de l'ombrage. Il jugea de ce que ſeroit un génie, qui, à cet âge, ſe mocquoit de la tonſure, & mépriſoit le petit colet.

« Quand mon frere m'eut ramené chez lui : *Or ça, notre petit Cadet,* me dit-il, *cela s'eſt paſſé à merveille, & notre ajuſtement mi-parti de robe & d'épée a beaucoup réjoui la Cour; mais ce n'eſt pas tout : il faut opter, mon petit Cavalier. Voiez donc ſi, vous en tenant à l'Egliſe, vous voulez poſſéder de grands biens, & ne rien faire; ou, avec une petite légitime, vous faire caſſer bras & jambes, pour être le* fructus belli *d'une Cour inſenſible, & parvenir ſur la fin de vos jours à la dignité de Maréchal de Camp, avec un œil de verre & une jambe de bois?*

« *Je ſai,* lui dis-je, *qu'il n'y a aucune compa-*

raiſon entre ces deux états, pour la commodité de la vie; mais comme il faut chercher ſon ſalut préférablement à tout, je ſuis réſolu de renoncer à l'Egliſe, pour tâcher de me ſauver; à condition néanmoins que je garderai mon abbaïe. Les remontrances & l'autorité de mon frere furent inutiles pour m'en detourner, & il fallut bien me paſſer ce dernier article pour m'entretenir à l'académie.

« Tu ſais que je ſuis le plus adroit homme de France; ainſi j'eus bientot appris tout ce qu'on y montre : &, en chemin faiſant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeuneſſe, & rend honnête-homme; car j'appris encore toutes ſortes de jeux aux cartes & aux dez. La vérité eſt que je m'y crus d'abord beaucoup plus ſavant que je ne l'étois, comme je l'ai dans la ſuite éprouvé.

« Ma mere, qui ſçut le parti que je prenois, pleura la profeſſion que j'avois quittée, & ne put ſe conſoler de celle que j'avois priſe. Elle avoit compté que dans l'Egliſe je ſerois un Saint; elle compta que je ſerois un Diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourois d'envie d'y aller; mais, comme j'étois encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache, avant que d'en faire une à l'armée.

« Quand je fus de retour auprès de ma mere, j'avois tellement l'air de la Cour & du monde, qu'elle eut du reſpect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes.

J'étois ſon idole; &, me trouvant inébranlable, elle ne ſongea qu'à me garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fît mon petit équipage.

« Le fidele Brinon, qui me fut redonné pour valet-de-chambre, devoit encore faire la charge de gouverneur & d'écuier, parce que c'eſt peut-être le Gaſcon unique qu'on verra jamais ſérieux & rébarbatif au point où il l'eſt. Il répondit de ma conduite ſur la bienſéance & la morale, & promit à ma mere qu'il rendroit bon compte de ma perſonne dans les dangers de la guerre. J'eſpere qu'il tiendra mieux ſa parole à l'égard de ce dernier article, qu'il n'a fait ſur les autres.

« On fit partir mon équipage huit jours avant moi. C'étoit toujours autant de tems que ma mere gagnoit, pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux, & l'amour du prochain en recommandation, elle me laiſſa partir ſous la garde du Seigneur & du ſage Brinon.

« Dès la ſeconde poſte, nous primes querelle. On lui avoit mis quatre cent louis entre les mains pour ma campagne. Je les voulus avoir. Il s'y oppoſa fortement. *Vieux faquin*, lui dis-je, *eſt-ce à toi cet argent; ou ſi on te l'a donné pour moi? A ton avis, il me faudroit un tréſorier pour ne paier que par ordonnance.* Je ne ſai ſi ce fut par preſſentiment qu'il s'attriſta; mais ce fut avec des violences & des convulſions extrêmes

qu'il ſe vit contraint de céder. On eut dit que je lui arrachois le cœur.

« Je me ſentis plus léger & plus gai depuis le dépôt dont je l'avois ſoulagé; lui, au contraire, parut ſi accablé, qu'on eut dit que je lui avois mis quatre cent livres de plomb ſur le dos, en lui ôtant ces quatre cent piſtoles. Il fallut fouetter ſon cheval moi-même, tant il alloit peſamment; & ſe retournant de tems en tems, *Mr. le Chevalier,* me diſoit-il, *ce n'eſt pas ainſi que Madame l'entend.* Ses réflexions & ſes douleurs ſe renouvelloient à chaque poſte; car, au lieu de donner dix ſols au poſtillon, j'en donnois trente.

« Nous arrivames enfin à Lyon. Deux ſoldats nous arrêterent à la porte de la ville, pour nous mener chez le Gouverneur. J'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, & mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au Commandant de mon voiage & de mes deſſeins.

« Il y a d'auſſi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon ſoldat, ſelon la coutume, me mena chez un de ſes amis, dont il me vanta la maiſon, comme le lieu de la ville où l'on faiſoit la chere la plus délicate, & où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais étoit gros comme un muid; il s'appelloit Ceriſe. Il étoit Suiſſe de nation, empoiſonneur de profeſſion, & voleur par habitude. Il me mit dans une chambre aſſez propre, & me demanda ſi je voulois

manger en compagnie, ou ſeul. Je voulus être de l'auberge, à cauſe du beau monde que le ſoldat m'avoit promis dans cette maiſon.

« Brinon, que les queſtions du Gouverneur avoient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux ſinge; &, voiant que je me peignois un peu pour deſcendre, *Et que voulez-vous donc, Monſieur,* me dit-il? *Aller trotter par la ville? Non pas. N'eſt-ce pas aſſez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, & couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval, à la pointe du jour. Monſieur le controlleur,* lui dis-je, *je ne veux ni trotter par la ville, ni manger ſeul, ni me coucher à bonne heure. Je veux ſouper en compagnie là bas. En pleine auberge,* s'écria-t-il? *Hé! Monſieur, vous n'y ſongez pas. Je me donne au Diable, s'ils ne ſont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes & dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.*

« J'étois devenu inſolent depuis que je m'étois emparé de l'argent; & voulant commencer à me ſouſtraire de la domination de mon gouverneur, *Savez-vous bien, Monſieur Brinon,* lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un ſot faſſe le raiſonneur? Allez-vous-en ſouper, s'il vous plait, & que j'aie ici des chevaux de poſte avant le jour.*

« J'avois ſenti petiller mon argent, au moment qu'il avoit lâché le mot de cartes & dez. Je fus un peu ſurpris de trouver la ſalle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon

hôte, après m'avoir préſenté, m'aſſura qu'il n'y avoit que dix huit ou vingt de ces Meſſieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, & je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie & gros jeu; & c'étoient deux Allemands qui jouoient au tric-trac. Jamais chevaux de carroſſe n'ont joué comme ils faiſoient; mais leur figure ſur tout paſſoit l'imagination. Celui, auprès de qui j'étois, étoit un petit ragot, graſſouillet & rond comme une boule. Il avoit une fraiſe, avec un chapeau pointu haut d'une aulne. Non, il n'y a perſonne qui, d'un peu loin, ne l'eut pris pour le dôme de quelque égliſe, avec un clocher deſſus. Je demandai à l'hôte ce que c'étoit. *Un marchand de Bâle,* me dit-il, *qui vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il n'en vendra gueres, de la maniere qu'il s'y prend: car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu,* lui dis-je? *Non pas à préſent,* dit-il, *ce n'eſt que pour leur écot, en attendant le ſouper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. A-t-il de l'argent,* lui dis-je? *Oh, oh,* dit le perfide Ceriſe, *pleut à Dieu que vous lui euſſiez gagné mille piſtoles, & en être de moitié! nous ne ſerions pas long-tems à les attendre.*

« Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit tout de travers: écoles ſur écoles, Dieu ſait! Je commençois à

me ſentir quelques remords ſur l'argent que je devois gagner à une petite citrouille qui en ſavoit ſi peu. Il perdit ſon écot; on ſervit, & je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promeſſe de mon hôte.

« Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohuë ſe diſperſa, je ne ſai comment, à la réſerve du petit Suiſſe, qui ſe tint auprès de moi, & l'hôte, qui ſe vint mettre de l'autre côté. Ils fumoient comme des dragons, & le Suiſſe me diſoit de tems en tems, *Demande pardon à Monſieur de la liberté grande;* & là-deſſus m'envoioit des bouffées de tabac à m'étouffer. Monſieur Ceriſe, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* ſi j'avois jamais été dans ſon païs, & parut ſurpris de me voir aſſez bon air, ſans avoir voiagé en Suiſſe.

« Le petit ragot, à qui j'avois à faire, étoit auſſi queſtionneur que l'autre. Il me demanda ſi je venois de l'Armée de Piémont; & lui aiant dit que j'y allois, il me demanda ſi je voulois acheter des chevaux; qu'il en avoit bien deux cent, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon; &, m'ennuiant du tabac & des queſtions, je propoſai à mon homme de jouer une petite piſtole au tric-trac, en attendant que nos gens euſſent ſoupé. Ce ne fut pas ſans beaucoup de façons qu'il y conſentit, en me demandant pardon de la *liberté grande.*

« Je lui gagnai partie, revanche, & le tout, dans un clin d'œil ; car il ſe troubloit, & ſe laiſſoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. Brinon arriva ſur la fin de la troiſieme partie, pour me mener coucher. Il fit un grand ſigne de croix, & n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faiſois de ſortir. Il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimendes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monſtre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros marchand, qui avoit force argent, & qui ne jouoit non plus qu'un enfant. *Lui, marchand?* s'écria-t-il. *Ne vous y fiez pas, Mr. le Chevalier. Je me donne au Diable, ſi ce n'eſt quelque ſorcier. Tais-toi, vieux fou,* lui dis-je, *il n'eſt non plus ſorcier que toi; c'eſt tout dire; &, pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cent piſtoles avant de me coucher.* En diſant cela, je le mis dehors, avec defenſe de rentrer, ou de nous interrompre.

« Le jeu fini, le petit Suiſſe déboutonna ſon haut-de-chauſſe, pour tirer un beau quadruple d'un de ſes gouſſets; &, me le préſentant, il me demanda pardon de la *liberté grande,* & voulut ſe retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne joüions que pour nous amuſer; que je ne voulois point de ſon argent; & que, s'il vouloit, je lui jouerois ſes quatre piſtoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté, mais il ſe rendit à la fin, & les regagna. J'en fus piqué.

J'en rejouai une autre; la chance tourna; le dé lui devint favorable, les écoles ceſſèrent; je perdis partie, revanche, & le tout : les moitiés ſuivirent, le tout en fut. J'étois piqué, lui beau joueur : il ne me refuſa rien, & me gagna tout, ſans que j'euſſe pris ſix trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent piſtoles; mais, comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit qu'il allât voir ſes chevaux; & ſe retira, me demandant pardon de la *liberté grande*. Le ſens-froid dont il me refuſa, & la politeſſe dont il me fit la révérence, me piquérent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus ſi troublé de la rapidité dont je venois de perdre juſques à la derniere piſtole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire ſur l'état où j'étois réduit.

« Je n'oſois remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuié de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque conſolation, mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funeſte dans mon avanture ſe préſenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'enviſageois toute l'horreur de mon déſaſtre, ſans y trouver de remede; & j'eus beau tourner mon eſprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, & le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté

juſqu'à la ceinture, & faiſant claquer un maudit foüet, qu'il tenoit à la main : *Debout, Mr. le Chevalier,* s'écria-t-il, en ouvrant mes rideaux; *les chevaux ſont à la porte, & vous dormez encore! Nous devrions avoir déjà fait deux poſtes; ça, de l'argent, pour païer dans la maiſon. Brinon,* lui dis-je, d'une voix humiliée, *fermez le rideau. Comment!* s'écria-t-il, *fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez gout. Et le gros marchand, vous l'avez dévaliſé? Non pas, Mr. le Chevalier! cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille; & c'eſt le pain de ſes enfans qu'il a joué, & que vous avez gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit? Que diroit Madame, ſi elle voioit ce train? Mr. Brinon,* lui dis-je, *fermez, s'il vous plaît, le rideau.* Mais, au lieu de m'obéïr, on eut dit que le Diable lui fouroit dans l'eſprit ce qu'il y avoit de plus ſenſible & de plus piquant dans un malheur comme le mien. *Et combien?* me diſoit-il : *les cinq cent? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, Monſieur le Chevalier. Cet argent ne vous profitera pas. Eſt-ce quatre cent? trois? deux? Quoi! ce ne ſeroit que cent louis?* pourſuivit-il, voiant que je branlois la tête à chaque ſomme qu'il avoit nommée. *Il n'y a pas grand mal à cela, & cent piſtoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les aiez bien gagnées. Brinon, mon ami,* lui dis-je

avec un grand ſoupir, *fermez le rideau; je ſuis indigne de voir le jour.*

« Brinon treſſaillit à ces triſtes paroles; mais il penſa s'évanouïr, quand je lui contai mon avanture. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuſes, dont le refrain étoit toujours, *Que dira Madame?* Et, après s'être épuiſé en regrets inutiles, *Ça donc, Mr. le Chevalier,* me dit-il, *que prétendez-vous devenir? Rien,* lui dis-je, *car je ne ſuis bon à rien.* Enſuite, comme j'étois un peu ſoulagé de lui avoir fait ma confeſſion, il me paſſa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en poſte joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulois encore propoſer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon ſe mocqua de toutes ces propoſitions; &, après avoir eu la cruauté de me laiſſer longtems tourmenter, il me tira d'affaire. Les parens font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mere avoit eu deſſein de me donner cinq cent louis; elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'Abbaïe, que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que dans quelque preſſante néceſſité. Elle arriva bientot comme tu vois.

« Voilà, pour abréger, le dénouëment de cette premiere intrigue. Le jeu m'a favoriſé juſques ici;

car je me ſuis vu quinze cent louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune eſt redevenue mauvaiſe, il la faut corriger. Notre argent eſt au bas; eh bien, il y faut remedier. »

Rien n'eſt plus aiſé, dit Matta. *Il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux, auſſi dupe que celui de Lyon. Mais, à-propos, le fidele Brinon n'auroit-il point encore quelque réſerve pour la derniere extrémité? La voilà, ma foi, venuë, & nous ne ferions pas mal de nous en ſervir.*

La plaiſanterie ſeroit de ſaiſon, lui dit le Chevalier, *ſi tu ſavois où donner de la tête. Il faut de l'eſprit de reſte, pour en vouloir fourrer par tout, comme tu prétends faire. Que diable! tu veux toujours badiner, ſans ſonger que la conjoncture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général; je dinerai chez le Comte de Caméran, & je le prierai de ſouper... Et où?* dit Matta. *Ici,* dit le Chevalier. *Tu es fou, mon pauvre ami,* dit l'autre. *Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon; tu ſais que nous n'avons ni argent, ni crédit; &, pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à ſouper.*

Eſprit bouché, dit le Chevalier, *eſt-il poſſible que, depuis le tems que nous ſommes enſemble, il ne te ſoit pas venu le moindre brin d'imagination? Le Comte de Caméran joüe au Quinze, & moi auſſi; nous avons beſoin d'argent, il n'en ſait que faire; je commanderai un excellent*

repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton maître-d'hôtel; & ne te mets en peine de rien, horſmis de quelques précautions, qu'il eſt bon de prendre dans une occaſion comme celle-ci. Comme quoi, dit Matta? *Voici comme quoi,* dit le Chevalier; *car je vois bien qu'il te faut expliquer juſques aux choſes les plus claires.*

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'eſt-il pas vrai? dès que la nuit ſera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt ſoldats commandez par La Place, ton ſergent, & tu les poſteras ventre à terre entre-ci & le quartier général... Comment, Mor...! s'écria Matta, *une embuſcade! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoiard. Si c'eſt là ton deſſein, je te déclare que je n'en ſuis pas... Pauvre eſprit,* dit le Chevalier, *voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons ſon argent. Les Piémontois, honnêtes-gens d'ailleurs, ſont ſoupçonneux volontiers & deffians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu ſais que tu ne ſaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaiſe plaiſanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que ſait-on ce qu'il pourroit faire? Car il eſt d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'eſt pourquoi, quelque reſſentiment que la perte lui cauſe, il eſt bon de ſe mettre en état de n'en avoir point le démenti.*

Embraſſe-moi, cher Chevalier, dit Matta, ſe

tenant les côtez; *embraſſe-moi, car tu es trop merveilleux. J'étois un bon ſot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire proviſion de quelques dez de mauvaiſe-foi. Je ne me ſerois jamais aviſé de faire ſoutenir un homme qui joue au Quinze, par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre.*

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné Caméran donna dans le piege. On ſoupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou ſix grands coups pour étouffer un reſte de délicateſſe qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à ſon ordinaire, penſa faire mourir de rire un convié, qu'il alloit bientot rendre très ſérieux; & le bon Caméran mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu; c'eſt-à-dire qu'il ſe hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il deſtinoit au Quinze.

Le repas fini, le ſergent La Place poſta ſon embuſcade; & le Chevalier de Grammont entreprit ſon homme. Il avoit encore ſur le cœur la perfidie du Suiſſe Ceriſe & du chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'inſenſibilité contre de foibles remords, & quelques ſcrupules qui ſe levoient dans ſon âme. Matta, ne voulant point être

ſpectateur de l'hoſpitalité violée, ſe mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre piſtoles, comme pour badiner; mais Caméran aiant été trois ou quatre fois de reſte, il cava au plus fort, & le jeu devint plus ſérieux. Il fut encore de reſte, & il devint orageux; les cartes volérent par la chambre, & les exclamations éveillérent Matta.

Comme il avoit la tête embrouillée de ſommeil & chaude de vin, il ſe mit à rire des tranſports du Piémontois; &, au lieu de le conſoler, *Ma foi, mon pauvre Comte,* lui dit-il, *ſi j'étois dans votre place, je ne jouerois plus. Et pourquoi?* dit l'autre. *Je ne ſai,* dit-il, *mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir,* dit Caméran, en demandant des cartes. *Voiez donc,* dit Matta; & ſe rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuſes pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons : &, en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne ſervoit de rien. Nouvelles exclamations. *Ne vous l'avois-je pas dit,* s'écria Matta, qui s'étoit réveillé en ſurſaut? *Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croiez-moi, les plus courtes folies ſont les meilleures. Quittez; car je me donne au Diable, s'il eſt poſſible que vous gagniez. Et d'où vient?* dit Caméran, qui commen-

çoit à s'impatienter. *Voulez-vous le ſavoir?* dit Matta. *Ma foi, c'eſt que nous vous trompons.*

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité, *Mr. Matta,* lui dit-il, *trouvez-vous qu'il ſoit fort agréable pour un homme qui joue auſſi malheureuſement que Mr. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaiſanteries? Pour moi, j'en ſuis ſi ennuié, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait.* Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; & le Seigneur Caméran, ſe radouciſſant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laiſſer parler Mr. Matta, ſi cela ne l'offenſoit pas; que, pour lui, cela ne lui faiſoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en uſa bien plus honnêtement, que le Suiſſe de Lyon n'avoit fait à ſon égard; car il joua ſur ſa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en ſut ſi bon gré, qu'il perdit juſques à quinze cent piſtoles, & les paia dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle maniere de ſon intempérance de langue. Toute la raiſon qu'en eut celui qui le reprimendoit, fut qu'il y avoit de la conſcience à laiſſer tromper le pauvre Savoiard, ſans l'en avertir; outre, diſoit-il, qu'il eut été bien aiſe de voir ſon infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eut voulu faire le mauvais.

Cette avanture les aiant remis en fonds, la fortune ſe déclara pour eux pendant le reſte de

la campagne; & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit ſaiſi des effets du Comte que par droit de repréſailles & pour ſe dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'uſage de ſon argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occaſions. Il déterroit les malheureux pour les ſecourir : les officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre ou leur argent au jeu, les ſoldats eſtropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit ſa libéralité; mais ſa maniere d'obliger ſurpaſſoit encore ſes bien-faits. Tout homme, qu'on admire par ces endroits, réüſſit par tout. Connu des ſoldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occaſions où il y avoit quelque choſe à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, ſon premier ſoin fut de faire reſtitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuiſable de bonne-humeur & de vivacité lui fourniſſoit toujours quelque choſe de nouveau dans les diſcours, & dans les actions. Je ne ſai par quelle occaſion Mr. de Turenne commanda ſur la fin du ſiege un corps ſéparé. Le Chevalier de Grammont le fut voir dans ſes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. Mr. de Turenne aimoit naturellement la joie. La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa viſite; &, par reconnoiſſance,

il voulut le faire jouër. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon précepteur que, quand on alloit chez ſes amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon argent, ni honnête d'emporter le leur. *Effectivement,* dit Mr. de Turenne, *il ne trouveroit ni gros jeu ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un cheval.*

Le Chevalier de Grammont y conſentit. La fortune, qui l'avoit ſuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui fit gagner quinze ou ſeize chevaux en badinant; & voiant qu'il y avoit quelques viſages conſternez de la perte, *Meſſieurs,* leur dit-il, *je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général. Il ſuffit que vous m'envoiez tous vos chevaux demain, à la réſerve d'un que je donne pour les cartes.* Le valet-de-chambre crut qu'il ſe mocquoit. *Je vous parle ſérieuſement,* dit le Chevalier; *je vous donne un cheval pour les cartes; &, qui plus eſt, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement,* dit Mr. de Turenne, *j'en ſuis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu juſqu'à préſent donner un cheval pour les cartes.*

Trin ſe rendit enfin. Le Baron de Batteville, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de ſa réſiſtance. Je ne ſai ſi le Chevalier de Grammont eut quelque

part à la priſe de cette place ; mais je ſai bien que ſous un Regne plus glorieux, & des armes par tout victorieuſes, ſa hardieſſe & ſon adreſſe en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de ſon Maître. C'eſt ce qu'on verra dans la ſuite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

La gloire dans les armes n'eſt tout au plus que la moitié du brillant qui diſtingue les héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entrepriſes & la gloire des ſuccès. Nous en avons des exemples, non ſeulement dans les Romans, mais dans l'Hiſtoire véritable des plus fameux guerriers & des plus célébres conquérans.

Le Chevalier de Grammont & Matta, qui ne ſongeoient gueres à ces exemples, ne laiſſérent pas de ſonger qu'il étoit bon de s'aller délaſſer des fatigues du Siege de Trin, en formant quelque ſiege aux dépens des beautés & des époux de Turin. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repaſſer les monts.

Ils ſe mirent donc en chemin, tels à-peu-près

qu'Amadis, ou Don Galaor, après avoir reçu l'accolade & l'ordre de Chevalerie, cherchant les avantures, & courant après l'amour, la guerre & les enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car, s'ils ne ſavoient pas autrement *pourfendre Géans, dérompre harnois, & porter en croupe belles Damoiſelles, ſans leur parler de rien,* ils ſavoient jouër, & les autres n'y connoiſſoient rien.

Ils arrivérent à Turin, furent agréablement reçus, & fort diſtingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'eſprit, & faiſoient de la dépenſe. Dans quel païs du monde ne réüſſit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin étoit alors celui de l'amour & de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fuſſent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du reſpect pour leurs femmes & de la conſidération pour les étrangers; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de conſidération pour les étrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roiale, digne fille de Henri IV, rendoit ſa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des vertus de ſon pere, à l'égard des ſentimens qui conviennent au ſexe; &, à

l'égard de ce qu'on appelle la foibleſſe des grands cœurs, Son Alteſſe n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de Tanes étoit ſon premier Miniſtre. Les affaires d'État n'étoient pas difficiles à manier durant ſon miniſtere. Perſonne ne s'en plaignoit; & cette Princeſſe paroiſſoit contente de ſa capacité ſur les autres; &, voulant que tout ce qui compoſoit ſa Cour le fût auſſi, l'on y vivoit aſſez ſelon l'uſage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, ſans les Volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarez portoient les livrées de leurs Maitreſſes, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur ſervir partout d'Ecuier; &, dans les carouſels, de chamarer leurs lances, leurs houſſes, & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit ſouhaitée plus ſimple que celle qu'on pratiquoit à Turin. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la ſuperſtition dans le culte & les cérémonies que l'Amour ſembloit exiger mal à-propos; cependant, comme il avoit ſoumis ſa conduite aux lumieres du Chevalier de Grammont ſur cet article, il fallut ſuivre ſon exemple, & ſe conformer aux coutumes du païs.

Ils s'enrollérent en même tems au ſervice de deux Beautez, que les premiers Chevaliers-d'Honneur cédérent auſſitot par politeſſe. Le Chevalier de Grammont choiſit Mademoiſelle de St. Germain, & dit à Matta d'offrir ſes ſervices à Madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eut mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame de Sénantes lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formez enſemble, il ſuivit ſes inſtructions en amour, comme il avoit fait ſes conſeils ſur le jeu.

Mademoiſelle de St. Germain, dans le premier printems de ſon âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ſes cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fut pas éclatant par ſa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on les demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formez, une beauté ſinguliere dans le coude, qui ne lui ſervoit pas de grande choſe; ſes mains étoient paſſablement grandes, & la Belle ſe conſoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournez. Elle laiſſoit aller cela tout comme il plaiſoit au Seigneur, ſans emploier l'Art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature; mais, malgré cette

nonchalance pour ſes attraits, ſa figure avoit quelque choſe de ſi piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laiſſa prendre d'abord. Son eſprit & ſon humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaiſance & de la politeſſe. Tout cela couloit de ſource; point d'inégalité.

Madame la Marquiſe de Sénantes paſſoit pour blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de paſſer pour rouſſe; mais elle aimoit mieux ſe conformer au gout du Siecle, que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux ſont accompagnés, ſans aucun de leurs dégouts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art, ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendreſſe.

Elle avoit un mari, que la Sageſſe même eut fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoutant, en honneur de ſa profeſſion. Il y réüſſiſſoit parfaitement; car il étoit fort gros, & ſuoit en hiver comme en été.

L'érudition & la brutalité ſembloient être ſes talens favoris. L'une & l'autre brilloit dans ſa converſation, tantot enſemble, tantot tour à tour,

mais toujours mal à-propos. Il n'étoit point jaloux; cependant il ne laiſſoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eut de l'attention pour ſa femme, pourvu qu'on en eut davantage pour lui.

Dès que nos avanturiers furent déclarez, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit Matta de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maitreſſes. Ils entrérent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eut jamais fait autre choſe. Matta d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit ſe ſouvenir que ſa charge étoit de ſervir à la gloire, & non pas à l'utilité de ſa Maitreſſe.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une fête à la Vénerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont diſoit tant de choſes agréables & divertiſſantes à ſa Maitreſſe, qu'elle en rioit à gorge déployée. Matta menant la ſienne à ſon carroſſe lui ſerra la main; &, au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ſes ſouffrances. C'étoit aller un peu vîte; &, quoique Madame de Sénantes ne fut pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiſſa pas d'être choquée qu'on s'y prit ſi cavaliérement. Elle ſe crut obligée d'en témoigner quelque peu de reſſentiment; &, retirant ſa main, qu'on lui ſerroit de plus belle

à cette déclaration, elle monta chez Madame Roiale, ſans regarder ſon nouvel amant. Matta, ſans s'imaginer qu'il l'eut offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la ville, qui voulut ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de ſon caractere. Il trouva bientot ce qu'il cherchoit, fut long-tems à table pour ſe remettre des fatigues de l'amour, & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faiſoit parfaitement ſon devoir auprès de Mademoiſelle de St. Germain; &, ſans préjudice à ſes aſſiduitez, il trouvoit le moien de briller en chemin faiſant par mille petits récits, qu'il mêloit à la converſation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaiſir, & la ſolitaire Sénantes y donnoit ſon attention. Il s'en apperçut, & quitta ſa Maitreſſe pour lui demander ce qu'elle avoit fait de Matta. *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais je ne ſçai ce qu'il n'auroit point fait de moi, ſi j'avois eu la bonté d'écouter ſes très humbles propoſitions:* & là-deſſus elle ſe mit à lui conter de quelle maniere ſon ami l'avoit traitée, dès le ſecond jour de leur connoiſſance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf, mais qu'elle en ſeroit contente dans la ſuite; &, pour la conſoler, il l'aſſura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Roiale eut été dans ſa

place, mais qu'il ne laiſſeroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans ſa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin pour une partie de chaſſe, où ſes connoiſſances de table l'avoient engagé la veille.

A ſon retour, il prit deux perdrix de ſa chaſſe, & fut chez ſa Maitreſſe. On lui demanda ſi c'étoit Monſieur qu'il venoit voir, il dit que non; & le Suiſſe lui dit que Madame n'y étoit pas. Matta lui laiſſa ſes deux perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La Sénantes étoit à ſa toilette, qui ſe coeffoit de toute ſa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refuſoit la porte. Elle n'en ſavoit rien; mais Monſieur ſon mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere viſite ne fut pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne ſeroit pas pour ſa femme, le Suiſſe en avoit reçu ſes ordres, & penſa bien être battu pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les perdrix furent renvoiées ſur l'heure; & Matta, ſans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habits. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les couleurs de ſa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillants, & ſa perſonne ragoutante. Il commença dès ce jour à ſe ſavoir bon gré de ſa complaiſance pour le Chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit

l'air aſſez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoié ſes perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne ſavoit ce qu'il vouloit dire; &, choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimende qu'elle comptoit qu'on lui eut faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eut trouvé des perſonnes de bonne compoſition en ſon chemin, puis qu'il prenoit des manieres auſquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles? *Comme quoi!* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carroſſe, & vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lievre, que vous ne pouſſiez après; &, vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez, au retour, que pour me prier de mon deſhonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de perdrix, & d'une viſite que vous avez apparemment révée comme tout le reſte.*

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient là. Matta fut grondé de ſes empreſſe-

mens. Son ami ſe tuoit de lui dire qu'ils étoient inſolens plutot que familiers. Matta s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit, mais toujours fort mal. Sa Maitreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes excuſes ſur la maniere, plutot que ſon repentir ſur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût juſtifier ou condamner ces tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendreſſe faiſoient hazarder; mais qu'on ne pardonnoit point les téméritez, qui n'étoient fondées que ſur la facilité qu'on ſe promettoit de trouver. Matta jura qu'il ne lui avoit ſerré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du ſecours que par néceſſité; qu'il ne ſavoit pas la maniere de demander des graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de ſervice, qu'elle la paroiſſoit dans ce moment; & qu'il la prioit de ſe ſouvenir de lui quand l'occaſion s'en préſenteroit. La Sénantes ne s'en offenſa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalitez de la ſévere bienſéance, en écoutant un homme de ſon caractere; & le Chevalier de Grammont, après cette eſpece de raccommodement, fut ſonger à ſes propres affaires auprès de Mademoiſelle de St. Germain.

Ce n'étoit pas tout-à-fait ſon bon naturel, qui le portoit à ſe mêler de celles de Matta. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame de Sénantes devenoient favorables pour

lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en ſaiſir, de peur qu'on ne la laiſſât échaper, & pour ne pas perdre tout ſon tems, en cas qu'il ne put rien gagner auprès de la petite St. Germain.

Cependant, dès le même ſoir, pour conſerver l'air de ſupériorité qu'il avoit uſurpé ſur la conduite de ſon ami, malgré qu'il en eut, il lui fit des reproches d'avoir bien oſé ſe montrer à la Cour en habit de campagne & ſans les couleurs de ſa Maitreſſe, de n'avoir pas eu l'eſprit ou la prudence de rendre la premiere viſite à Mr. de Sénantes, au lieu de s'amuſer à demander Madame; &, pour toute concluſion, lui demanda de quoi diable il s'aviſoit de lui faire préſent de deux méchantes perdrix rouges. *Et pourquoi non?* lui dit Matta. *Ne faudroit-il point qu'elles fuſſent bleuës auſſi, à cauſe de la cocarde & du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiſeries. Je me donne au Diable, ſi dans quinze jours tu ne deviens plus ſot que tous les benêts de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes queſtions, je n'ai point été voir le mari de Madame de Sénantes, parce que je n'ai que faire à lui; que c'eſt un animal qui me déplait, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des billets à ta Maitreſſe; d'emplir tes poches de cédrat, de piſtaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre*

fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque chanſon faite du tems de Coriſande & d'Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'eſſentiel. A la bonne heure; chacun a ſa façon de faire, auſſi bien que ſon gout. Le tien eſt de baguenauder en amour; &, pourvu que tu faſſes bien rire la St. Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui ſuis perſuadé que les femmes ſont ici ce qu'elles ſont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offenſent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au ſérieux. En tout cas, ſi Madame de Sénantes n'eſt pas de cette humeur, elle n'a qu'à ſe pourvoir ailleurs; car je lui répons bien que je ne ferai pas long-tems le perſonnage d'Eſtafier auprès de ſa perſonne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvoit à ſon gré, penſoit à-peu-près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais Matta s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle averſion pour ſon mari, qu'il ne pouvoit ſe vaincre ſur la moindre avance pour l'apprivoiſer. On lui faiſoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de poſſéder le Tréſor : cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame de Sénantes, que dans les aſſemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faiſant un jour ſes plaintes,

Aiez la bonté, Madame, lui dit-il, *de me faire ſavoir où vous logez. Il n'y a point de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, ſans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche pourtant d'ordinaire,* lui dit-elle en riant; *mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais, que vous n'y aiez trouvé Mr. de Sénantes : je n'en ſuis pas la maitreſſe. Je ne vous le donne pas,* pourſuivit-elle, *pour un homme dont on voulut rechercher le commerce pour ſon agrément. Au contraire, je conviens que ſon humeur eſt aſſez bizarre, & ſes manieres peu gracieuſes; mais il n'y a rien de ſi farouche qu'on ne puiſſe familiariſer avec un peu de ſoins & de complaiſance. Il faut que je vous répète des vers à ce ſujet. Je les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit conſeil, dont vous uſerez comme il vous plaira.*

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la gloire
De réüſſir en faits galans,
Ou qui voulez le faire croire :

En équipages, en airs bruians,
En lieux-communs, en faux-ſermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Aiez, pour plaire aux vieux parens,
Toujours en main nouvelle hiſtoire,
Pour les valets force préſens;
Mais eut-il l'humeur ſombre & noire,
Avec l'Époux, malgré ſes dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit Matta, *le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais il n'y a pas moien : l'Époux eſt trop ſot. Quelle diable de cérémonie,* pourſuivit-il. *Quoi! dans ce païs-ci l'on ne ſauroit voir la femme ſans être amoureux du mari?*

Madame de Sénantes trouva cette maniere de répondre tres offenſante; &, comme elle crut en avoir aſſez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eut été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puis qu'il ne pouvoit ſe contraindre ſur ſi peu de choſe; & dès ce moment elle eut fait à lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à ſa maitreſſe à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à-fait refroidi ſur cette pourſuite. Ce n'eſt pas que Mademoiſelle de St.Germain ne fut plus digne que jamais de ſa perſévérance. Au contraire, ſes agrémens ſe multiplioient à vue d'œil. Elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La phraſe de *croître & embellir* ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de

Grammont ne pouvoit diſconvenir de ces véritez; mais il n'y trouvoit pas ſon compte. Un peu moins de mérite avec un peu moins de ſageſſe eut été plus ſon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes contes, & qu'elle recevoit ſes billets & ſes préſens ſans ſcrupule, mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres, ſans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme-de-chambre étoit gagnée; ſes parens, charmez de ſes bons mots & de ſon aſſiduite, n'étoient jamais plus aiſes que quand ils le voioient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la Sénantes en uſage, & tout livroit la petite St.Germain à ſes embuches, ſi la petite St. Germain eut été d'humeur à ſe livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la grace qu'il lui demandoit ne lui couteroit rien; que puis que ces treſors ſe trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit perſonne qui, par une tendreſſe éternelle & par une diſcrétion inviolable, en fut plus digne que lui. Il lui contoit enſuite que jamais mari n'avoit ſu donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de ſi différent que les empreſſemens d'un amant toujours tendre, toujours paſſionné, mais toujours reſpectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiſelle de St.Germain, ne voulant pas

prendre la choſe ſérieuſement pour n'être pas obligée de s'en offenſer, lui dit que, comme c'étoit aſſez la coutume de ſon païs de ſe marier, elle ſeroit bien aiſe d'en paſſer par là, devant que de prendre connoiſſance de ces diſtinctions & de ces détails merveilleux qu'elle ne comprenoit pas extrémement & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications; qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le ſupplioit de ne lui plus parler ſur ce ton, puis que ces ſortes de converſations n'étoient point divertiſſantes pour elle, & qu'elles ſeroient très inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, ſavoit prendre un air fort ſérieux dès qu'il en étoit queſtion. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; &, voiant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de ſentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les deſſeins qu'il avoit ſur Madame de Sénantes.

Il voioit cette Princeſſe fort choquée du peu de complaiſance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raiſon, exaggéra la perte que ſon ami faiſoit, la mit mille fois au deſſus des charmes de la petite St.Germain, & demanda grace pour lui-même, puis que ſon ami ne la méritoit pas. Il fut bientot

écouté favorablement ſur cette propoſition; &, dès qu'ils furent d'accord, ils ſongérent aux meſures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper ſon époux, & l'autre ſon ami. Cela n'étoit pas fort difficile; Matta n'étoit point deffiant, & le gros Sénantes, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit ſe paſſer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car, dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, ſon mari s'y trouvoit par politeſſe; &, pour choſe au monde, il ne les auroit laiſſés enſemble, de peur qu'ils ne s'ennuiaſſent ſans lui.

Matta, qui ne ſavoit cependant pas qu'il fut diſgracié, continuoit à ſervir ſa Maitreſſe à ſa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont que les choſes iroient en apparence ſelon le premier établiſſement; &, de cette maniere, la Cour croioit toujours que Madame de Sénantes ne ſongeoit qu'à Matta, tandis que ſon ami ne ſongeoit qu'à Mademoiſelle de St. Germain.

On faiſoit de tems en tems de petites loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque choſe; &, ſous prétexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choſes qu'il donnoit imprudemment à la Sénantes, & la Sénantes les recevoit encore plus imprudemment. La petite St. Germain n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracaſ-

ſiers par tout. On fit des remarques ſur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquérent à Mademoiſelle de St.Germain. Elle fit ſemblant d'en rire, mais elle ne laiſſa pas d'en être piquée. Rien n'eſt ſi commun au beau ſexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuſe. Elle n'en ſut pas bon gré à Madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'étoit pas aſſez grand pour faire lui-même ſes préſens à Madame de Sénantes, ſans les envoier par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en ſeroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des ſoupçons aſſez légers; &, voulant s'en éclaircir, *Il faut avouer,* dit-il au Chevalier de Grammont, *que l'amour ſe fait ici d'une façon toute nouvelle. On y ſert ſans gages; on s'adreſſe au mari quand on eſt amoureux de la femme, & l'on fait des préſens à la maitreſſe d'un autre pour ſe mettre bien avec la ſienne. Madame de Sénantes t'eſt fort obligée de... C'eſt toi-même,* répondit le Chevalier de Grammont, *puis que c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit préſent. Sais-tu bien que les gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutot par vilenie que par inadvertence que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maitreſſe? Fi! que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!*

Matta se laissa gronder sans qu'il en fut autre chose, persuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit ni assez desfiant ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Mr. de Sénantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiere visite. Sa Maitresse lui fut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux, aiant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; & comme c'étoit la seule que Matta n'eut pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que Matta. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à joüer tout exprés pour les laisser partir sans lui. Matta vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Mr. de Sénantes; mais le Chevalier de Grammont les aiant envoié prier d'aller toujours devant, & qu'il seroit à eux dès que son jeu seroit fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer sitot de cet

embaras; & le perfide ne les fut pas plutot en campagne qu'il fut chez Madame de Sénantes, ſous prétexte d'y trouver encore ſon mari, pour aller enſemble où ils devoient ſouper.

La trahiſon étoit en beau train; & comme il paroiſſoit à Madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritoit pas autre choſe de ſa part, elle n'avoit pas de ſcrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curioſité pour une viſite de ſa part dont ſon mari ne fut pas. Il eſt donc à croire que cette premiere occaſion ne ſe fut pas perduë, ſi Mademoiſelle de St. Germain, qu'elle n'attendoit pas, ne fut arrivée preſque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de ſa vie; cependant on ne laiſſa pas de la trouver fort laide & fort ennuiante. Elle s'apperçut bientôt qu'elle importunoit; &, ne voulant pas que ce fut pour rien qu'on lui voulut du mal, après avoir paſſé plus d'une groſſe demie heure à ſe divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites ſingeries qu'elle voioit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ſes coeffes, ſon écharpe, & tout l'attirail dont on ſe défait quand on prétend s'établir familierement quelque part pour le reſte du jour. Le Chevalier de Grammont la maudiſſoit intérieurement, tandis

qu'elle ne ceſſoit de lui faire la guerre ſur la méchante humeur dont il étoit en ſi bonne compagnie. Madame de Sénantes, qui ne ſe poſſédoit pas mieux que lui, dit aſſez ſéchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roiale. Mademoiſelle de St. Germain lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, ſi cela ne lui faiſoit point de peine. On ne lui répondit pas grande choſe; & le Chevalier de Grammont, voiant qu'il étoit inutile de pouſſer ſa viſite plus loin, ſortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ſes griſons, pour prier Monſieur de Sénantes de vouloir bien ſe mettre à table avec ſa compagnie ſans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas ſitot, mais qu'il ſeroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une ſentinelle à la porte de Madame de Sénantes, dans l'eſpérance que l'éternelle St. Germain en ſortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & ſon eſpion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient ſorties enſemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moien de ſe voir ce jour-là, tout allant de travers pour ſes deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la ville, Matta ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur de Sénantes, tout ce que le Seigneur de

Sénantes lui diſoit ne faiſoit que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut ſur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit ſe mettre à table ſans un troiſieme.

Cependant, comme ſon hôte étoit aſſez délicat ſur la bonne chere, qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuiſinier de tout le Piedmont, la vue du premier ſervice le radoucit; &, mangeant fort & ferme, ſans faire attention à Sénantes, il ſe flatta que le ſouper finiroit ſans avoir rien a démêler avec lui, mais il ſe trompa.

Dans le tems que le Chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Mr. de Sénantes, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître; & dans l'étalage de mille autres qualitez, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'Érudition, il l'avoit aſſuré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de Matta, pour mettre la ſienne en jeu; mais il étoit bien loin de compte. Perſonne n'avoit moins lu, perſonne auſſi ne s'en ſoucioit moins, & perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converſation, ſa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offenſant d'un ſilence qui lui paroiſſoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé ſur.

d'autres ſujets, crut qu'il en auroit quelque raiſon en le mettant ſur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere pour entamer le ſujet.

Comme vous êtes le galant de ma femme... Moi! lui dit Matta, qui vouloit faire le diſcret. *Ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu!... Monſieur,* dit Sénantes, *vous le prenez là d'un ton qui ne vous convient gueres. Car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que Madame de Sénantes en eſt peut-être auſſi digne qu'aucune de vos Dames de France, & que nous en avons vu, qui vous valoient bien, qui ſe ſont fait un honneur de la ſervir. A la bonne heure,* dit Matta. *Je l'en crois très digne; & puis que vous le voulez ainſi, je ſuis ſon ſerviteur & ſon galant pour vous obliger.*

Vous croiez peut-être, pourſuivit l'autre, *qu'il en va dans ce païs-ci comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des Amans que pour leur accorder des faveurs? Déſabuſez-vous de cela, s'il vous plait, & ſachez que, quand même il en ſeroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude... Rien n'eſt plus honnête,* diſoit Matta... *Mais pourquoi n'en aurois-je aucune inquiétude? Oh, ma foi, je n'en ſais rien,* dit Matta. *Voici pourquoi,* reprit-il. *Je connois la tendreſſe de Madame de Sénantes pour moi; je connois ſa ſageſſe envers tout le monde; &, plus que tout cela, je connois mon propre mérite.*

Vous avez là de belles connoiſſances, Monſieur le Marquis, dit Matta, *je les ſalue toutes trois. A votre ſanté!* Sénantes en fit raiſon; mais, voiant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois ſantez de part & d'autre, il voulut faire une ſeconde tentative, & provoquer Matta par ſon fort, c'eſt-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croioit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont? Matta, qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit qu'il falloit que ce fût du tems des guerres civiles. *J'en doute,* dit l'autre. *Tant qu'il vous plaira,* dit Matta. *Sous quel Conſulat?* pourſuivit Sénantes... *Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France,* dit Matta. *Mais que diable cela fait-il?*

Monſieur de Sénantes étoit paſſablement promt & volontiers brutal; auſſi Dieu ſait de quelle maniere la converſation ſe ſeroit tournée, ſi le Chevalier de Grammont ne fut ſurvenu pour y mettre ordre. Il eut aſſez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les queſtions qui l'avoient choqué, l'autre les réponſes, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faiſoit qu'on ne pouvoit jamais compter ſur lui. Le Chevalier de Grammont, qui ſe ſentoit encore plus coupable qu'ils ne diſoient, prit le tout en

patience, & ſe donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaiſa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la converſation; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaiſe humeur; &, comme il les preſſoit à tout moment de ſortir de table, Mr. de Sénantes jugea qu'il avoit beaucoup perdu. Matta dit au contraire qu'il avoit beaucoup gagné, mais que la retraite avoit peut-être été malheureuſe, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu beſoin du ſergent La Place avec ſon embuſcade.

Ce trait d'hiſtoire paſſoit l'érudition de Sénantes; &, de peur que Matta ne s'aviſât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de diſcours & voulut ſortir de table; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'eſprit de Sénantes. Il prit cette complaiſance ſur ſon compte; cependant ce n'étoit pas lui, mais c'étoit ſon vin que Matta trouvoit à ſon gré.

Madame Roiale, qui connoiſſoit le caractere de Sénantes, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette converſation. Elle appela Matta pour en ſavoir la vérité de lui-même. Il avoüa que, devant qu'il fut queſtion des Allobroges, Mr. de Sénantes l'avoit voulu quereller parce qu'il n'étoit pas amoureux de ſa femme.

Cette premiere connoiſſance faite de cette ma-

niere, il ſembloit que toute la bonne volonté que Sénantes avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont ſe fut tournée devers Matta. Il étoit tous les jours à ſa porte, & Matta tous les jours chez ſa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il ſe repentit des réprimendes qu'il s'étoit aviſé de faire à Matta, le voiant d'une aſſiduité qui rompoit toutes ſes meſures. Madame de Sénantes en étoit encore plus embaraſſée. Quelque eſprit qu'on ait, on n'eſt point plaiſant pour ceux qu'on importune; elle eut été bien aiſe de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans ſa perſonne. Il en eut trouvé dans ſon eſprit, ſi elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moien d'être de bonne humeur avec ceux qui traverſent nos deſſeins. Tandis que ſon gout augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moiens qui pouvoient mettre ſon avanture à fin. Voici le ſtratagême dont il ſe ſervit enfin pour avoir la ſcene libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il falloit donner à ſouper chez eux à Mr. de Sénantes, & ſe chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda ſi c'étoit pour jouer au Quinze, & l'aſſura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laiſſer tête-à-tête avec le plus ſot gentil-homme de l'Europe. Le Cheva-

lier de Grammont n'avoit garde d'y ſonger, perſuadé qu'il ſeroit impoſſible de profiter de cette occaſion, de quelque maniere qu'il s'y prit, & qu'on le relanceroit dans tous les coins de la ville plutot que de le laiſſer en repos. Toute ſon attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, & d'y faire ſurvenir quelques conteſtations entre Sénantes & Matta. Pour cet effet, il ſe mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna qu'il étoit bien honteux de n'avoir pu donner un petit concert de muſique à Monſieur de Sénantes, comme il l'avoit réſolu le matin, mais que les muſiciens s'étoient engagés. Le Marquis de Sénantes ſe fit fort de les avoir à ſa maiſon de campagne le lendemain au ſoir, & pria la compagnie d'y ſouper. Matta leur demanda que diable ils vouloient faire de muſique, & ſoutint que cela n'étoit bon dans ces occaſions que pour des femmes qui avoient quelque choſe à dire à leurs amans pendant que les violons étourdiſſoient les autres, ou pour des ſots qui ne ſavoient que dire quand ces violons ne jouoient pas. On ſe mocqua de ſes raiſonnemens : la partie fut liée pour le lendemain, & les violons paſſérent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en conſoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force ſantez. Il aima mieux lui faire raiſon de cette maniere que ſur la diſpute; & le Cheva-

lier de Grammont voiant qu'il ne falloit pas grand'choſe pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle diſſertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la converſation pour parvenir à ſes fins. S'étant heureuſement aviſé de lui demander le nom de famille de Madame ſon épouſe, Sénantes, fort en généalogie, comme ſont tous les ſots qui ont de la mémoire, ſe mit à faire celle de Madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui ne finiſſoit point. Le Chevalier de Grammont fit ſemblant de l'écouter avec une grande attention; & voiant que Matta commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. *Cela eſt bien galant,* dit Matta; *mais, pour moi, j'avouë que ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans que de ſavoir qui ſont les grands-peres de ma femme.* Sénantes, ſe mocquant de ſa groſſiéreté, ne ceſſa point qu'il n'eut conduit les ancêtres de ſon épouſe, de branche en branche, juſques à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demie heure, que les Grammonts venoient d'Eſpagne. *Eh! que nous importe d'où les Grammonts viennent?* lui dit Matta. *Savez-vous bien, Monſieur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir que de ſavoir trop de choſes?*

L'autre lui ſoutint le contraire avec chaleur,

& préparoit un argument en forme pour prouver qu'un ignorant eſt un ſot. Mais le Chevalier de Grammont, qui connoiſſoit Matta, ne douta point qu'il n'envoiât promener le logicien, s'il en venoit à la concluſion du ſyllogiſme. C'eſt pourquoi ſe mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit ſe mocquer que de s'échauffer ainſi pour rien, & traita la choſe ſérieuſement, afin qu'elle fut plus marquée. Le ſouper finit donc tranquillement par le ſoin qu'il eut de ſupprimer les diſputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chaſſe, le Chevalier de Grammont chez le baigneur, & Sénantes à ſa maiſon de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choſes, ſans oublier les violons, & que Matta chaſſoit dans la plaine pour gagner de l'appétit, le Chevalier de Grammont penſoit à l'exécution de ſon projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans ſa tête, on fut avertir ſous-main l'officier des gardes qui ſervoit auprès de Son Alteſſe, que Mr. de Sénantes avoit eu quelques paroles avec Mr. de Matta, la nuit précédente en ſoupant; que l'un étoit ſorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Roiale, allarmée de cet avis, envoia vitement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut ſurpris, quand Son Alteſſe en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles;

mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût ſouvenu le jour d'après. Il dit que ſi le mal n'étoit déjà fait, le plus court ſeroit de s'en aſſurer juſqu'au lendemain, & que ſi l'on pouvoit les trouver, il ſe faiſoit fort de les raccommoder, ſans qu'il en fût autre choſe. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Mr. de Sénantes qu'il étoit à ſa maiſon de campagne. On y fut, on le trouva; l'officier lui donna des gardes ſans lui dire autre choſe, & le laiſſa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de ſa chaſſe, Madame Roiale envoia ce même officier le prier de lui donner ſa parole qu'il ne ſortiroit pas juſqu'au lendemain. Ce compliment le ſurprit. On ne lui en rendit aucune raiſon. Un bon repas l'attendoit, il mouroit de faim, & rien ne lui paroiſſoit ſi déraiſonnable que de l'obliger à la réſidence dans cette conjoncture; mais il avoit donné ſa parole, & ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa reſſource fut d'envoier chercher ſon ami. Mais ſon ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé Sénantes au milieu de ſes violons, fort indigné de ſe voir priſonnier dans ſa maiſon, ſur le compte de Matta qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit qu'il ne croioit pas l'avoir offenſé; mais que, s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'aſſurer que, pour peu que le cœur lui en dit, il auroit contentement à la premiere occaſion. Le

Chevalier de Grammont l'aſſura que Matta n'y avoit jamais ſongé; qu'il ſavoit, au contraire, qu'il l'eſtimoit infiniment; qu'il falloit que ce fût la tendreſſe extrême de Madame ſa femme, qui, s'étant allarmée ſur les rapports des laquais qui les avoient ſervis à table, ſeroit allée chez Madame Roiale pour prévenir quelque accident funeſte; qu'il le croioit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'étoit la plus rude épée de France; comme en effet ce pauvre garçon ne ſe battoit jamais ſans avoir le malheur de tuer ſon homme.

Monſieur de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il étoit fort ſon ſerviteur, qu'il gronderoit bien ſa femme de ſon impertinente tendreſſe, & qu'il mouroit d'envie de ſe revoir avec le cher Matta.

Le Chevalier de Grammont l'aſſura qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ſes gardes de ne point le laiſſer échapper qu'ils n'euſſent des ordres de la Cour, parce qu'il paroiſſoit qu'il mouroit d'envie de ſe battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fut pas beſoin.

Son homme étant en toute aſſurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ſes ſuretez à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; & dès que Matta le vit : *Que diable eſt-ce,* lui dit-il, *que cette belle farce qu'on me fait jouër? Pour moi, je ne connois plus rien aux ſottes manieres de ce païs-*

ci. D'où vient qu'on me met priſonnier ſur ma parole? D'où vient? dit le Chevalier de Grammont : *c'eſt que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne ſaurois t'empêcher d'entrer en diſpute avec un bourru dont tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura ſans doute été redire le beau démêlé d'hier au ſoir. On t'a vu ſortir de la ville dès le matin, Sénantes quelque temps après; en faut-il davantage pour que Son Alteſſe Roiale ſe ſoit crue obligée de prendre ces précautions? Sénantes eſt aux arrêts; on ne te demande que ta parole ; ainſi, bien loin de prendre la choſe comme tu fais, j'envoierois très humblement remercier Son Alteſſe de la bonté qu'elle a de te faire arrêter, puis que ce n'eſt qu'en ta conſidération qu'elle s'intéreſſe dans la choſe. Je m'en vais faire un tour au Palais, où je tâcherai d'éclaircir ce myſtere. Cependant, comme il n'y a gueres d'apparence que cela ſe puiſſe raccommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à ſouper; car je ſuis à toi dans un moment.*

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner ſa très humble reconnoiſſance à Madame Roiale de ſes bontez, quoiqu'il ne craignit pas plus Sénantes qu'il ne l'aimoit : c'étoit tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des connoiſſances que Matta s'étoit faites à la chaſſe. Ces Meſſieurs avoient voulu venir, ſur le bruit

de la querelle, & chacun offrit ſes ſervices ſéparément à Matta contre l'unique & paiſible Sénantes. Matta, les aiant remerciés, les retint à ſouper, & ſe mit en robe-de-chambre.

Sitôt que les choſes furent dans le train que ſouhaitoit le Chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les ſantez à la ronde, il ſe tint aſſuré de ſon homme juſqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permiſſion des conviés, il lui fit une fauſſe confidence pour déguiſer une trahiſon véritable, & lui dit, après avoir exigé pluſieurs ſermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite St. Germain qu'elle le verroit cette nuit; c'eſt pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, ſous prétexte d'aller jouer à la Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volontiers ſoupçonneux. Matta lui promit de s'en acquitter diſcrétement, lui dit qu'il feroit ſes excuſes ſans qu'il fut beſoin de prendre congé de la compagnie, &, l'aiant embraſſé pour le féliciter ſur l'heureux état de ſes affaires, il le congédia le plus tôt & le plus ſecrétement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occaſion.

Il ſe remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au ſuccès de cette avanture. Il fit fort le plaiſant pour donner le change à ſes hôtes, fit mille

invectives contre la fureur du jeu qui poſſédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y paſſer les nuits. Il ſe moquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont ſur cet article, & tout bas de la crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit ſi finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; & Matta ſe coucha très content de ce qu'il avoit fait pour ſon ami. Cet ami, cependant, jouïſſoit du fruit de ſa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avoit reçu chez elle dans l'état où ſe met une perſonne qui veut rehauſſer le prix de ſa reconnoiſſance. Ses charmes n'étoient point négligés; &, s'il y a des occaſions où l'on déteſte le traître, tandis que l'on profite de la trahiſon, celle-là n'en étoit pas; &, quelque diſcret que fut le Chevalier de Grammont ſur ſes bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crut le contraire. Quoi qu'il en ſoit, perſuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par addreſſe, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette ſupercherie. Mais il eſt tems que nous le tirions de la Cour de Savoie pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE Chevalier de Grammont, de retour en France, y ſoutint merveilleuſement la réputation qu'il avoit acquiſe ailleurs. Alerte au jeu, actif & vigilant en amour; quelquefois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les événemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuiſable dans la bonne, plein d'expédiens & de conſeils dans la mauvaiſe.

Attaché d'inclination à Monſieur le Prince, témoin, &, ſi on oſe le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquiſe aux fameuſes journées de Lens, de Norlingue & de Fribourg, les récits qu'il en a ſi ſouvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques ſcrupules de devoirs & pluſieurs avantages à ſacrifier, il quitta tout pour ſuivre un homme que de preſſans motifs, & des reſſentimens qui ſembloient en quelque

ſorte excuſables, ne laiſſoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a ſuivi dans la premiere diſgrace de ſa fortune, d'une conſtance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les ſujets de plainte qu'il lui a donnés dans la ſuite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'eſt pourquoi, ſans craindre aucun reproche ſur une conduite qui ſe juſtifioit aſſez d'elle-même, comme il étoit un peu ſorti de ſon devoir, pour entrer dans les intérêts de Monſieur le Prince, il crut pouvoir en ſortir pour rentrer dans ſon devoir.

Sa paix fut bientot faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace dés qu'ils le vouloient. La Reine, encore effraiée du péril où les troubles avoient mis l'État au commencement de ſa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les eſprits par la douceur. La politique du Miniſtre n'étoit ni ſanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'aſſoupir, plutot que d'emploier les derniers remedes; de ſe contenter de ne rien perdre dans la guerre, ſans ſe mettre en frais pour gagner quelque choſe ſur les ennemis; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amaſſât beaucoup de bien, & de pouſſer la Minorité tout auſſi loin qu'il lui ſeroit poſſible.

Cette avidité d'amaſſer ne ſe bornoit pas à mille moiens que lui en fourniſſoit l'autorité dont il étoit revêtu : ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu;

mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'eſprit, & auquel il voioit beaucoup d'argent, fut bientot de ſon gout & de ſon jeu. Il s'apperçut des ſubtilitez & de la mauvaiſe foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les talens que la nature lui avoit donnés, non ſeulement pour s'en deffendre, mais pour l'attaquer dans les occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces avantures; mais qui peut les conter avec aſſez d'agrément & de légéreté pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler? C'eſt en vain qu'on écriroit mot pour mot ces narrations divertiſſantes : il ſemble que leur ſel s'évapore ſur le papier; & de quelque maniere qu'elles y ſoient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il ſuffira donc de dire que, dans les occaſions où l'adreſſe fut réciproquement emploiée, le Chevalier emporta l'avantage; & que s'il fit mal ſa cour au Miniſtre, il eut la conſolation de voir que ceux qui s'étoient laiſſé gagner ne retirérent pas dans la ſuite de grandes utilitez de leur complaiſance. Cependant ils reſtérent toujours dans une ſoumiſſion rampante, tandis que dans mille rencontres le Chevalier de Grammont ne ſe contraignoit gueres ſur ſon chapitre. En voici une.

L'armée d'Eſpagne, commandée par Monſieur

le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit Arras. La Cour s'étoit avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient; mais comme aux événemens de la guerre il faut agir indépendemment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lors qu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, put réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs & la méfiance du Conseil lui lioient les mains.

Cependant Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voioit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette place à sa barbe et presque à la vuë du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution pour la sureté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts

ſont vifs, plus le deſordre eſt grand dans la retraite; & Monſieur le Prince étoit l'homme du monde qui ſavoit le mieux profiter de ſes avantages. L'armée que commandoit Monſieur de Turenne, plus foible de beaucoup que celle des ennemis, étoit pourtant la ſeule reſſource qu'on eut de ce côté-là. Cette armée battuë, la priſe d'Arras n'étoit pas la ſeule diſgrace qu'on eut à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu ſinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effraioit à la vuë d'un péril preſſant & d'un évenement déciſif. Il crut que, faiſant le ſiége de quelqu'autre place, ſa priſe dédommageroit de celle d'Arras; mais Monſieur de Turenne, qui penſoit tout autrement que le Cardinal, prit la réſolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ſes inquiétudes, & redoubla ſes allarmes; mais il n'y avoit plus moien de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute reputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon parti devant qu'un ordre précis de la Cour put l'interdire. L'occaſion étoit de celles où les difficultez rehauſſent la gloire du ſuccés. Quoique la capacité du général raſſurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les eſpérances; &, tandis que le

reſte des courtiſans raiſonnoient diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa réſolution ſurprit aſſez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'occaſions que lui ſembloient diſpenſez de ces ſortes d'empreſſemens; mais ſes amis lui en parlérent en vain.

Le Roi lui en ſçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'aſſura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embraſſer s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promeſſe, mais il la crut ſincere parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit, à l'entrée de la nuit, avec Caſeau, que Monſieur de Turenne avoit dépêché vers Leurs Majeſtez. Le Duc d'York & le Marquis d'Humieres commandoient ſous ſes ordres. Le dernier étoit de jour; & à peine paroiſſoit-il quand le Chevalier arriva. Le Duc d'York ne le reconnut pas d'abord; mais le Marquis d'Humieres courant à lui les bras ouverts, *Je me doutois bien,* dit-il, *que ſi quelqu'un nous venoit voir de la Cour, dans une occaſion comme celle-ci, ce ſeroit le Chevalier de Grammont. Eh bien,* pourſuivit-il, *que fait-on à Péronne? On y a grand peur,* dit le Chevalier. *Et que croit-on de nous? On croit,* pourſuivit-il, *que ſi vous battez Monſieur le Prince, vous n'aurez fait que votre devoir; ſi vous êtes battus, on croira que vous*

êtes des fous & des ignorans d'avoir tout risqué sans égard aux conséquences. Voilà, dit le Marquis d'Humieres, *une nouvelle bien consolante que tu nous apportes! Veus-tu que nous te menions au quartier de Monsieur de Turenne pour lui en faire part, ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien? car tu as couru toute la nuit, & peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente. Où prens-tu que le Chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir?* lui répondit-il. *Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner Monsieur le Duc d'York; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes.*

La garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent, *J'aurois envie,* dit le Chevalier de Grammont, *de pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avancée sur cette hauteur. J'ai des amis & des connoissances dans leur armée, dont je voudrois bien demander des nouvelles : Monsieur le Duc d'York voudra bien me le permettre.* A ces mots, il s'avança. La vedette, le voiant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire au cavalier, fut bientot à lui. Voiant le Chevalier

de Grammont ſeul, il ne fit point de difficulté de le laiſſer approcher. Il pria cet officier de faire en ſorte qu'il put avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur armée, & en même tems lui demanda ſi le Duc d'Arſcot étoit au ſiege. *Monſieur,* lui dit-il, *le voilà qui vient de mettre pied à terre ſous ces arbres que vous voiez ſur la gauche de notre grande garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici avec le Prince d'Aremberg, ſon frere, le Baron de Limbec & Louvigny. Pourrois-je pas les voir ſur parole?* lui dit le Chevalier. *Monſieur,* dit-il, *s'il m'étoit permis de quitter mon poſte, j'aurois l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoier dire que Monſieur le Chevalier de Grammont ſouhaite de leur parler :* & après avoir détaché un cavalier de ſa garde vers eux, il revint. *Monſieur,* lui dit le Chevalier de Grammont, *puis-je vous demander comment je viens à être connu de vous? Eſt-il poſſible,* lui dit l'autre, *que Monſieur le Chevalier de Grammont ne reconnoiſſe pas La Motte, qui a eu l'honneur de ſervir ſi long-tems dans ſon régiment? Quoi! c'eſt toi, mon pauvre La Motte? Vraiement, j'ai eu tort de ne te pas reconnoître, quoique tu ſois dans un équipage bien différent de celui que je te vis la premiere fois à Bruxelles, lors que tu montrois à danſer les triolets à Madame la Ducheſſe de Guiſe; & j'ai peur que tes affaires ne ſoient pas en auſſi bon état qu'elles étoient la*

campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie dont tu parles. Ils en étoient là quand le Duc d'Arſcot, ſuivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embraſſé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientot arrivérent une infinité d'autres connoiſſances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voiant ſur la hauteur, s'y aſſembloient avec tant d'empreſſement, que les deux armées, ſans deſſein, ſans trêve & ſans ſupercherie, s'alloient mêler en converſation, ſi par hazard Monſieur de Turenne ne s'en fut apperçu de loin. Ce ſpectacle le ſurprit. Il y accourut; & le Marquis d'Humieres lui conta l'arrivée du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la vedette, avant que d'aller au quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour raſſembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. *Effectivement*, dit Monſieur de Turenne, *voilà un homme bien extraordinaire. Mais il eſt juſte qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu ſa premiere viſite aux ennemis :* &, à ces mots, il fit partir un aide de camp pour rappeler les officiers de ſon armée, & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un ſemblable aux officiers des ennemis. Monſieur le Prince, averti de cette paiſible entrevue, n'en

avoit point été ſurpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit ſeulement ordonné à Luſſan de rappeler les officiers, & de prier le Chevalier qu'il put lui parler le lendemain ſous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monſieur de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut auſſi agréablement dans l'armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monſieur de Turenne eſtimoit ſa franchiſe autant qu'il étoit charmé de ſon eſprit. Il lui ſçut bon gré d'être le ſeul des Courtiſans qui le fut venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les queſtions qu'il lui fit ſur la Cour étoient moins pour en apprendre des nouvelles que pour ſe divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquiétudes & les différentes allarmes. Le Chevalier de Grammont lui conſeilla de battre les ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entrepriſe qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monſieur de Turenne lui promit de faire de ſon mieux pour ſuivre cet avis, & lui promit de plus qu'en cas qu'il réüſſit il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monſieur le Prince eut ſouhaité de lui parler. Ses meſures étoient priſes pour l'attaque des lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu pour ne pas

juger, par ſes lumieres & les obſervations qu'il fit, que dans le poſte qu'il avoit pris la choſe ne ſe pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour ſon rendez-vous, accompagné d'un trompette ; & à l'endroit que Monſieur de Luſſan lui avoit marqué la veille, il trouva Monſieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre, *Eſt-il poſſible*, lui dit-il en l'embraſſant, *que ce ſoit le Chevalier de Grammont, & que je le voie dans le parti contraire ? C'eſt vous même que j'y vois*, répondit le Chevalier de Grammont, *& je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, ſi c'eſt la faute du Chevalier de Grammont, ou la vôtre, que nous ne ſoions plus dans le même parti. Il faut l'avouër*, dit Monſieur le Prince, *s'il y en a qui m'ont abbandonné comme des ingrats & des miſérables, tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête-homme qui croit avoir raiſon. Mais oublions tous ſujets de reſſentiment, & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi que je croiois à Péronne avec la Cour ? Le voulez-vous ſavoir ?* dit-il. *Je viens, ma foi, vous ſauver la vie. Je vous connois ; vous ne ſauriez vous empêcher d'être au milieu des ennemis dans un jour d'occaſion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué ſous vous, & être pris les armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci comme votre oncle de Montmorency le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout prêt, en cas de ſemblable malheur, afin*

qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne ſeroit pas la premiere fois, dit Monſieur le Prince en riant, *que tu m'aurois rendu de ces ſervices, quoique le danger alors fut moins grand qu'il pourroit l'être à préſent ſi j'étois pris.*

De cette converſation ils tombérent ſur des diſcours moins ſérieux. Monſieur le Prince le queſtionna ſur la Cour, ſur les Dames, ſur le Jeu, ſur l'Amour; &, revenant inſenſiblement à la conjoncture dont il étoit queſtion, le Chevalier de Grammont aiant demandé des nouvelles des officiers de ſa connoiſſance qui étoient reſtez auprès de lui, Monſieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller juſques aux lignes, où il pourroit voir, non-ſeulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la diſpoſition des quartiers & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y conſentit, & Monſieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'aiant ramené juſqu'à leur rendez-vous, *Hé bien, Chevalier,* lui dit-il, *quand crois-tu que nous te revoions? Ma foi,* lui dit-il, *vous venez d'en uſer ſi galamment que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas ſi on m'en avoit fait confidence; mais, quoi qu'il en ſoit, fiez-vous en à ma parole. Non, tu ne te démens point,* dit Monſieur le Prince, en l'aiant encore embraſſé. Le Chevalier

de Grammont regagna le camp de Monſieur de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y diſpoſoit à l'attaque des lignes; & ce n'étoit plus un ſecret parmi les troupes.

Eh bien, Monſieur le Chevalier, on a été bien aiſe de vous voir, lui dit Monſieur de Turenne; *& Monſieur le Prince vous aura bien fait des queſtions & des amitiés? Il en a uſé le plus civilement du monde,* lui dit le Chevalier de Grammont; *& pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un eſpion, il m'a mené juſqu'aux retranchemens & aux lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et qu'en croit-il? Il eſt perſuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain, à la petite pointe du jour; car, vous autres grands Capitaines,* pourſuivit le Chevalier, *vous connoiſſez la manœuvre les uns des autres, que c'eſt une merveille.*

Monſieur de Turenne reçut volontiers cette loüange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la diſpoſition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aiſe qu'un homme, qui avoit vu tant d'occaſions, fut témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reſte de cette nuit pour ſe repoſer, après avoir paſſé l'autre ſans dormir, il le laiſſa au Marquis d'Humieres, qui lui donnoit à ſouper & qui le logeoit.

La journée ſuivante fut celle des Lignes d'Arras, où Monſieur de Turenne, victorieux, vit ajouter un nouvel éclat à ſa gloire, & dans laquelle le Prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquiſe ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuſe journée, qu'il ſeroit ſuperflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de ſe trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monſieur de Turenne ſe trouva bien d'une activité qui ne l'abbandonnoit ni en paix ni en guerre, & d'une préſence d'eſprit qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, ſi à propos, que Monſieur de Turenne, délicat d'ailleurs ſur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en préſence de tous les officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les poſtes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais ; mais il eut bien d'autres obſtacles à ſurmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis, repandus de tous côtez, s'oppoſoient à ſon paſſage, enſuite des courtiſans avides & officieux, qui, dans ces occaſions, ſe poſtent ſur les avenues pour eſcamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant ſon addreſſe le ſauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'eſcorter juſqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix maîtres comman-

dez par un officier de ſa connoiſſance, perſuadé que le plus grand danger ſeroit entre le Camp & la premiere poſte. Il n'eut pas fait une lieüe qu'il en fut convaincu. L'Officier le ſuivoit de près; &, ſe retournant vers lui, *Si vous n'êtes pas bien monté,* dit-il, *je vous conſeille de regagner le Camp; car moi, je vais bientot paſſer à toute bride. Monſieur,* lui dit l'Officier, *j'eſpere vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, juſqu'à ce que vous ſoiez en lieu de ſureté. J'en doute,* lui dit-il, *car voilà des Meſſieurs qui ſe diſpoſent à vous venir voir. Eh! ne voiez-vous pas,* lui répondit cet Officier, *que ce ſont de nos gens qui font repaître leurs chevaux? Non: mais je vois fort bien que ce ſont des Cravattes de l'armée ennemie;* & là-deſſus, lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'eſcortoient de ſe diſpoſer pour faire diverſion, & donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un Anglois fort vîte; mais, s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain étoit mol & bourbeux, il eut à ſes trouſſes Meſſieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque officier de conſidération, n'avoient eu garde de prendre le change & s'étoient attachés à le pourſuivre, ſans ſe mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher; car les chevaux anglois, qui vont vîte comme le vent en terrain uni, ſe démêlent aſſez

mal des mauvais chemins. Le Cravatte avoit le mouſqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier de Grammont, qui voioit qu'on gagnoit ſur lui, & que quelques efforts que fit ſon cheval dans un terrain peſant, il ſeroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume pour ſe jetter dans une chauſſée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la propoſition du Cravatte, il laiſſa prendre un peu d'haleine à ſon cheval, tandis que l'autre, qui croioit qu'il ne l'attendoit que pour ſe rendre, faiſoit tous ſes efforts pour s'en mettre en poſſeſſion, & crevoit ſon cheval pour arriver avant le reſte de ſes compagnons, qui ſuivoient la file.

Un moment de réflexion fit enviſager au Chevalier de Grammont la deſagréable avanture que ce ſeroit, au ſortir d'une victoire ſi glorieuſe & des périls d'un combat ſi bien diſputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étoient point trouvez, & au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embraſſé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de ſe voir trainé en chemiſe par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché juſques à la portée de ſa carabine, qu'il préſentoit toujours en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre & la maniere dont on la faiſoit déplaiſoient également, fit un petit ſigne

de la main, pour qu'on ceſſât de le coucher en joüe; &, ſentant ſon cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un éclair, & laiſſa ſon Cravatte ſi étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la place avoit toutes ſortes d'égards pour lui. Il l'aſſura que perſonne n'avoit encore paſſé; qu'il lui ſeroit fidele, & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les courriers de Monſieur de Turenne.

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe garantir de ceux qui devoient ſe mettre à l'affut aux environs de Péronne, pour courir d'auſſi loin qu'ils le verroient, & porter ſa nouvelle à la Cour, ſans la ſavoir. Il ſavoit que le Maréchal Du-Pleſſis, celui de Villeroi & Gaboury s'en étoient vantez à Monſieur le Cardinal, avant ſon départ. Ce fut donc pour éluder cette embuſcade qu'il prit deux cavaliers bien montez à Bapaume; & dès qu'il fut à une lieüe de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effraiez, de dire à ceux qui les queſtionneroient que tout étoit perdu; que le Chevalier de Grammont étoit reſté à Bapaume, n'étant pas preſſé de porter une mauvaiſe nouvelle; & que, pour eux, ils avoient été pourſuivis par des Cravattes répandus par tout depuis la défaite.

Tout reüſſit comme il l'avoit projetté. Les cavaliers furent interceptez par Gaboury, dont l'empreſſement avoit devancé les deux Maréchaux; mais quelques queſtions qu'on leur fît, ils jouërent ſi bien leur rolle, que la conſternation avoit déjà gagné Péronne, & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les Courtiſans, lors que Monſieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehauſſe tant le prix d'une bonne nouvelle que la fauſſe allarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fut accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majestez qui la reçurent avec les tranſports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible; mais le Cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une récompenſe de quelque prix, ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; & aiant appris enſuite que les lignes avoient été forcées; que l'armée d'Eſpagne étoit battuë, & qu'Arras étoit ſecouru: *Et Monſieur le Prince,* dit-il, *eſt-il pris? Non,* dit le Chevalier de Grammont. *Il eſt donc mort?* ajouta le Cardinal. *Encore moins,* répondit le Chevalier de Grammont. *Belle nouvelle!* dit le cardinal d'un air de mépris; & à ces mots il paſſa

dans le cabinet de la Reine avec Leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponſe emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles queſtions & la concluſion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des eſpions de Son Eminence. Une foule de courtiſans & de curieux l'aiant environné ſelon la coutume, il fut bien aiſe de dire devant les eſclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit ſur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même. En reprenant ſon air ironique, *Ma foi, Meſſieurs,* dit-il, *rien n'eſt tel que d'avoir du zèle & de l'empreſſement pour les Rois & les grands Princes, dans les ſervices qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majeſté m'a fait; vous êtes témoins comme la Reine m'a tenu parole : mais pour Monſieur le Cardinal, il a reçu ma nouvelle, comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la mort de Pietre Mazarin.*

Il y avoit là de quoi faire évanoüir des gens qui ſe ſeroient intéreſſés ſincerement pour lui; & la fortune la mieux établie eut été ruinée par une plaiſanterie beaucoup moins ſenſible dans d'autres tems. Car il la faiſoit en préſence de témoins qui n'attendoient que l'occaſion de la pouvoir rendre dans toute ſa malignité, pour ſe faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Miniſtre puiſſant & abſolu. Le Chevalier de Grammont en

étoit trop perſuadé; cependant, quelque inconvenient qu'il en prévît, il ne laiſſa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittérent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au diner de Leurs Majeſtez, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par reſpect, *Chevalier,* lui dit-il, *la nouvelle que vous avez apportée eſt bonne. Leurs Majeſtez en ſont contentes; & pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de Pietre Mazarin, ſi vous voulez venir diner chez moi, nous joüerons, car la Reine vous veut donner de quoi, & cela par-deſſus le premier marché.*

Voilà de quelle maniere le Chevalier de Grammont avoit oſé choquer un ſi puiſſant Miniſtre; & voilà tout le reſſentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Miniſtres. Il y avoit véritablement quelque choſe de grand à un homme de ſon âge de ne reſpecter l'autorité des Miniſtres qu'autant qu'ils étoient reſpectables par leur mérite. Il s'en applaudiſſoit avec toute la Cour, & ſe laiſſoit agréablement flatter d'avoir ſeul oſé conſerver quelque eſpece de liberté dans une ſervitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette inſulte au Cardinal qui lui attira depuis quelques inconvéniens ſur des téméritez moins heureuſement hazardées.

Cependant la Cour revint. Le Cardinal, qui ſentoit bien qu'il n'y avoit plus moien de tenir ſon Maître en tutelle, accablé de ſoins & de maladies, comblé de tréſors dont il ne ſavoit que faire, & raiſonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ſes penſées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un miniſtere qui l'avoit ſi cruellement agitée. Ainſi, tandis qu'il mettoit ſur pied les commencemens ſinceres d'une paix ardemment deſirée, les plaiſirs & l'abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverſes dans l'amour & dans le jeu. Eſtimé des courtiſans, recherché des beautez qu'il ne ſervoit pas, redoutable à celles qu'il ſervoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais ſe dedommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces eſſentiels toujours honnête-homme.

C'eſt dommage qu'il faille interrompre ici la ſuite de ſon Hiſtoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularitez ont eu quelque choſe de divertiſſant ou de ſingulier. Mais, ſoit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conſervé qu'une idée confuſe, il faut paſſer à des endroits

de ces Fragmens plus éclaircis pour en venir au ſujet de ſon voiage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le mariage du Roi, le retour de Monſieur le Prince & la mort du Cardinal donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux ſur ſon Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les graces de ſa perſonne, ni pour la grandeur de ſon air; mais on ne lui connoiſſoit pas encore ce génie ſupérieur qui, rempliſſant ſes ſujets d'admiration, l'a dans la ſuite rendu ſi redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, reſſorts inviſibles des intrigues & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les plaiſirs ſe promettoient un empire ſouverain ſur un Prince tenu dans l'éloignement des connoiſſances néceſſaires pour gouverner; & l'ambition ne ſe flattoit de régner dans ſa Cour que ſur l'eſprit de ceux qui pouvoient ſe diſputer le miniſtere; mais on fut ſurpris de voir tout à coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon néceſſaire avoit ſi long-tems diſſimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux ſoins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul objet

de leurs reſpects & du ſeul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'agueres étoient de petits Tirans dans leurs provinces ou dans les places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, ſe lonle bon plaiſir du Maître, s'accordoient tantot au mérite, tantot aux ſervices. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de ſon Maître pour les ſoins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'aſſujettir à cet âge aux regles qu'il s'étoit preſcrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux plaiſirs pour les donner aux devoirs ennuieux & aux fonctions fatiguantes du Gouvernement; mais il loüoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit déſormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dus. Impatient des cultes ſerviles qu'on rend à la fortune d'un Miniſtre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient ſuccédez. Jamais il n'avoit encenſé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ſes ſuffrages aux artifices de l'autre; mais auſſi jamais il n'avoit tiré du Cardinal de Richelieu qu'une abbaïe qu'on ne pouvoit refuſer à ſa qualité, & jamais il n'avoit eu de Mazarin que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de pluſieurs années à la ſuite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre; mais, dans une paix univerſelle,

il n'en étoit plus queſtion. Il jugea qu'au milieu d'une Cour floriſſante en beautez & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du ſoin de plaire à ſon Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnez pour le jeu, & de mettre en uſage de nouveaux ſtratagêmes en amour.

Il réüſſit aſſez bien dans les deux premiers de ces projets; & comme il s'étoit dès lors établi pour maximes de ſa conduite de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de ſon établiſſement, de ne reſpecter la faveur que lors qu'elle ſeroit ſoutenue du mérite, de ſe faire aimer des Courtiſans, & craindre des Miniſtres, de tout oſer pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il ſe vit bientot des plaiſirs du Roi, ſans que l'envie des Courtiſans en parut révoltée. Le jeu lui fut favorable, mais l'amour ne le fut pas; ou, pour mieux dire, l'inquiétude & la jalouſie l'emportérent ſur ſa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de beſoin.

La Motte-Houdancourt étoit une des Filles de la Reine-Mere. Quoique ce ne fut pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célébre Méneville. Il ſuffiſoit alors que le Roi jettât les yeux ſur une jeune perſonne de la Cour pour ouvrir ſon cœur aux eſpérances, & ſouvent à la tendreſſe; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtiſans ſe le tenoient pour dit, & ceux qui

avoient eu des prétentions ou de l'amour retiroient très humblement l'un & l'autre pour ne lui offrir plus que des reſpects. Mais le Chevalier de Grammont s'aviſa de faire tout le contraire, peut-être pour conſerver un caractere de ſingularité qui ne valoit rien dans cette occaſion.

Il n'avoit jamais ſongé à elle; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de ſon Maître, il crut qu'elle méritoit la ſienne; &, s'étant mis ſur les rangs, il lui devint bientot fort incommode, ſans lui perſuader qu'il fut fort amoureux. Elle ſe laſſa de ſes perſécutions. Il ne ſe rebutta point pour ſes mauvais traitemens, ni pour ſes menaces. Ses premieres tracaſſeries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle eſpéra qu'il s'en corrigeroit; mais s'étant témérairement obſtiné dans ſes manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que ſi l'amour rend les conditions égales, ce n'eſt pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour; &, ne trouvant aucun lieu en France qui put le conſoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la préſence & la vue de ſon Maître, après avoir fait quelques légeres réflexions ſur ſa diſgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la cauſoit, il prit enfin la réſolution de paſſer en Angleterre.



CHAPITRE VI.

La curioſité de voir un homme également fameux par ſes forfaits & par ſon élevation avoit déjà fait paſſer une premiere fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raiſon d'Etat ſe donne de beaux privileges. Ce qui lui paroit utile devient permis; & tout ce qui eſt néceſſaire eſt honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Eſpagne dans les Païs-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiſſances envoioient une célébre ambaſſade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la puiſſance ſouveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualitez dont l'éclat ſembloit l'en rendre digne. La nation la moins ſoumiſe qui ſoit en Europe ſubiſſoit patiemment un joug qui ne lui laiſſoit pas ſeulement l'ombre d'une liberté, dont elle eſt ſi jalouſe: & Cromwell, maître de la République, ſous le titre de Protecteur, craint dans le Royaume, plus

redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire lors que le Chevalier de Grammont le vit ; mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale ; tout cela n'offroit que des objets triſtes & ſérieux dans la plus belle ville du monde : & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voiage que l'idée du mérite d'un ſcélérat, & l'admiration de quelques beautez cachées, qu'il n'avoit pas laiſſé de déterrer.

Ce fut toute autre choſe au voiage dont nous allons parler. La joie du rétabliſſement de la Roiauté paroiſſoit encore partout. La Nation, avide de changement & de nouveauté, goutoit le plaiſir d'un Gouvernement naturel, & ſembloit reſpirer au ſortir d'une longue oppreſſion. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration ſolennelle, avoit exclu juſques à la poſtérité de ſon Prince légitime, s'épuiſoit en fêtes & en réjouiſſances pour ſon retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lors que le Chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bientot oublier l'autre ; & les engagemens qu'il prit dans la ſuite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de ſon caractere. Tout y flattoit ſon gout ; & ſi les avan-

tures qu'il y eut ne furent pas les moins conſidérables, ce furent ſans doute les plus agréables qu'il ait eües. Mais, avant que d'en parler, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La néceſſité des affaires avoit expoſé Charles II, dès ſa premiere jeuneſſe, aux travaux & aux périls d'une guerre ſanglante. L'étoile du Roi ſon pere ne lui avoit laiſſé pour héritage que ſa mauvaiſe fortune & ſes diſgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté juſqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit ſoumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleſſe ou pour la fidélité l'avoit ſuivi dans ſon exil; & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la jeuneſſe, s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa perſonne, compoſoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abbondance & les proſpéritez qui ne font, a ce qu'on prétend, que corrompre les ſentimens, ne trouverent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La néceſſité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation : & l'on ne voioit que de l'émulation parmi eux ſur la gloire, ſur la politeſſe & ſur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour ſi floriſſante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repaſſé, deux ans avant le tems dont on parle, pour monter ſur un

Trône qu'il devoit, ſelon les apparences, remplir auſſi dignement que les plus glorieux de ſes prédéceſſeurs. La magnificence étalée dans cette occaſion s'étoit renouvellée à ſon Couronnement. La mort du Duc de Gloceſter & celle de la Princeſſe Roiale, qui la ſuivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on ſortit enfin pour ſe préparer à la reception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faiſoit pour cette nouvelle Reine dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à ſa magnificence & à ſes plaiſirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut ſurpris de la politeſſe & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit a perſonne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'eſprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son ame ſuſceptible d'impreſſions oppoſées, étoit compatiſſante pour les malheureux, inflexible pour les ſcélérats, & tendre juſqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires preſſantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit ſouvent la dupe, plus ſouvent encore l'eſclave de ſes engagemens.

Le Duc d'York étoit d'un caractere bien différent. On lui attribuoit un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour ſa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur

rang. Obſervateur ſcrupuleux des regles du devoir & des loix de la juſtice, il paſſoit pour ami fidele, & pour implacable ennemi.

Sa morale & ſa juſtice, quelque tems combatues par la bien-ſéance, en avoient enfin triomphé, en reconnoiſſant Mademoiſelle Hyde, Fille d'Honneur de Madame la Princeſſe Roiale, qu'il avoit ſecrétement épouſée en Hollande. Son pere, dès lors Miniſtre d'Angleterre, appuié de cette nouvelle protection, ſe vit bientot à la tête des affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de préſomption.

Le Duc d'Ormond avoit la confiance & l'eſtime de ſon Maitre. Il en étoit digne par la grandeur de ſes ſervices, l'éclat de ſon mérite & de ſa naiſſance, les biens qu'il avoit abbandonnés pour ſuivre la fortune de ſon Maitre. Les Courtiſans mêmes n'oſérent murmurer de le voir Grand-Maitre de la Maiſon du Roi, Premier Gentilhomme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit juſtement le Maréchal de Grammont par le caractere de l'eſprit & la nobleſſe des manieres; &, comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de ſon Maitre.

Le Duc de Buckingham & le Comte de St.-Albans étoient en Angleterre ce qu'on les a vus en France : l'un, plein d'eſprit & de feu, diſſipoit ſans éclat les biens immenſes où il étoit rentré; l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à

une fortune conſidérable, & ſembloit l'augmenter en perdant au jeu & en tenant une groſſe table.

Le Chevalier de Berkeley, depuis Comte de Falmouth, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'York, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son eſprit étoit à-peu-près de même; mais ſes ſentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lors que, ſur le point de ſon élévation, il fut tué ſur mer. Jamais le deſintéreſſement n'a ſi bien marqué la nobleſſe d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de ſon Maître. Son crédit n'étoit emploié qu'à lui faire récompenſer les ſervices, ou répandre des graces ſur le mérite : ſi poli dans le commerce, qu'il paroiſſoit humilié par la faveur, & ſi vrai dans tous ſes procédez, qu'on ne l'eut pas pris pour un homme de Cour.

Les fils du Duc d'Ormond & ſes neveux avoient été à la Cour du Roi dans ſon exil, & ne la des-honnoroient pas depuis ſon retour. Le Comte d'Aran avoit une addreſſe ſinguliere dans toutes ſortes d'exercices : grand joüeur de paume & de guitarre, & galant avec aſſez de ſuccès. Le Comte d'Oſſory, ſon frere ainé, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation & de probité.

L'ainé des Hamiltons, leur couſin, étoit l'homme de la Cour qui ſe mettoit le mieux. Il étoit bien fait de ſa perſonne, & poſſédoit ces talens heureux qui menent à la fortune & qui

font réüſſir en amour. C'étoit le courtiſan le plus aſſidu, l'eſprit le mieux tourné, les manieres les plus polies, & l'attention la plus reguliere pour ſon Maître, qu'on pût avoir. Perſonne ne danſoit mieux, & perſonne n'étoit ſi coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque choſe dans une Cour qui ne reſpiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'eſt pas étonnant qu'avec ces qualitez il ait occupé dans la ſuite la place de Mylord Falmouth; mais il eſt étonnant que la même deſtinée l'ait enlevé, comme ſi cette guerre n'eut été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eut été fatal qu'aux eſpérances preſque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sydney, moins dangereux qu'il ne le paroiſſoit, avoit trop peu de vivacité pour ſoutenir le fracas dont menaçoit ſa figure; mais c'étoit le petit Jermyn ſur qui pleuvoient de tous côtez les bonnes fortunes. Le vieux St. Albans, ſon oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ſes neveux. On ſait quelle table le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi ſon Maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine-mere, ſa Maîtresse, ne faiſoit pas grand-chere en France.

Jermyn, ſoutenu de l'opulence de ſon oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure conſidérable à ſon arrivée chez la Princeſſe d'Orange. Les pauvres Courtiſans du Roi, ſon frere, n'a-

voient rien à lui diſputer ſur l'équipage & la magnificence; & ces deux articles ſont ſouvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple; car, quoiqu'il fut brave & bien Gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat ni naiſſance diſtinguée pour lui donner du relief; & pour ſa figure il n'y avoit pas de quoi ſe récrier. Il étoit petit; il avoit la tête groſſe & les jambes menues. Son viſage n'étoit pas deſagréable; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout eſprit qu'une routine d'expreſſions qu'il emploioit tantot pour la raillerie, tantot pour les déclarations, ſelon que l'occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un merite ſi redoutable en amour.

La Princeſſe Roiale y fut priſe toute la premiere. Mademoiſelle Hyde avoit fait quelques pas ſur ceux de ſa Maîtreſſe. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant ſon arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'eſprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Jermyn les trouva dans des diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une réputation ſi légérement établie étoit encore plus foiblement ſoutenüe. L'entêtement continua. La Comteſſe de Caſtelmaine, vive & connoiſſeuſe, ſuivit le faux brillant qui l'avoit ſéduite; &, quoique

détrompée ſur une vogue qui promettoit tant, & qui tenoit ſi peu, ſon entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoutint la gageure, juſqu'au point de ſe brouiller avec le Roi, tant elle avoit bien placé la conſtance pour la premiere fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beautez, on ne pouvoit s'y tourner ſans en voir. Celles de réputation étoient cette même Comteſſe de Caſtelmaine, depuis Ducheſſe de Cleveland, Madame de Cheſterfield, Madame de Shrewsbury, Meſdames Roberts, Madame Midleton, Meſdemoiſelles Brook, & cent autres du même éclat, qui brilloient à la Cour; mais c'étoient Mademoiſelle d'Hamilton & Mademoiſelle Stewart qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta gueres d'éclat, ni par ſa préſence, ni par ſa ſuite. Cette ſuite étoit alors compoſée de la Comteſſe de Panétra, paſſée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de ſix monſtres qui ſe diſoient Filles d'Honneur, & d'une Duégna, autre monſtre, qui ſe portoit pour Gouvernante de ces rares Beautez.

Pour les hommes, c'étoient Franciſco de Mélo, frere de la Panétra, un certain Taurauvédez, qui ſe faiſoit appeller Dom Pédro Franciſco Corréo de Sylva, fait à peindre, mais plus fou lui ſeul que tous les Portugais enſemble. Il étoit beaucoup plus fier de ſes noms que de ſa bonne mine; mais le Duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de Pierre du Bois.

Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles & quelques menaces ſans effet, le pauvre Corréo de la Sylva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc de Buckingham héritoit d'une nimphe Portugaiſe qu'il lui avoit enlevée, auſſi bien que deux de ſes noms, & qui étoit plus affreuſe encore que les Filles de la Reine. Il y avoit, outre cela, ſix aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, & un certain officier apparemment ſans fonction, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante. Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit régner. Elle ne laiſſa pas d'y réüſſir aſſez dans la ſuite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la Famille Roiale & de la plus part des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire connoiſſance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprête pour cela. Elles parloient toutes aſſez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François aſſez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours groſſe chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Ducheſſe; mais elle y étoit plus choiſie. Cette Princeſſe avoit l'air grand, la taille aſſez belle, peu de beauté, beaucoup d'eſprit, & tant de diſcernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre ſexe étoit diſtingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ſes manieres la faiſoit conſidérer comme née dans un rang qui la mettoit

ſi près du Trône. La Reine-Mere étoit de retour après le mariage de Madame, & c'étoit dans ſa Cour que les deux autres ſe raſſembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bientot du gout de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vu furent ſurpris qu'un François put être de ſon caractere. Le retour du Roi, qui avoit attiré toutes ſortes de nations dans ſa Cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les perſonnes de diſtinction y euſſent paru des premieres, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus ſots & plus emportez les uns que les autres; mépriſant tout ce qui ne leur reſſembloit pas, croiant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre païs.

Le Chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, loüoit tout, & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni groſſieres ni ſauvages, & faiſant voir une complaiſance naturelle, au lieu de l'impertinente délicateſſe des autres : toute l'Angleterre fut charmée d'un eſprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit ſouffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord ſa cour au Roi, & fut de ſes plaiſirs. Il joüoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit ſi peu de différence aux manieres & à la converſation de ceux qu'il voioit le plus ſouvent, qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il eut changé

de païs. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de ſon humeur s'offroit par tout aux divers penchans qui l'entrainoient, comme ſi les plaiſirs de la Cour de France l'euſſent quittée pour l'accompagner dans ſon exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas; & ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent enfin obligés de prendre leurs meſures & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empreſſemens deviennent fatigans à la longue; mais, comme ces devoirs ſemblent indiſpenſables pour un homme de ſon caractere, & que c'étoient les plus honnêtes-gens de la Cour qui l'en accabloient, il en ſubit la néceſſité de bonne grace; mais il ſe conſerva toujours la liberté de ſouper chez lui.

L'heure de ſes repas, à la vérité, dépendoit du jeu, c'eſt-à-dire qu'elle étoit fort incertaine; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux qui s'entendoient en bonne-chere, qui ne ſervoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuſe à ces petits repas, mais elle étoit choiſie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occaſions n'y manquoit jamais : c'étoit le célébre St. Evremont, hiſtorien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrenées,* exilé comme

lui, quoique pour des raiſons fort différentes.

La fortune, heureuſement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre, quelque tems avant le Chevalier de Grammont, après avoir eu le tems de ſe repentir en Hollande de la beauté de cette fameuſe Satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là ſon Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand-monde & le commerce des honnêtes-gens peuvent ajouter aux naturels heureux. St. Evremont, moins occupé des entêtemens frivoles, faiſoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont, & par des réflexions ſur le paſſé tâchoit à le redreſſer ſur le préſent, ou à l'inſtruire ſur l'avenir.

Vous voilà, lui diſoit-il, *dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puiſſe ſouhaiter. Vous faites les délices d'une Cour toute jeune, toute vive & toute galante. Pas une partie de plaiſir que le Roi ne vous y mette. Vous joüez du matin juſqu'au ſoir, ou, pour mieux dire, du ſoir au matin, ſans ſavoir ce que c'eſt que de perdre. Loin de laiſſer ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié, preſque au-delà de vos ſouhaits, malgré cette dépenſe exhorbitante que vous faites imperceptiblement. Voilà ſans doute la plus heureuſe ſituation du monde. Tenez-vous-y, Chevalier, & n'allez pas gâter vos affaires par le*

renouvellement de vos vieux péchés. Fuiez l'amour, en cherchant les autres plaiſirs. Il ne vous a pas été favorable juſqu'à préſent. Vous ſavez ce que la galanterie vous coute. Tout le monde ici n'en ſait pas tant que vous. Joüez fort & ferme, & rejouiſſez la Cour par votre agrément. Divertiſſez le Roi par votre eſprit & vos recits ſinguliers; mais fuiez des engagemens capables de vous ôter ce mérite, & de vous faire oublier que vous êtes Etranger & banni dans cet heureux ſéjour.

La fortune peut ſe laſſer de vous y favoriſer. Que fuſſiez-vous devenu, ſi votre derniere diſgrace vous eut accueilli dans ces épuiſemens d'argent où nous vous avons vu? Ménagez ce Dieu néceſſaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutot de ne vous plus voir à la Cour de France, que vous ne vous laſſerez de celle-ci; mais, quoi qu'il en ſoit, faites proviſion d'argent. Quand on en a beaucoup, on ſe conſole de ſon exil. Je vous connois, mon cher Chevalier. S'il vous vient en tête de ſéduire une femme, ou de ſupplanter un homme, les gains du jeu ne ſuffiront pas pour vos préſens & pour vos corruptions. Non, le jeu, tout favorable qu'il vous puiſſe être, ne vous ſauroit tant faire gagner, que l'amour vous fera perdre ſi vous y ſuccombez.

Vous êtes en poſſeſſion de mille qualitez brillantes qui vous diſtinguent ici: libéral, officieux, poli, délicat, &, pour l'agrément de l'eſprit, ini-

mitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne ſe trouveroit-il pas au pied de la lettre. Mais ce ſont de beaux endroits; &, puis que l'on vous les paſſe, ne vous montrez point ici par d'autres. Car en amour vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, ſi tant eſt qu'on puiſſe donner le nom d'amour à vos façons de faire.

Mon petit faquin de Philoſophe, dit le Chevalier de Grammont, *tu fais ici le Caton de Normandie... Eſt-ce que je mens?* pourſuivit St. Evremont. *N'eſt-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plait, votre premier ſoin eſt d'apprendre ſi elle eſt aimée d'un autre; & le ſecond, de la faire enrager? car de vous en faire aimer n'eſt que le dernier de vos ſoins. Vous ne vous mettez d'ordinaire ſur les rangs que pour troubler le repos de quelqu'autre. Une Maitreſſe qui n'auroit pas d'Amans ſeroit ſans appas pour vous, & ſans prix pour elle, ſi elle en avoit. Tous les lieux par où vous avez paſſé n'en fourniſſent-ils pas mille exemples? Parlerai-je de votre coup d'eſſai à Turin; du tour que vous fites à Fontainebleau au courrier de la Princeſſe Palatine, que vous volâtes ſur le grand chemin? Et ce bel exploit n'étoit que pour vous mettre en poſſeſſion de quelques marques de ſa tendreſſe pour un autre, & pouvoir lui donner de la confuſion & des inquiétudes, par des reproches & par des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.*

Qui jamais, avant vous, s'étoit aviſé de ſe mettre en embuſcade ſur un degré, pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer par le pied à moitié monté dans la chambre de ſa Maitreſſe? Cependant, voilà comme il vous plut d'en uſer pour votre ami le Duc de Buckingham, comme il ſe gliſſoit la nuit chez ...; & cela, ſans être ſeulement ſon rival. Que de griſons en campagne pour la d'Olonne! Que de ſtratagêmes, de ſupercheries & de perſécutions pour la Comteſſe de Fieſque! elle qui peut-être vous eut été fidelle ſi vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquitez ſeroit infini), permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici? N'en ſommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inſpiré la tracaſſerie juſques dans les amuſemens galans de votre Maître? Soiés donc ſage ici ſur ce chapitre. Toutes les places ſont priſes auprès des Beautez de la Cour; &, de quelque docilité que ſoient les Anglois à l'égard de leurs épouſes, ils ne ſont point gens à s'accoutumer aux inconſtances d'une Maitreſſe, ni à ſouffrir patiemment les avantages d'un rival. Laiſſez-les en repos, & ne vous faites point inutilement haïr.

Vous ne réüſſirez point auprès de celles qui ne ſont pas mariées. On veut ici des deſſeins ſérieux & du fond de terre. Vous avez auſſi peu de l'un que de l'autre. Chaque païs a ſes manieres. En

Hollande, les filles ſont de facile accès & de bonne compoſition; & dès qu'elles ſont mariées, ce ſont autant de Lucreces. Chez vous, les femmes ſont fort coquettes avant le mariage & beaucoup plus après; mais pour ici, c'est un miracle quand une fille écoute ſur un autre ton que celui du Sacrement, & je ne vous crois pas encore aſſez abbandonné du Seigneur pour y ſonger.

Tels étoient les ſermons de St. Evremont; mais il avoit beau prêcher. Le Chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaiſir; & quoiqu'il convint des véritez, il faiſoit peu de cas des conſeils. En effet, ſe laſſant des faveurs de la Fortune, ce fut juſtement en ce tems-là qu'il ſe mit à pourſuivre celles de l'Amour.

La Midleton fut la premiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connuë encore à la Cour; aſſez coquette pour ne rebuter perſonne, aſſez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'etoient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en ſoutenir la dépenſe. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainſi, ſans s'amuſer aux formalitez, il ne s'addreſſa qu'à ſon portier pour être introduit, & choiſit un de ſes amans pour ſon confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'eſprit qu'un autre, eſt le Comte de Ranelagh d'aujourd'hui, & s'appelloit Jones en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à ſervir le Chevalier de Grammont étoit

le deſſein de traverſer un rival des plus dangereux, & d'être relaié par un autre d'une dépenſe qui commençoit à lui peſer. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit ſouhaité.

Bientot griſons furent en campagne ; lettres & préſens trottérent. On l'écouta tant qu'il voulut, on ſe laiſſa lorgner, on répondit même, mais ce fut tout. Il s'apperçut que la Belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, ſans renoncer à ſes prétentions ſur elle, il ſe mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des Filles d'Honneur de la Reine, qui s'appelloit Warmeſtré. C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La Midleton, bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le diſcours quelque choſe de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle ſe paroit n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux ſentimens de délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre ; & elle ennuioit en voulant briller. A force de ſe tourmenter là-deſſus, elle tourmentoit tous les autres ; & l'ambition de paſſer pour bel eſprit ne lui a donné que la réputation d'ennuieuſe, qui ſubſiſtoit longtems après ſa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air ; mais, avec des couleurs très-vives, c'étoient des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager,

& qui promettoient tout pour retenir. La ſuite n'a que trop fait voir qu'elle conſentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & ſes préſens étoient partagés. Les gans parfumez, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les eſſences & autres menuës denrées d'amour arrivoient de Paris chaque ſemaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des préſens plus ſolides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans & belles guinées de Dieu, cela ſe trouvoit en eſpece dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme ſi cela fut venu de plus loin.

La beauté de Mademoiſelle Stewart commençoit alors à faire du bruit. La Comteſſe de Caſtelmaine s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au lieu de s'en allarmer, elle favoriſa tant qu'elle put ce nouveau gout, ſoit par une imprudence ordinaire à celles qui ſe croient au-deſſus des autres, ſoit qu'elle voulût par cet amuſement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Jermyn. Elle ne ſe contentoit pas de paroitre ſans inquiétude ſur une diſtinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire ſa favorite, la mit de tous les ſoupers qu'elle donnoit au Roi; &, dans la confiance de ſes propres charmes, pouſſant la témérité juſqu'au bout, elle la retenoit ſouvent

à coucher. Le Roi, qui ne manquoit gueres à venir chez la Caſtelmaine avant qu'elle ſe levât, ne manquoit gueres auſſi d'y trouver Mademoiſelle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant l'imprudente Caſtelmaine ne fut point jalouſe que cette rivale parût auprès d'elle en cet état, ſure, quand bon lui ſembleroit, de triompher de tout ce que ces occaſions auroient eu de plus avantageux pour la Stewart: mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voioit ce manege ſans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il ſe mit à lui faire ſa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maitreſſe. C'étoit une figure de plus d'éclat qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit gueres avoir moins d'eſprit ni plus de beauté. Tous ſes traits étoient beaux & réguliers, mais ſa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menuë, aſſez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, danſoit bien, parloit François mieux que ſa langue naturelle; elle étoit polie, poſſédoit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe gueres, à moins que de l'avoir pris en France dès ſa jeuneſſe. Tandis que ſes charmes faiſoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la Caſtelmaine ſe donnoient du bon tems au gré de tous ſes caprices.

Madame Hyde tenoit un rang aſſez conſidérable parmi les Beautez qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de Jermyn. Elle venoit d'épouſer un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-ſœur de Madame la Ducheſſe: brillante par ſon propre éclat, pleine d'agrément & d'eſprit. Cependant elle crut que, tant qu'on ne parleroit point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne ſeroient rien pour ſa gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main qu'elle s'aviſa de ſe jetter à ſa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre; elle avoit la peau d'une blancheur éblouïſſante, les mains jolies, & le pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ſes regards, que ſes yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoiſe; & quand elle lorgnoit on eut dit qu'elle faiſoit quelque choſe de plus.

Jermyn la reçut d'abord; mais, ne ſachant bientot qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la Caſtelmaine. Le ſacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa gloire d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes, mais ce n'étoit rien pour le reſte.

Jacob Hall, fameux danſeur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa diſpoſition & ſa force charmoient en public: on voulut voir ce que c'étoit en particulier; car on lui trouvoit dans ſon habit d'exercice toute une autre conformation & bien d'autres jambes que celles du

fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Caſtelmaine, à ce que prétendoient celles du public, & ce que publioient maints couplets de chanſons, beaucoup plus à l'honneur du Danſeur que de la Comteſſe ; mais elle ſe mit bien au-deſſus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la ſatire s'exerçoit à ſes dépens, on ſe battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'étoit Madame de Shrewsbury.

Le Comte d'Arran, qui l'avoit ſervie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuſe pour ſes conquêtes que pour les malheurs qu'elle a cauſez, mettoit ſon plus grand mérite à être plus ſémillante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eut point fait d'avances, ſans conſidérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal-à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres amans.

Thomas Howard, frere du Comte de Carliſle, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoique ſon air fut froid & que ſes manieres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit ni plus

fier ni plus emporté. La Shrewsbury donnant tête baiſſée dans les premieres agaceries de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le ménager, elle conſentit à recevoir une collation, qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée qu'elle n'oſa plus s'en défendre : un certain jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la ſcene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti ſous main. Howard avoit une compagnie dans le Regiment des Gardes; & un des ſoldats de cette compagnie joüoit aſſez bien de la muſette. Cette muſette fut de la fête; & Jermyn ſe trouva dans le jardin comme par hazard. Enflé de ſes premieres proſpéritez, il s'étoit mis ſur ſon air vainqueur pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut ſur le balcon.

Je ne ſai comme elle trouva ſon Héros, mais Howard ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier ſigne qu'elle lui fit; &, ne ſe contentant pas de faire le petit tiran dans une fête qui n'étoit pas à ſon intention, après s'être emparé des lorgneries de la Belle, il épuiſa ſes lieux-communs & toute ſa petite ironie à railler le repas & à tourner la muſique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur; mais, comme il étoit encore moins endurant, trois fois le

feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté; mais trois fois il ſupprima ſon impétuoſité naturelle pour faire éclater ailleurs ſon reſſentiment ſans obſtacle.

Jermyn, ſans faire attention à ſa mauvaiſe humeur, pourſuivit ſa pointe, parla toujours à Madame de Shrewsbury, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il ſe coucha fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour ſecond Gilles Rawlings, homme de bonne fortune & gros joüeur. Howard ſe ſervit de Dillon, adroit & brave, fort honnête-homme, & par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour... Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide; & Jermyn, percé de trois coups d'épée, fut porté chez ſon oncle avec fort peu de ſignes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la Cour, ſelon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par Jones, ſon ami, ſon confident & ſon rival, qu'un autre s'empreſſoit auprès de la Midleton. C'étoit Montagu, peu dangereux pour ſa figure, mais fort à craindre par ſon aſſiduité, par l'addreſſe de ſon eſprit, & par d'autres talens qui ſont comptez pour quelque choſe quand il eſt permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre

en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont ſur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le deſir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival & pour deſeſpérer une Maîtreſſe. Son premier mouvement fut de lui renvoier ſes lettres, & de lui redemander ſon argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais, rejettant ce projet comme indigne de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, il étoit ſur le point de travailler à la déſolation de la pauvre Midleton, lors qu'il vit par hazard Mademoiſelle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de reſſentiment contre la Midleton, plus d'empreſſemens pour la Warmeſtré, plus d'inconſtance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous; & de ſes anciennes habitudes il ne lui reſta que l'inquiétude & la jalouſie.

Ses premiers ſoins furent de plaire; mais il vit bien qu'il falloit, pour réüſſir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

La famille de Mademoiſelle d'Hamilton, aſſez nombreuſe, occupoit une maiſon grande & commode prés de la Cour. Celle du Duc d'Ormond n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier de Grammont y fut reçu ſelon ſon mérite & ſa qualité. Il s'étonna d'avoir emploié tant de tems ailleurs; mais, après avoir fait cette connoiſſance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiſelle d'Hamilton étoit digne de l'attachement le plus ſincere & le plus ſérieux. Rien n'étoit meilleur que ſa naiſſance, & rien de plus charmant que ſa perſonne.

CHAPITRE VII.

Le Chevalier de Grammont, peu content de ſes galanteries, ſe voiant heureux ſans être aimé, devint jaloux ſans être amoureux. La Midleton, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il ſavoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, Mademoiſelle d'Hamilton y étoit auſſi. Le hazard avoit fait que, de toutes les belles perſonnes de la Cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vüe & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle danſa, ſes yeux furent ſur elle; & dès ce moment plus de reſſentiment contre la Midleton. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau ſexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus

belle taille, la plus belle gorge & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuſe juſques dans le moindre de ſes mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le gout des habits & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni; les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel qui coute tant à trouver. Une certaine fraicheur, que les couleurs empruntées ne ſauroient imiter, formoit ſon teint. Ses yeux n'étoient pas grands, mais ils étoient vifs, & ſes regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de ſon viſage parfait. Un petit nez délicat & retrouſſé n'étoit pas le moindre ornement d'un viſage tout aimable. Enfin, à ſon air, à ſon port, à toutes les graces répandües ſur ſa perſonne entiere, le Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eut de quoi former des préjugés avantageux ſur tout le reſte. Son eſprit étoit à-peu-près comme ſa figure. Ce n'étoit point par ces vivacitez importunes, dont les ſaillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la converſation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le diſcours, dont la peſanteur aſſoupit; mais, ſans ſe preſſer de parler, elle diſoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le diſcernement imaginable pour le ſolide & le faux brillant, &, ſans ſe parer à tout propos des lumieres de ſon eſprit, elle étoit réſervée, mais

très juſte dans ſes déciſions. Ses ſentimens étoient pleins de nobleſſe, fiers à outrance quand il en étoit queſtion. Cependant elle étoit moins prévenüe ſur ſon mérite qu'on ne l'eſt d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de ſe faire aimer; mais, loin de le chercher, elle étoit très difficile ſur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit perſuadé de ces véritez, plus il s'efforçoit de plaire & de perſuader à ſon tour. Son eſprit amuſant, ſa converſation vive, légere & toute nouvelle, le faiſoient écouter; mais il étoit embaraſſé de ce que les préſens, qui faiſoient ſi promptement leur chemin dans ſon ancienne méthode, n'étoient plus de ſaiſon dans celle dont il falloit déſormais ſe ſervir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre nommé Termes, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les ſemaines, pour les commiſſions dont on a parlé; mais, depuis la diſgrace de la Midleton & l'avanture de la Warmeſtré, le Seigneur Termes n'étoit plus emploié que pour les habits que ſon Maître faiſoit venir de Paris, & ne s'aquittoit pas toujours fidellement de cette commiſſion, comme on va voir.

La Reine avoit de l'eſprit, & mettoit tous ſes ſoins à plaire au Roi par les complaiſances qui

coutoient le moins à ſa tendreſſe. Elle étoit attentive aux plaiſirs & aux amuſemens qu'elle pouvoit fournir, ſur tout lors qu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une maſcarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danſer devoient repreſenter différentes nations. Elle donna du tems pour s'y préparer; & durant ce tems on peut croire que les tailleurs, les couturieres & les brodeurs ne furent pas ſans occupation. Les Beautez qui devoient en être n'étoient guéres plus tranquilles; cependant Mademoiſelle d'Hamilton eut aſſez de loiſir pour faire deux ou trois petites pieces, dans une conjoncture ſi favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame de Muſkerry, femme de ſon couſin germain, & l'autre étoit une Fille d'Honneur de la Ducheſſe, qu'on appelloit Blague.

La premiere, que ſon mari n'avoit pas aſſurement épouſée pour ſes beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature ſemble avare de ſes richeſſes, à meſure qu'elles ſont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme groſſe ſans l'être; mais elle boitoit avec plus de raiſon, car, de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un viſage aſſortiſſant mettoit la derniere main au deſagrément de ſa figure.

Mademoiſelle Blague étoit une autre eſpece de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son viſage étoit de la derniere fadeur, & ſon teint ſe fouroit par-tout, avec deux petits yeux reculez, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits, elle ſe mettoit en embuſcade pour ſurprendre les cœurs; mais elle s'y ſeroit tenüe en vain ſans l'arrivée du Marquis Briſacier. Le Ciel ſembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manieres pour ébloüir une créature de ſon caractére. Il parloit éternellement ſans rien dire, & rencheriſſoit dans ſes habits ſur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'addreſſoit à elle, & le Seigneur Briſacier crut que ces longues paupieres de la Blague n'avoient jamais couché que lui en joüe. On s'apperçut du bien qu'ils ſe vouloient; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interpretes quand Mademoiſelle d'Hamilton s'aviſa de ſe mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choſes dans l'ordre, & commença par ſa couſine de Muſkerry, à cauſe de ſa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danſe & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas ſoutenable avec ſa figure; mais, quoique la danſe fut encore plus inſoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit aſſez de complaiſance pour le public pour ne jamais manquer de la

faire danſer ; mais il n'y eut pas moien de la mettre d'une fête auſſi ſérieuſe & auſſi magnifique que cette maſcarade. La Muſkerry féchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut ſur cette inquiétude, dont Mademoiſelle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le deſſein de ſe donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoioit des billets à celles qu'elle nommoit, dans leſquels la maniere dont elles devoient ſe mettre étoit marquée. Mademoiſelle d'Hamilton fit écrire un billet tout ſemblable : *Pour Madame de Muſkerry, en Babiloniene.*

Elle aſſembla ſon conſeil pour aviſer aux moiens de le faire tenir. Ce conſeil étoit compoſé d'un de ſes freres & d'une ſœur, qui se divertiſſoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir conſulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord Muſkerry ne faiſoit que de ſortir d'avec elle quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, aſſez ſérieux, fort ſevère, & mortel ennemi du ridicule. La laideur de ſa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle ſe donnoit dans toutes les occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſureté dans celle dont il étoit queſtion, ne croiant pas que la Reine voulut gâter ſa maſcarade en la nommant ; cependant, comme il connoiſſoit la fureur dont ſa femme ſe donnoit en ſpectacle par ſa danſe

& par ſa parure, il venoit de l'exhorter bien ſérieuſement à ſe contenter d'être ſpectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit enſuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre ſa figure & celle des perſonnes auxquelles la danſe & l'éclat ſont permis. Son ſermon finit enfin par une défenſe expreſſe de briguer dans cette fête une place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment; &, ſitot qu'il fut ſorti, ſon deſſein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majeſté pour en demander juſtice. Ce fut juſtement dans ces diſpoſitions qu'elle reçut le billet. Elle le baiſa trois fois; &, ſans égard aux défenſes de ſon mari, elle monta vitement en carroſſe pour s'informer, chez tous les marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de Qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiſelle Blague étoit d'une autre eſpece. Elle étoit d'une confiance ſur ſes appas, & d'une crédulité ſur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. Briſacier, qu'elle en croioit duement atteint, avoit l'eſprit orné de lieux-communs & de chanſonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit ſans ceſſe en avant l'un & l'autre de ces

talens heureux. Le Duc de Buckingham le gâtoit, autant qu'il pouvoit, par les loüanges qu'il donnoit à ſa voix & à ſon eſprit.

La Blague, qui n'entendoit preſque point le François, ſe régla ſur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faiſoient mention que de blondes, & que, prenant toujours la choſe pour elle, ſes paupieres s'en humilioient par reconnoiſſance & par pudeur. Ce fut ſur ces obſervations qu'on réſolut de mettre en jeu la Blague dès qu'il en ſeroit tems.

Pendant que ces petits projets ſe formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaiſir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la maſcarade, à la charge de mener Mademoiſelle d'Hamilton. Il ne ſe piquoit pas d'être aſſez danſeur pour une occaſion comme celle-là. Cependant il n'avoit garde de refuſer cette propoſition. *Sire,* dit-il, *de toutes les bontez qu'il vous a plu me témoigner depuis que je ſuis ici, cette derniere m'eſt la plus ſenſible; &, pour vous en témoigner ma reconnoiſſance, je vous promets de vous rendre de bons offices auprès de la petite Stewart.* Il le diſoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement ſéparé du reſte des Filles de la Reine, & que les reſpects des Courtiſans commençoient à ſe tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaiſanterie; &, l'aiant remercié d'une offre ſi néceſſaire,

Monſieur le Chevalier, lui dit-il, *de quelle maniere vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laiſſe le choix des Nations. Si cela eſt,* reprit le Chevalier de Grammont, *je m'habillerai à la Françoiſe pour me déguiſer; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre ville de Londres. J'aurois, ſans cela, quelque envie de me mettre à la Romaine; mais de peur de me faire des affaires avec le Prince Robert, qui prend ſi chaudement les intérêts d'Alexandre contre Milord Thanet, qui ſe déclare pour Céſar, je n'oſe plus m'habiller en Heros. Du reſte, quoi que j'aie la danſe cavaliere, avec l'oreille & de l'eſprit j'eſpere me tirer d'affaire : de plus, Mademoiſelle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain au matin; & ſi je ne vous fais voir à ſon retour l'habit le plus galant que vous aiez encore vu, tenez moi pour la Nation la plus deſhonnorée de votre maſcarade.*

Termes partit avec des inſtructions réitérées ſur le ſujet de ſon voiage, & ſon Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens, dans l'attente de ſon retour. Il s'en occupa juſqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiſelle d'Hamilton & ſa petite ſociété prirent pour l'exécution de leur deſſein.

Les gans de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoia une à Mademoiſelle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui ſe put trouver. Elle y joignit ce billet.

« Vous étiés l'autre jour plus charmante que toutes les Blondes de l'univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiés ce jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon cœur? Mais il y a long-tems qu'il eſt la proie de vos yeux marcaſſins. Serez-vous demain de la maſcarade? Mais peut-il y avoir des charmes dans une fête où vous ne ſeriés pas? N'importe; je vous reconnoitrai dans quelque déguiſement que vous ſoiés. Mais je ſerai mieux éclairci de mon ſort par le préſent que je vous envoie. Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos cheveux, & ces gans baiſeront les plus belles mains du monde. »

Ce billet avec le préſent furent rendus à la Blague, avec le même ſuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babiloniene à Madame de Muſkerry. On venoit d'en rendre compte à Mademoiſelle d'Hamilton, quand cette même Muſkerry lui vint rendre viſite. Elle paroiſſoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand ſa couſine la pria de paſſer dans ſon cabinet. Dès qu'elles y furent, *Je vous demande le ſecret,* dit la Muſkerry, *pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes ſont faits? Ne vous y fiez pas*

trop, ma chere couſine. Mylord Muſkerry, qui devant notre mariage auroit paſſé les jours & les nuits à me voir danſer, s'aviſe à préſent de le défendre, & dit que cela ne me convient pas. Ce n'eſt pas tout, il m'en a ſi ſouvent rebattu les oreilles au ſujet de la maſcarade, que je ſuis obligée de lui cacher l'honneur que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant je ſuis étonnée qu'on ne me faſſe pas ſavoir qui doit me mener. Mais ſi vous ſaviés la peine qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi ſe mettre en Babiloniene, vous auriés pitié de ce que j'ai ſouffert depuis le tems qu'on m'a nommée; outre que ce qu'il m'en coute paſſe toute imagination.

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à meſure que Mademoiſelle d'Hamilton l'avoit ſupprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Mukſerry lui en ſut bon gré, ne doutant point que ce ne fut de la bizarrerie de ſon époux. Mademoiſelle d'Hamilton lui dit que tous les maris étoient à-peu-près de même; qu'il ne falloit pas s'embaraſſer de leurs fantaiſies; qu'elle ne ſavoit pas qui devoit la mener dans la maſcarade, mais que, puis qu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle ne lui manqueroit pas; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne ſe fut pas encore déclaré, à moins qu'il n'eut auſſi quelque épouſe fantaſque qui lui eut interdit la danſe.

Cette converſation finie, la Muſkerry ſortit avec

empreſſement pour tâcher de ſavoir quelques nouvelles de ſon danſeur. Ceux qui trempoient dans le complot rioient à gorge déployée de la viſite avec Mademoiſelle d'Hamilton, quand Milord Muſkerry leur en fit une à ſon tour; &, tirant Mademoiſelle d'Hamilton à l'écart, *Ne ſauriés-vous point*, dit-il, *s'il y a quelque bal dans la ville demain? Non*, dit-elle. *Pourquoi? Parce*, dit-il, *que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je ſai bien qu'elle n'eſt pas de la maſcarade; j'y ai mis bon ordre : mais, comme elle a le diable au corps pour la danſe, je meurs de peur qu'elle ne ſe donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions. Encore ſi c'étoit parmi la Bourgeoiſie, dans quelque lieu retiré, je n'en ſerois pas en peine.*

On le raſſura le mieux qu'on put; &, l'aiant congedié ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant, Mademoiſelle d'Hamilton ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lors qu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle Price, Fille d'Honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la Blague ſe harpilloient au ſujet de Dongan, que la Price avoit enlevé à cette derniere. La haine ſubſiſtoit encore entre ces deux Divinitez.

Quoi que les Filles d'Honneur ne fuſſent point nommées pour la maſcarade, elles y devoient

aſſiſter, & par conſéquent ne rien negliger pour y briller. Mademoiſelle d'Hamilton avoit encore une paire de gans pareille à celle qu'elle avoit envoiée à la Blague; elle en fit préſent à ſa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui ſembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La Price lui en fit mille remercimens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. *Vous me ferez plaiſir,* dit-elle; *mais ſi vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reſte,* lui dit-elle, *n'allez pas ôter le Marquis de Briſacier à cette pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan. Je ſai bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'eſprit, vous parlez François, & pour peu qu'il vous eut entretenüe, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre.* Il n'en fallut pas davantage. La Blague n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiſelle Price étoit ridicule & coquette, & quelque choſe de plus.

Le jour du bal venu, la Cour, plus brillante que jamais, étala toute ſa magnificence dans cette maſcarade. Ceux qui la devoient compoſer étoient aſſemblez, à la réſerve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occaſion, lui dont l'empreſſement étoit ſi remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déjà paru. La choſe étoit monſtrueuſe pour la conjoncture,

& nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaſte & la mieux poudrée qu'on put voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord, *Chevalier de Grammont,* lui dit-il, *Termes n'eſt donc point arrivé? Pardonnez-moi, Sire,* dit-il, *Dieu merci. Comment, Dieu merci?* dit le Roi. *Lui ſeroit-il arrivé quelque choſe par les chemins? Sire,* dit le Chevalier de Grammont, *voici l'hiſtoire de mon habit, & de Mr. Termes mon courrier.* A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut ſuſpendu. Tous ceux qui devoient danſer faiſant un cercle autour du Chevalier de Grammont, il pourſuivit ainſi ſon récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devroit être ici, ſuivant mes ordres & ſes ſermens. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voiant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il eſt arrivé, crotté depuis la tête juſqu'aux pieds, botté juſqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. *Eh bien, Monſieur le Faquin,* lui dis-je, *voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre juſqu'à l'extrémité; encore eſt-ce un miracle que vous ſoiés arrivé. Oui mor.....,* dit-il, *c'eſt un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que Monſieur le Duc de Guiſe lui-même a pris la peine de commander. Donne-le donc, bourreau,*

lui dis-je. *Monſieur,* dit-il, *ſi je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour & nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. Et où eſt-il,* dis-je, *traitre, qui ne fais que raiſonner dans le tems que je devrois être habillé? Je l'avois,* dit-il, *empaqueté, ſerré, ploié, que toute la pluie du monde n'en eut point aproché. Me voilà,* pourſuivit-il, *à courrir jour & nuit, connoiſſant votre impatience, & qu'il ne faut pas lanterner avec vous... Mais où eſt-il,* m'écriai-je, *cet habit ſi bien empaqueté? Péri, Monſieur,* me dit-il en joignant les mains. *Comment! péri,* lui dis-je en ſurſaut. *Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je de plus? Quoi! le paquebot a fait naufrage?* lui dis-je. *Oh! vraiement, c'eſt bien pis, comme vous allez voir,* me répondit-il. *J'étois à une demi-lieüe de Calais hier au matin, & je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'eſt rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un ſable mouvant, où j'enfonçai juſques au menton. Un ſable mouvant auprès de Calais!* lui dis-je. *Oui, Monſieur,* me dit-il, *& ſi bien ſable mouvant, que je me donne au Diable ſi on me voioit autre choſe que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en ſortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureuſement j'avois mis votre habit, jamais*

on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il ſoit pour le moins une lieüe ſous terre.

« Voilà, Sire, pourſuivit le Chevalier de Grammont, l'avanture & le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infailliblement tué ſi je n'avois eu peur de faire attendre Mademoiſelle d'Hamilton, & ſi je n'avois été preſſé de vous donner avis du ſable mouvant, afin que vos courriers prennent ſoin de l'éviter. »

Le Roi ſe tenoit les côtez de rire quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole : « A propos, Sire, dit-il, j'oubliois de vous dire que, pour augmenter ma mauvaiſe humeur, je me ſuis vu arrêter, comme je ſortois de ma chaiſe, par un diable de phantôme en maſque, qui me vouloit à toute force perſuader que la Reine m'avoit ordonné de danſer avec elle ; &, comme je m'en ſuis défendu le moins brutalement qu'il m'a été poſſible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoier prendre inceſſamment. Ainſi Votre Majeſté ne feroit point mal de donner ſes ordres pour cela ; car elle s'eſt miſe en embuſcade dans un carroſſe pour ſaiſir tous les paſſans à la porte de Withehall. Au reſte, je vous puis dire que c'eſt une choſe à voir que ſon habillement. Il faut qu'elle ait plus de ſoixante aunes de gaze & de toile d'argent autour d'elle, ſans compter une eſpece de piramide ſur la tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'avanture. La Reine aſſura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit préſent; & le Roi, après quelques momens de réflexion, *Je parie,* dit-il, *que c'eſt la Ducheſſe de Newcaſtle. Et moi,* dit Milord Muſkerry, s'approchant de Mademoiſelle d'Hamilton, *je parie que c'eſt une autre folle; car je me trompe fort ſi ce n'eſt ma femme.*

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Milord Muſkerry s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fut lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babilone eut paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien executé, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſérieuſes. Cependant il y avoit d'auſſi bons danſeurs & d'auſſi belles danſeuses, qu'il y en eut au monde, dans cette aſſemblée; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes Françoiſes pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques-unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les Filles de la Reine & celles

de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la Blague, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de Briſacier faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaiſance; &, pour éclaircir Briſacier de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes mains victorieuſes, garnies des gans dont il étoit queſtion. Mais ſi l'on fut ſurpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement ſurpriſe de voir la Price partager avec elle de point en point le préſent de Briſacier. La ſurpriſe ſe changea bientot en jalouſie, car ſa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de converſation ſur ce qu'on lui avoit inſinué la veille; & Briſacier n'avoit pas manqué de donner tête baiſſée dans ces premieres agaceries, ſans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux ſignes qu'elle ſe tuoit de faire pour l'inſtruire de ſon heureuſe deſtinée.

La Price étoit ronde & ragotte, & par conſéquent ne danſoit point. Le Duc de Buckingham, qui mettoit le Marquis de Briſacier ſur les rangs le plus ſouvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la Blague, ſans ſavoir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de cette nimphe.

Briſacier s'en défendit ſur le mépris qu'il avoit pour les contre-danſes. La Blague crut que c'étoit elle qu'on mépriſoit, & voiant qu'il s'étoit remis en converſation avec ſa mortelle ennemie, elle ſe mit à danſer ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. Quoi que ſon indignation & ſa jalouſie fuſſent aſſez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiſelle d'Hamilton & ſes complices qui en eurent le plaiſir entier. Leur ſatisfaction fut complette; car bientot arriva Milord Muſkerry, encore tout interdit de la viſion dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiſelle d'Hamilton que c'étoit la Muſkerry en propre perſonne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une ſentinelle à la porte de ſa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'eſt trop arrêté ſur ces incidens frivoles; peut-être aura-t-il raiſon: paſſons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendreſſe qui l'occupoit. Il n'étoit pas ſans rivaux; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt qu'il étoit ſans inquiétudes. Il connoiſſoit leur eſprit & celui de Mademoiſelle d'Hamilton.

De ſes amans, le plus conſidérable & le moins déclaré étoit Monſieur le Duc d'York; mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ſes manieres pour douter de ſon gout pour

elle. Il ne jugea pas à-propos de déclarer des ſentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiſelle d'Hamilton d'apprendre; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande aſſiduité. Comme la chaſſe étoit ſon plaiſir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire aſſez fatigué; mais la préſence de Mademoiſelle d'Hamilton le réveilloit quand elle ſe trouvoit chez la Reine ou chez la Ducheſſe. C'étoit là que, n'oſant lui parler de ce qu'il avoit ſur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la proüeſſe des chevaux, lui faiſoit un détail de bras caſſez, de jambes démiſes, d'épaules diſloquées, & d'autres avantures curieuſes & divertiſſantes; après quoi ſes yeux lui diſoient le reſte, juſqu'à ce que le ſommeil interrompit leur converſation : car ces tendres truchemens ne laiſſoient pas de ſe fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Ducheſſe ne fut point allarmée d'une paſſion que ſa rivale ne regardoit rien moins que ſérieuſement, & dont elle prenoit la peine de ſe divertir avec tout le reſpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du gout & de l'eſtime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieuſement.

Les deux Ruſſell, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien ſoixante ans. Son courage

& ſa fidélité l'avoient diſtingué dans les guerres civiles. Sa paſſion & ſes deſſeins pour Mademoiſelle d'Hamilton parurent à la fois; mais ſa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendreſſe inſpire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Ruſſell, effraié d'une chute ſi terrible, voulut prendre un milieu qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par ſa conſtance envers les pourpoints tailladez, qu'il a ſoutenus long-tems après leur ſuppreſſion univerſelle; mais ce qui ſurprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice & de liberalité, ſans ceſſe en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille; mais la ſucceſſion de ſon oncle le regardoit, & quoiqu'il en eut le ſoin pour ſon établiſſement, & qu'il eut encore plus de ſoin de ménager l'eſprit de cet oncle pour s'en aſſûrer, il ne put éviter ſa deſtinée. La Midleton le traitoit avec aſſez de préférence; mais ſes faveurs ne purent le garentir des charmes de Mademoiſelle d'Hamilton. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eut laiſſée dans ſon naturel; mais il étoit guindé dans toutes ſes allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant un peu plus ennuiant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont, en plein repos ſur

toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, ſans former d'autres projets ni concevoir d'autres eſpérances que celle de ſe rendre agréable. Quoique ſa paſſion fut hautement déclarée, perſonne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre juſtice au mérite.

Son Philoſophe en jugea tout autrement; & voiant que, ſans compter un redoublement infini de magnificence & de ſoins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu; qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables converſations qu'ils avoient d'ordinaire enſemble, & que ce nouvel empreſſement l'enlevoit partout à lui-même :

Monſieur le Chevalier, lui dit-il, *il me ſemble que vous laiſſez depuis quelque tems les Beautez de la Ville & leurs Amans bien en repos. La Midleton fait impunément de nouvelles conquêtes, & de vos préſens vous ſouffrez qu'elle vous creve les yeux ſans la moindre avanie. La pauvre Warmeſtré vient d'accoucher tranquillement au milieu de la Cour ſans que vous en aiez ſoufflé. Je l'avois bien prevu, Monſieur le Chevalier; vous avez fait connoiſſance avec Mademoiſelle d'Hamilton; &, choſe qui ne vous étoit jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux : mais voions un peu ce qui vous en peut arriver. Je ne penſe pas, en premier lieu, que vous eſpériés de la mettre à mal. Elle eſt telle, & par ſa naiſ-*

ſance & par ſon mérite, que ſi vous étiés en poſſeſſion des titres & des biens de votre maiſon, vous ſeriés excuſable de vous préſenter ſur un pied ſérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général. Car ſi vous ne voulez que de l'eſprit, de la ſageſſe & les tréſors de la beauté, vous ne ſauriés mieux vous addreſſer. Mais pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne ſauriés vous addreſſer plus mal; car votre frere de Toulongeon, de l'humeur dont je le connois, n'aura pas la complaiſance de ſe laiſſer mourir pour favoriſer vos prétentions.

Mais poſons le cas que vous aiés tout le bien qu'il faudroit pour l'une & pour l'autre, & c'eſt beaucoup dire, connoiſſez-vous la délicateſſe, pour ne pas dire la bizarrerie, de cette Princeſſe ſur un pareil engagement? Sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre? Le Duc de Richmond l'a recherchée des premiers; mais, quoiqu'il fut amoureux, il étoit intéreſſé. Cependant le Roi voiant qu'il ne tenoit qu'au bien, prit ſur lui cet article, en conſideration du Duc d'Ormond, du mérite & de la naiſſance de Mademoiſelle d'Hamilton, & des ſervices de Monſieur ſon pere; mais choquée qu'un homme qui faiſoit l'amoureux eut marchandé, faiſant d'ailleurs réflexion ſur ſon caractere dans le monde, elle n'a pas jugé qu'il fut aſſez important d'être Ducheſſe de Richmond,

au hazard de ce qu'il y auroit à craindre d'un homme brutal & débauché.

Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de ſon oncle & l'éclat de ſa propre réputation, n'y a-t-il pas échoüé? A-t-elle jamais voulu ſeulement regarder Henry Howard, qui eſt à la veille d'être le premier Duc d'Angleterre, & qui poſſede actuellement tout le bien de la Maiſon de Norfolk? Je tombe d'accord que c'eſt un bœuf; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne paſſeroit pas par deſſus la peſanteur de ſon eſprit & le peu d'agrément de ſa figure, pour être, avec trois cents mille livres de rente, la premiere Ducheſſe du Roiaume?

Pour achever en peu de mots : Milord Falmouth m'a dit lui-même qu'il l'avoit toujours regardée comme la ſeule choſe qui manquoit à ſon bonheur; mais qu'au milieu de tout l'éclat de ſa fortune il n'avoit oſé lui déclarer ſes ſentimens; qu'il ſe ſentoit aſſez de foibleſſe ou trop de fierté pour ſe contenter de l'obtenir du ſeul conſentement de ſes parens; &, quoique les premiers refus des Belles ne fuſſent comptez pour rien, il ſavoit de quel air elle recevoit ceux dont la perſonne ne lui étoit point agréable. Après cela, Monſieur le Chevalier, voiez de quelle maniere vous prétendez vous y prendre; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus; & plus vous le ſerez, moins ſerez-vous capable des réflexions que vous pourriés faire à préſent.

Mon pauvre Philoſophe, répondit le Chevalier de Grammont, *tu ſais bien le Latin, tu fais des vers, tu ſais la marche & tu connois la nature des étoiles du Ciel; mais, pour les aſtres de la Terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'as rien appris de Mademoiſelle d'Hamilton, que le Roi ne m'ait dit, il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refuſé les Oſtrogoths dont tu viens de parler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoique je l'aime à la folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je me ſuis mis dans la tête de l'épouſer; & je veux que mon pédagogue St. Evremont lui-même ſoit le premier à m'en ſavoir gré. Quant à l'établiſſement, je ferai ma paix avec le Roi; je lui demanderai qu'elle ſoit Dame du Palais, il me l'accordera. Toulongeon crevera ſans que je l'aide, ou que je l'en empêche; & Mademoiſelle d'Hamilton aura Séméat avec le Chevalier de Grammont, pour la dédommager des Norfolks, & des Richmonds. Eh bien, as-tu quelque choſe à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis.*

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoiſelle Stewart étoit ſi déclarée, qu'on voioit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans ſa conduite, pour être auſſi maitreſſe de l'eſprit du Roi qu'elle l'étoit de ſon cœur. L'occaſion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc de Buckingham ſe mit en tête de la gouverner pour ſe mettre bien

l'eſprit du Roi. Dieu ſait quel gouverneur & quelle tête pour en conduire une autre! Cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'inſinuer dans un eſprit comme celui de Mademoiſelle Stewart : elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur, qui la faiſoit rire de tout; & ſon gout pour les amuſemens frivoles, quoique naturels, ne ſembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ſes paſſe-tems les plus heureux. Elle faiſoit des chateaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle; & l'on n'y voioit que des courtiſans empreſſés autour d'elle, qui lui en fourniſſoient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la muſique & d'avoir quelque gout pour le chant. Le Duc de Buckingham, qui faiſoit les plus beaux batimens de cartes qu'on put voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la médiſance; il en étoit le pere & la mere : il faiſoit des vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle; mais ſon talent particulier étoit d'attraper le ridicule & les diſcours des gens, & de les contrefaire en leur préſence, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Bref, il ſavoit faire toutes ſortes de perſonnages, avec tant de grace & d'agrément qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire.

Il s'étoit donc rendu ſi néceſſaire aux amuſemens de la Stewart, qu'elle le faiſoit chercher par tout, lors qu'il ne ſuivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bienfait, & croioit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eut beaucoup d'eſprit, ſa vanité lui fit prendre ſur ſon compte des gracieuſetez qui n'étoient que pour ſes bouffonneries & ſon badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de ſon mérite, il oublia ſon premier projet & ſa Maitreſſe Portugaiſe pour ſe prévaloir d'un gout auquel il s'étoit mépris; mais, dès qu'il voulut prendre un perſonnage ſérieux auprès de Mademoiſelle Stewart, il fut renvoié ſi loin, qu'il abbandonna tout à coup l'un & l'autre de ſes deſſeins ſur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'étoit élevé dans la ſuite.

Milord Arlington entreprit le projet que le Duc de Buckingham venoit d'abbandonner, & voulut s'emparer de l'eſprit de la Maitreſſe pour gouverner celui du Maitre. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naiſſance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses premieres négotiations avoient été pendant le Traité des Pyrennées. Quoiqu'il n'y eut pas réüſſi pour les intérêts de ſon Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu ſon tems; car il avoit parfaitement attrapé par ſon extérieur le ſérieux & la gravité des Eſpagnols :

& dans les affaires il imitoit aſſez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou, pour mieux dire, une petite emplâtre en lozange.

Les bleſſures du viſage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne ſied pas mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard ; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air miſtérieux du ſien, qu'elle ſembloit y ajouter quelque choſe d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance compoſée d'une grande avidité pour le travail & d'une impénétrable ſtupidité pour le ſecret, s'étoit donné pour grand politique ; &, n'aiant pas le loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa parole, & on l'avoit fait Secrétaire & Miniſtre d'Etat ſur ſa mine.

Son ambition ne pouvant ſe borner à ces établiſſemens, après s'être pourvu de pluſieurs belles maximes & de quelques exemples hiſtoriques, il avoit obtenu de Mademoiſelle Stewart une audience pour les étaler, en lui faiſant offre de ſes très humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnez, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plu au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc de Buckingham avoit coutume de contrefaire ; &, comme ſa préſence & ſes diſcours renouvelloient exactement le ridicule qu'on

lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-temps combatu pour l'étouffer.

Le Miniſtre en fut indigné : ſon orgueil étoit digne du poſte qu'il occupoit, & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la Caſtelmaine & de s'unir à ſes intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire paſſer un acte pour la ſuppreſſion des Maitreſſes ; mais ſa prudence l'emporta ſur les reſſentimens ; &, ne ſongeant plus qu'à joüir délicieuſement des biens de la fortune, il envoia chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à ſa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réüſſir dans le deſſein où le Duc de Buckingham & Milord Arlington venoient d'échoüer. Il ſe l'étoit mis en tête ; mais ſa coquetterie naturelle vint à la traverſe, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courrir inutilement après les avances & les agaceries que la Comteſſe de Cheſterfield s'aviſa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on put voir. Elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fut pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat

& la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus & des regards extrémement ſéduiſans. Ses manieres étoient engageantes, ſon eſprit amuſant & vif; mais ſon cœur, toujours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point ſcrupuleux ſur la conſtance, ni délicat ſur la ſincérité. Elle étoit fille du Duc d'Ormond. Hamilton étoit ſon couſin germain. Ils ſe voioient tant qu'ils vouloient, ſans conſéquence; mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ſes yeux, il ne ſongea plus qu'à lui plaire, ſans ſe ſouvenir de ſa légéreté, ni des obſtacles qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiſelle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais elle ſe trouva bientot en état de ſe paſſer des inſtructions qu'on avoit prétendu lui donner pour ſa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la paſſion du Roi, ſans intéreſſer ſa vertu par les dernieres complaiſances; mais les empreſſemens d'un amant paſſionné, qui trouve toutes les occaſions favorables, ſont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre: & la ſageſſe de Mademoiſelle Stewart n'en pouvoit plus, lors que la Reine fut attaquée d'une fievre violente, qui la mit bientot à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle ſe ſut bon gré d'une réſiſtance qui ne lui avoit pas peu couté. Mille eſpérances de grandeur & de gloire s'emparérent

de ſon eſprit, & les nouveaux reſpects qu'on lui rendit par tout contribuérent à les augmenter. La Reine fut abbandonnée des médecins. Le petit nombre de Portugaiſes qu'on n'avoit point renvoiées rempliſſoit la Cour de cris lugubres; & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princeſſe qu'il n'aimoit pas à la vérité, mais qu'il eſtimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement; &, croiant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit que la ſenſibilité qu'il témoignoit pour ſa mort auroit dequoi lui faire regretter la vie; mais que, n'aiant pas aſſez de charmes pour mériter ſa tendreſſe, elle avoit du moins la conſolation en mourant de faire place à quelque épouſe qui en fut plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une benediction qu'il lui avoit refuſée. A ces mots, elle lui arroſa la main de quelques larmes, qu'il crut les dernieres. Il y joignit les ſiennes; &, ſans s'imaginer qu'elle dut le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit deſobéi, &, quelque dangereux que ſoient les mouvemens ſoudains quand on eſt entre la mort & la vie, ce tranſport de joie, qui lui devoit être fatal, la ſauva, & cet attendriſſement merveilleux du Roi fit un effet dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que Jermyn étoit remis de ſes bleſſures; cependant la Caſtelmaine, trouvant ſa ſanté tout auſſi déplorable que devant,

ſe mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi; car, malgré la tendreſſe de ſes pleurs & la violence de ſes emportemens, Mademoiſelle Stewart le retint tout pour elle. Tantot c'étoient des promenades où les Beautez de la Cour à cheval faiſoient aſſaut de graces & d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois, on voioit ſur la riviere un ſpectacle que la ſeule Ville de Londres peut offrir.

La Tamiſe lave les bords du vaſte & peu magnifique Palais des Rois de la Grande Bretagne. C'étoit des degrés de ce Palais que la Cour deſcendoit pour s'embarquer ſur le fleuve, à la fin de ces jours d'été dont la chaleur & la pouſſiere ne permettent pas la promenade du Park. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faiſoient cortege aux berges, où étoit la Famille Roiale. Les collations, la muſique & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier de Grammont en étoit toujours auſſi; & c'étoit un grand hazard quand il n'y mettoit pas quelque choſe du ſien, pour ſurprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantot c'étoient des concerts entiers de voix & d'inſtrumens qu'il faiſoit venir de Paris à la ſourdine, & qui ſe déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient auſſi de France pour renchérir au milieu de Lon-

dres ſur les collations du Roi. La choſe étoit quelquefois au delà de ſes eſpérances, quelquefois elle y répondoit moins ; mais il eſt conſtant qu'elle lui coutoit toujours infiniment.

Milord Falmouth étoit un de ceux qui avoient le plus d'eſtime & de conſidération pour lui. Cette profuſion le mit en peine ; &, comme il alloit ſouvent ſouper avec lui ſans façon, un jour qu'il y trouva St. Evremont ſeul, & un repas pour ſix perſonnes, qu'on auroit priées dans les formes, *Il ne faut point,* dit-il, s'addreſſant au Chevalier de Grammont, *me ſavoir gré de cette viſite. Je viens du coucher, où le diſcours n'a roulé que ſur vous, & je vous aſſure que la maniere dont le Roi s'eſt expliqué ſur ce qui vous regarde ne vous auroit pas fait le plaiſir que j'en ai reſſenti. Vous ſçavez bien qu'il y a long-tems qu'il vous offre ſes bons offices auprès du Roi de France ; &, pour moi,* pourſuivit-il en riant, *vous ſavez bien que je l'en ſolliciterois ſi je ne craignois de vous perdre dès que votre paix ſeroit faite ; mais, grace à Mademoiſelle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop preſſé. Cependant j'ai ordre du Roi mon Maître de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ſes bonnes graces, il vous donne une penſion de quinze cens jacobus. C'eſt peu pour la figure que fait le Chevalier de Grammont parmi nous ; mais ce ſera,* dit-il en l'embraſſant, *pour lui aider à nous donner à ſouper.*

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. *Je reconnois,* dit-il, *les bontez du Roi dans cette propoſition; mais j'y reconnois encore mieux le caractere de Milord Falmouth, & je le ſupplie d'aſſurer Sa Majeſté que j'en ai toute la reconnoiſſance du monde. Le Roi mon Maître ne me laiſſera pas manquer lors qu'il voudra bien me rappeller. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelques ſoupers à Meſſieurs les Anglois.*

Il fit apporter, en diſant cela, ſon coffre fort, & lui montra ſept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Milord Falmouth, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre ſi avantageuſe, en fit le récit à Monſieur de Comminge, alors ambaſſadeur en Angleterre; & Monſieur de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on ſait, eſt le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle ſaiſon que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages s'empreſſoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaiſoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les carroſſes à glaces étoient en uſage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient

infiniment le plaiſir d'être vûes preſque toutes entiéres aux commoditez des carroſſes modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque choſe de galant, qui tint de l'ancienne mode & qui renchérit ſur la nouvelle, fit ſecrétement partir Termes avec toutes les inſtructions néceſſaires. Le Duc de Guiſe fut encore chargé de cette commiſſion; & le courrier, au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu ſauvé cette fois des ſables mouvans, fit paſſer heureuſement en Angleterre la calêche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mit quinze cents louis; & le Duc de Guiſe, qui étoit de ſes amis, y en fit mettre juſqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce préſent; & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choſes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit ſe laſſer de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un préſent de cette conſéquence qu'à condition qu'il n'en refuſeroit pas quelqu'autre de ſa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la premiere avec Madame la Ducheſſe d'York. Madame de Caſtelmaine, qui les y avoit vûes, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus

belle dans ce carroſſe que dans aucun autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y repréſenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moien de mettre enſemble deux Divinitez, dont la premiere union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embaraſſé; car chacune y vouloit être la premiere.

La Caſtelmaine etoit groſſe & menaçoit d'accoucher avant terme ſi ſa rivale avoit la préference. Mademoiſelle Stewart proteſta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher ſi on la refuſoit. Cette menace l'emporta ſur l'autre; & les fureurs de la Caſtelmaine furent telles, qu'elle en penſa tenir ſa parole : & l'on tient que ce triomphe en couta quelque peu d'innocence à ſa rivale.

La Reine-Mere, qui ſans faire de tracaſſeries ne laiſſoit pas de les aimer, eut la bonté de ſe divertir de cet événement ſelon ſa coutume. Elle prit occaſion de faire la guerre au Chevalier de Grammont ſur ce qu'il avoit jetté cette pomme de diſcorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner, en préſence de toute la Cour, les louanges que méritoit un préſent ſi magnifique : *Mais d'où vient,* lui dit-elle, *que vous êtes ici ſans équipage, vous qui faites une ſi groſſe dépenſe; car on dit que vous n'avez pas ſeulement un laquais, & que c'eſt un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches*

de poix dont ils empuantiſſent toute la Ville? Madame, lui dit-il, *le Chevalier de Grammont n'aime point le faſte. Mon Linck, dont vous parlez, eſt affectionné pour mon ſervice, outre que c'eſt un des braves hommes du monde. Votre Majeſté ne connoit pas la nation des Links. Elle eſt trop charmante. On ne ſauroit faire un pas la nuit, qu'on n'en voie accourrir une douzaine. La premiere fois que je fis connoiſſance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs ſervices; ſi bien qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma chaiſe. Le ſpectacle étoit nouveau; car ceux qui m'avoient vu paſſer avec cette illumination avoient demandé quel enterrement c'étoit. Ces Meſſieurs ne laiſſérent pas d'entrer en différend ſur quelques douzaines de ſchellings que je leur avois jettées; & celui dont Votre Majeſté fait mention en aiant battu trois ou quatre lui ſeul, je le retins pour ſa valeur. Non, Madame, je ne compte pour rien la parade des carroſſes & des laquais. Je me ſuis vu cinq ou ſix valets-de-chambre à la fois, ſans avoir jamais eu de domeſtique en livrée, excepté mon Aumonier Pouſſatin. Comment!* dit la Reine en éclatant de rire, *un Aumonier portant vos couleurs? Ce n'étoit pas apparemment un prêtre? Pardonnez-moi, Madame,* dit-il, *& le premier prêtre du monde pour la danſe Baſque. Chevalier,* dit le Roi, *je veux que vous nous contiés tout à l'heure l'Hiſtoire de l'Aumonier Pouſſatin.*

CHAPITRE VIII.

SIRE, dit-il, Monſieur le Prince aſſiégeoit Lérida. La place n'étoit rien, mais Dom Gregorio Brice étoit quelque choſe. C'étoit un de ces Eſpagnols de la Vieille Roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les Guſmans enſemble, & plus galant que tous les Abenterrages de Grenade. Il nous laiſſa faire les premieres approches de ſa place ſans donner le moindre ſigne de vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit qu'un Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord & qui brule ſes fauxbourgs pour faire une belle défenſe, la fait d'ordinaire aſſez mauvaiſe, n'augura pas bien pour nous de la politeſſe de Grégoire de Brice; mais Monſieur le Prince, couvert de gloire & fier des campagnes de Rocroi, de Norlingue & de Fribourg, pour inſulter la place & le Gouverneur, fit monter la premiere tranchée en plein jour par ſon régiment, à la tête duquel marchoient vingt-quatre violons, comme ſi c'eut été pour une noce.

« *La nuit veniie*, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à joüer des airs tendres, & grande chere par tout. Dieu ſait les brocards qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à ſa fraize, que nous nous promettions de prendre l'un & l'autre dans vingt-quatre heures. Cela ſe paſſoit à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure, qui partoit du rempart, & qui répeta deux ou trois fois, *Alerte à la muraille!* Ce cri fut ſuivi d'une ſalve de canon & de mouſqueterie, & cette ſalve d'une vigoureuſe ſortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant juſqu'à notre grande-garde.

« Le lendemain, Gregorio Brice envoia par un trompette des préſens de glace & de fruits à Monſieur le Prince, priant bien humblement Son Alteſſe de l'excuſer s'il n'avoit point de violons pour répondre à la ſérénade qu'il avoit eu la bonté de lui donner; mais que, s'il avoit pour agréable la muſique de la nuit précédente, il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit l'honneur de reſter devant ſa place. Le bourreau nous tint parole; &, dès que nous entendions *Alerte à la muraille!* nous n'avions qu'à compter ſur une ſortie qui nettoioit la tranchée, combloit nos travaux, & qui tuoit ce que nous avions de meilleur en ſoldats & en officiers. Monſieur le Prince en fut ſi piqué, qu'il s'opiniatra, malgré le ſentiment des Officiers généraux, à continuer un ſiege qui penſa ruiner ſon armée,

& qu'il fut encore obligé de lever aſſez bruſquement.

« Comme nos troupes ſe retiroient, Dom Grégoire, bien loin de ſe donner de ces airs que prennent les Gouverneurs en pareille occaſion, ne fit de ſortie que pour envoier faire un compliment plein de reſpect à Monſieur le Prince. Le Seigneur Brice partit quelque tems après pour rendre compte à Madrid de ſa conduite, & pour en recevoir la récompenſe. Votre Majeſté ſera peut-être bien aiſe de ſavoir le traitement qu'on fit au petit Brice, après la plus brillante action que les Eſpagnols euſſent faite de toute la guerre. On le mit à l'Inquiſition.

« *Quoi!* dit la Reine Mere, *à l'Inquiſition pour ſes ſervices? Non pas tout à fait pour ſes ſervices,* dit-il; *mais, ſans égard à ſes ſervices, on le traita, comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantot au Roi.*

« La Campagne de Catalogne finie de cette maniere, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais comme Monſieur le Prince en avoit fait proviſion en d'autres rencontres, & qu'il avoit de grands deſſeins en tête, il eut bientot oublié cette petite diſgrace. Nous ne faiſions que goguenarder pendant le voiage. Monſieur le Prince étoit le premier à nous mettre en train ſur ſon Siége. Nous fimes quelques couplets de ces *Lérida,* qui ont tant couru, afin qu'on n'en fit pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes

rien; nous eûmes beau nous traiter cavaliérement dans nos chanſons, on en fit à Paris où on nous traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête. Une troupe de Catalans, qui danſoient au milieu de la ruë, vinrent danſer ſous les fenêtres de Monſieur le Prince pour lui faire honneur. Mr. Pouſſatin, couvert d'un petit caſaquin noir, danſoit au milieu de cette troupe, comme un vrai poſſédé. Je reconnus d'abord la danſe de notre païs aux ſauts & aux bonds qu'il faiſoit. Monſieur le Prince fut charmé de ſa diſpoſition & de ſa legéreté. Je le fis venir après la danſe, & lui ayant demandé ce qu'il étoit, *Prêtre indigne, à votre ſervice, Monſeigneur,* me dit-il. *Je m'appelle Pouſſatin, et ſuis de Béarn. J'allois en Catalogne, pour ſervir d'aumonier dans l'Infanterie; car, Dieu merci, je vais bien du pied; mais, puisque la guerre eſt heureuſement finie, s'il plaiſoit à votre Grandeur de me prendre à ſon ſervice, je la ſuivrois par tout, & la ſervirois fidelement. M. Pouſſatin,* lui dis-je, *ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'aumonier; mais, puiſque vous êtes de ſi bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon ſervice.*

« Monſieur le Prince, préſent à toute cette converſation, fut ravi de me voir un aumonier. Comme le pauvre Pouſſatin étoit fort délabré, je n'eus pas le tems de le mettre en équipage à Perpignan; mais, lui ayant fait donner le juſ-

taucorps d'un des laquais du Maréchal de Grammont, qui reſtoit avec l'équipage, je le fis monter derriere le carroſſe de Monſieur le Prince, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il voioit la mine peu orthodoxe que le petit Pouſſatin avoit en livrée jaune.

« Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la Reine, qui d'abord en fut un peu ſurpriſe. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulut voir danſer mon Aumonier : car en Eſpagne il n'eſt pas tout à fait ſi rare de voir danſer les Eccléſiaſtiques que de les voir en livrée.

« Pouſſatin fit des merveilles devant la Reine ; mais, comme ſa danſe étoit un peu vive, elle ne put ſupporter l'odeur que ſon agitation violente répandit dans ſon cabinet. Les Dames lui demanderent quartier. Il y avoit dequoi vaincre tous les parfums & toutes les eſſences dont elles étoient munies. Pouſſatin ne laiſſa pas d'en remporter beaucoup de louanges & quelques louis.

« J'obtins au bout de quelque tems un petit Bénéfice de campagne pour mon Aumonier, & j'ai ſu depuis que Pouſſatin prêchoit avec la même légéreté dans ſon village, qu'il danſoit aux noces de ſes paroiſſiennes. »

Le conte de Pouſſatin divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus ſi mauvais qu'on l'eut mis en livrée. Le traitement de Grégoire Brice la ſcandaliſa bien davantage ; &, voulant juſtifier la

Cour d'Eſpagne ſur un procédé qui paroiſſoit ſi dur, *Chevalier de Grammont*, dit-elle, *quelle héréſie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit-il accuſé, pour qu'on le mit à l'Inquiſition? Madame*, dit-il, *l'hiſtoire n'en eſt pas trop bonne à conter devant Votre Majeſté. C'étoit une petite gentilleſſe d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avoit aucune mauvaiſe intention : ſon crime n'auroit pas mérité le foüet dans le plus ſérieux college de France puiſque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendreſſe à certaine petite Eſpagnolette qui avoit les yeux ſur lui dans une occaſion ſolemnelle.*

Le Roi voulut un détail précis de l'avanture ; & le Chevalier de Grammont ſatisfit ſa curioſité, dès que la Reine & le reſte de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faiſoit bon l'écouter quand il faiſoit quelque récit; mais il ne faiſoit pas bon ſe trouver en ſon chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui euſſent alors mérité ſon indignation. Le ſeul Ruſſel étoit de tems en tems l'objet de ſes railleries; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaiſon de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Ruſſel étoit un des fiers danſeurs d'Angleterre, je veux dire pour les contre-danſes. Il

en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il danſoit toutes à livre-ouvert; &, pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa danſe reſſembloit aſſez à ſes habits; il y avoit vingt ans que la mode en étoit paſſée.

Le Chevalier de Grammont voioit bien qu'il étoit fort amoureux; &, quoiqu'il vit bien auſſi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laiſſa pas de s'allarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle d'Hamilton; mais il fut bientot délivré de cette inquiétude.

Ruſſel, ſur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa Maitreſſe de ſes deſſeins, avant ſon départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux audiences qu'on ſouhaitoit d'elle; mais un jour qu'on le vint chercher pour jouer chez Madame de Caſtelmaine, Ruſſel prit ſon tems, & s'addreſſant à Mademoiſelle d'Hamilton, d'un air moins embarraſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occaſions, il lui fit ſa déclaration de cette maniere : *Je ſuis frere du Comte de Bedford. Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille jacobus de rente, & quinze mille en argent comptant. Je viens, Mademoiſelle, vous les offrir avec ma perſonne. L'un des préſens ne vaut pas grande choſe ſans l'autre, j'en conviens. C'eſt pourquoi je les mets enſemble. On m'a conſeillé d'aller aux eaux pour un petit aſthme, qui vraiſem-*

blablement ne durera pas long-tems, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la propoſition à Monſieur votre pere, à qui je n'ai pas cru devoir m'addreſſer avant que de ſavoir vos ſentimens. Mon neveu Guillaume ne ſait encore rien de mon deſſein; mais je crois qu'il n'en ſera pas fâché, quoiqu'il ſe voie par là fruſtré d'un bien aſſez conſidérable: car il a beaucoup d'égard pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il s'apperçoit que je vous aime. Je ſuis fort aiſe qu'il me faſſe ſa cour par ſes aſſiduitez ici; car il ne faiſoit que dépenſer ſon argent auprès de cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne lui en coute rien à préſent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.

Mademoiſelle d'Hamilton avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ſes intentions pour elle, encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la conſulter avant de les déclarer à ſes parens. *Il ſera,* lui dit-elle, *aſſez tems de leur en parler à votre retour des eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils diſpoſent de moi, que vous ne ſoiez revenu. En tout cas, ſi l'on me preſſoit beaucoup, votre neveu Guillaume aura ſoin de vous en avertir. Ainſi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira; mais gardez-vous bien de négliger votre ſanté pour précipiter votre retour.*

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette converſation, & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonſtances de la déclaration qui ne laiſſoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de ſon départ. Il en reprit un ton plaiſant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faiſoit de lui ôter un rival ſi dangereux. *Il eſt donc parti, Chevalier?* lui dit le Roi. *Surement, Sire,* dit-il. *J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cocheman avec ſon aſthme & ſon équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renoüée avec un ruban feuille morte, & le chapeau ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui lui ſied à merveille. Ainſi je n'aurai plus à faire qu'à Guillaume Ruſſel, qu'il laiſſe réſident auprès de Mademoiſelle d'Hamilton; & pour lui, je ne le crains, ni ſur ſon compte, ni ſur celui de ſon oncle. Il eſt trop amoureux lui-même pour appuier les intérêts d'un autre; &, comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les ſiens, ſçavoir de ſacrifier le portrait ou quelques lettres de la Midleton, j'ai, ma foi, dequoi faire paroly de ces ſortes de faveurs. J'avouë qu'il m'en coute un peu.*

Puis que vos affaires vont ſi bien du côté des Ruſſels, lui dit le Roi, *je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon frere eſt nouvellement amou-*

reux de Madame de Cheſterfield. Que de bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier de Grammont; *je lui ſais ſi bon gré de cette inconſtance, que je le ſervirois de bon cœur auprès de ſa nouvelle maitreſſe s'il n'avoit Hamilton pour rival. Votre Majeſté ne ſçauroit trouver mauvais que je ſerve le frere de ma Maitreſſe contre le vôtre. Hamilton n'a pourtant pas ſi beſoin de ſecours dans une affaire comme celle-ci que le Duc d'York,* lui dit le Roi; *mais, de l'humeur dont je connois Milord Cheſterfield, il ne ſouffrira pas ſi patiemment que le bon Shrewſbury qu'on ſe batte pour ſa femme. Il mérite pourtant aſſez la même deſtinée.* Voici ce que c'étoit que ce Milord Cheſterfield.

Il avoit le viſage fort agréable, la tête aſſez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'eſprit. Un long ſéjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la Caſtelmaine. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ſes bonnes graces avant qu'elle fut mariée; &, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croioit aſſez volontiers.

Il avoit recherché la fille ainée du Duc d'Ormond dans le tems qu'il avoit l'eſprit encore rempli de ſa premiere paſſion. Celle du Roi pour la Caſtelmaine & l'établiſſement qu'il eſperoit

par cette alliance firent qu'il preſſa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eut été paſſionnément amoureux. Il avoit donc épouſé Madame de Cheſterfield ſans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de ſon indifférence. Elle étoit fine & délicate ſur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la ſuite, & dans le tems que ſon époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaiſir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'aviſa d'ôter Hamilton, comme elle venoit de faire ſon époux, à tout ce qui lui reſtoit de tendreſſe pour la Caſtelmaine. La choſe ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit deſagréable par l'impoliteſſe de ſes manieres, ſes hauteurs à contretems, & ſes imaginations & inégalitez perpétuelles. La Cheſterfield, au contraire, ſavoit armer ſes attraits de tout ce qu'il y a de ſéduiſant dans l'eſprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'Ormond, à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutot le dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux empreſſemens de ſon mari, réveillérent le penchant naturel qu'il avoit aux ſoupçons. Il ſe douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup paſſer de l'inquiétude à l'in-

différence pour lui ſans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; &, ſelon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne ſon expérience & ſon induſtrie pour la découverte d'une choſe qui devoit troubler ſon repos.

Hamilton, qui le connoiſſoit, ſe mit de ſon côté ſur ſes gardes; &, plus ſes affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter juſqu'aux moindres ſoupçons. Il lui faiſoit les confidences les plus belles & les moins ſinceres du monde ſur ſa paſſion pour la Caſtelmaine, ſe plaignoit de ſes emportemens, & lui demandoit à deux genoux ſes conſeils pour réüſſir auprès d'une perſonne dont lui ſeul avoit véritablement poſſédé les affections.

Cheſterfield, que ces diſcours flattoient, lui promit ſa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. Hamilton n'étoit donc plus embaraſſé que de la conduite de Madame de Cheſterfield, de qui les gracieuſetez ſe déclaroient un peu trop hautement à ſon gré. Mais, tandis qu'il étoit diſcrétement occupé à regler le penchant qu'elle marquoit en ſa faveur, & à la conjurer de tenir ſes regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'York, &, qui plus eſt, leur faiſoit des réponſes aſſez favorables.

Il crut s'en appercevoir comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moien de croire ſes yeux ſur ce que ceux de la Cheſterfield ſembloient dire à ce

nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vrai-ſemblance à ſe figurer qu'un eſprit comme le ſien put avoir du gout pour des manieres dont ils avoient mille fois ri tête à tête; mais ce qu'il jugeoit encore moins poſſible étoit qu'elle voulût commencer une autre avanture ſans avoir mis la derniere main à celle où ſes avances l'avoient engagée. Cependant il ſe mit à l'obſerver de plus près; & toutes les découvertes qu'il fit par ſes obſervations lui firent voir que, ſi elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit ſi haut, & le traita tellement de viſionnaire, qu'il parut confus ſans être convaincu. Toute la ſatisfaction qu'elle lui fit fut de lui dire fiérement qu'il méritoit que des reproches ſi deraiſonnables fuſſent mieux fondez.

Milord Cheſterfield avoit pris les mêmes allarmes; &, ne doutant plus, par les obſervations qu'il avoit faites de ſon côté, qu'il n'eut trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de ſa femme, il ſe le tint pour dit; &, ſans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant que de prendre ſon parti.

Comment, après tout, rendre raiſon du procédé de Madame de Cheſterfield, ſi on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en uſage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir?

Mais, avant que de paſſer au détail de cette avanture, jettons la vuë ſur les fortunes galantes de Son Alteſſe avant la déclaration de ſon mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il eſt permis de s'écarter un peu du fil de ſon récit, lors que les faits véritables & peu connus répandent ſur la digreſſion une variété qui la rend excuſable. Voions ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'York avec la fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonſtances qui rendent les unions de cette nature valides a l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins & le point eſſentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouſe ne fut pas abſolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le Duc, dans les premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, ſembloit ne ſouhaiter le rétabliſſement du Roi que pour le déclarer avec éclat. Mais, dès qu'il ſe vit poſſeſſeur d'un rang qui touchoit de ſi près au Trône ; que la poſſeſſion de Mademoiſelle Hyde n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, ſi fertile en Beautez, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi ſon frere, & qu'il ſe voioit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élévation ſuprême fut deſcendu ſi bas, il ſe mit à faire des réflexions. D'un côté, ſon mariage lui paroiſſoit horriblement mal aſſorti de

toutes les manieres. Il ſe ſouvint que Jermyn ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiſelle Hyde qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réüſſir. Il enviſageoit ſon mariage comme un attentat contre le reſpect & l'obéïſſance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroit la Cour & tout le Roiaume s'offrit à ſes yeux, avec l'impoſſibilité d'obtenir le conſentement du Roi ſur une choſe qu'il ſembloit par mille raiſons être obligé de lui refuſer. D'un autre côté, ſe préſentoient les larmes & le deſeſpoir de la pauvre Hyde, mais, plus que cela, les remords d'une conſcience dont la délicateſſe commençoit dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Milord Falmouth, & le conſulta ſur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'addreſſer pour ſes intérêts, ni plus mal pour Mademoiſelle Hyde. Falmouth lui ſoutint d'abord, non-ſeulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impoſſible qu'il y eut jamais ſongé; qu'un mariage étoit nul pour lui ſans le conſentement du Roi, quand même le parti ſe fut trouvé d'ailleurs ſortable; mais que c'étoit une mocquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Roiaume ſans Nobleſſe, & Chancelier ſans capacité ; qu'à l'égard de ſes ſcrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'inſtruiroient à fond de la conduite que Mademoiſelle Hyde avoit tenuë

avant qu'il la connut, & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la choſe fut déjà faite, il auroit bientot dequoi le déterminer.

Le Duc d'York conſentit, & Milord Falmouth, aiant aſſemblé ſon conſeil & ſes témoins, les mena dans le cabinet de Son Alteſſe, après les avoir inſtruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Meſſieurs étoient le Comte d'Arran, Jermyn, Talbot & Killegrew, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'York à celui de Mademoiſelle Hyde, & qui de plus étoient révoltez, avec toute la Cour, contre l'inſolente autorité du premier Miniſtre.

Le Duc leur aiant dit, après une eſpece de préambule, que, quoi qu'ils n'ignoraſſent pas ſa tendreſſe pour Mademoiſelle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendreſſe l'avoit porté; qu'il ſe croioit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner; mais que, comme l'innocence des perſonnes de ſon âge étoit expoſée d'ordinaire aux médiſances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au ſujet de ſa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire ſincérement ce qu'ils en ſçavoient, d'autant qu'il étoit réſolu de regler ſur leurs témoignages les deſſeins qu'il avoit pour elle : on ſe fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit ſemblant de n'oſer prononcer ſur une matiere ſi ſérieuſe & ſi déli-

cate; mais le Duc d'York aiant réïtéré ſes inſtances, chacun ſe mit à déduire par le menu ce qu'il ſavoit & peut-être ce qu'il ne ſavoit pas de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonſtances qu'il falloit pour appuier le témoignage. Par exemple, le Comte d'Arran, qui parla le premier, dépoſa que dans la gallerie de Honſlaerdyk, où la Comteſſe d'Oſſory, ſa belle-ſœur, & Jermyn joüoient un jour aux quilles, Mademoiſelle Hyde avoit fait ſemblant de ſe trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la gallerie; que lui, dépoſant, l'avoit ſuivie, & que, lui aiant coupé ſon lacet pour donner plus de vraiſemblance aux vapeurs, il avoit fait de ſon mieux pour la ſecourir ou pour la defennuier. Talbot dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conſeil, à telles enſeignes que, n'aiant pas tant d'attention aux choſes qui étoient ſur la table qu'à celles qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille ſur une dépêche de quatre pages, & que le ſinge du Roi, qu'on accuſoit de ce deſordre, en avoit été long-tems en diſgrace.

Jermyn indiqua pluſieurs endroits où il en avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant tous ces chefs d'accuſation ne rouloient que ſur quelques tendres privautez, ou, tout au plus, ſur ce qu'on appelle les menus plaiſirs d'un commerce; mais Killegrew, voulant renchérir ſur

ces foibles dépoſitions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ſes bonnes-graces. Il avoit l'eſprit vif & badin, & ſavoit donner un tour agréable à ſes récits par des figures gracieuſes & ſenſibles. Il aſſura qu'il avoit trouvé l'heure du Berger dans un certain cabinet conſtruit au deſſus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux empreſſemens amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de ſon bonheur trois ou quatre cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins dn bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit ſouvent & qu'elle s'y plaiſoit fort.

Le Duc d'York trouva cette derniere accuſation outrée, perſuadé qu'il avoit par devers lui des preuves ſuffiſantes du contraire. Il remercia Meſſieurs les témoins à bonne fortune de leur franchiſe, leur impoſa ſilence à l'avenir ſur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & paſſa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans ſon cabinet, Milord Falmouth, qui l'avoit ſuivi, conta ce qui venoit de ſe paſſer au Comte d'Oſſory, qu'il trouva chez le Roi. Ils ſe doutérent bien de ce qui faiſoit la converſation des deux freres, car elle fut longue. Le Duc d'York, en ſortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutérent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Milord Falmouth commençoit à s'attendrir de ſa diſgrace, & ſe repentoit un peu de la part qu'il y avoit euë, lors que

le Duc d'York lui dit de ſe trouver avec le Comte d'Oſſory chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu ſurpris qu'il eut la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvérent à l'heure marquée Son Alteſſe dans la chambre de Mademoiſelle Hyde. Ses yeux paroiſſoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuié contre la muraille, leur parut bouffi de quelque choſe. Ils ne doutérent point que ce ne fut de rage & de deſeſpoir. Le Duc d'York leur dit, de cet air content & ſerain dont on annonce les bonnes nouvelles, *Comme vous êtes les deux hommes de la Cour que j'eſtime le plus, je veux que vous aiés les premiers l'honneur de ſaluer la Ducheſſe d'York : la voilà.*

La ſurpriſe ne ſervoit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de ſaiſon dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant ſi remplis, que pour s'en cacher ils ſe jettérent vitement à genoux pour lui baiſer la main qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majeſté que ſi de ſa vie elle n'eut fait autre choſe.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empreſſa par devoir à lui témoigner des reſpects, qui devinrent très ſinceres dans la ſuite.

Les Petits-Maîtres, qui avoient dépoſé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voioient,

ſe trouvérent fort déconcertez. Les femmes ne ſont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, &, quand elles ſe promettent le plaiſir de la vengeance, elles n'y vont pas de mainmorte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La Ducheſſe d'York, inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le Cabinet ſur ſon chapitre, loin d'en témoigner du reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de gracieuſetez & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits ſi ſenſibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louër leur zéle, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouëment d'un honnête homme que de prendre un peu ſur ſa probité pour donner aux intérêts d'un Maître ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non ſeulement pour le ſexe, mais pour ceux qui ſe parent le plus de philoſophie dans le nôtre.

Le Duc d'York, aiant mis ſa conſcience en repos par la déclaration de ſon mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à ſon inconſtance, en vertu de ce généreux effort. Il ſe prit donc à ce qui ſe trouva d'abord ſous ſa main. Ce fut Madame de Carnégy, qui s'étoit trouvée ſous la main de bien d'autres. Elle étoit encore aſſez belle, & ſa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir ſon nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Milord Carnégy, ſon époux, étoit encore en Ecoſſe;

mais, ſon pere étant mort ſubitement, il en revint auſſi ſubitement avec le nom de Southeſk, que ſa femme haïſſoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que ſon retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faiſoit pendant ſon abſence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aiſe de s'éclaircir ſur la vérité du fait, il tenoit l'œil ſur ceux de ſa femme. Il y avoit long-tems que les choſes étoient entre elle & le Duc d'York à ne plus s'amuſer à la bagatelle; cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'eſt-à-dire toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de viſite.

En ce tems-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant ſon abſence; &, ſans ſçavoir ce que c'étoit que Madame Southeſk, il apprit que ſon Maître en étoit amoureux. Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le Duc le préſenta. Quelques complimens ſe firent de part & d'autre, après leſquels il crut devoir laiſſer à Son Alteſſe la liberté de faire le ſien, & ſe retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnoit ſur la ruë. Talbot ſe mit à la fenêtre pour y regarder les paſſans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces ſortes d'occaſions; mais il étoit ſi ſujet aux diſtractions & aux inadvertences, qu'il avoit laiſſé bonnement à Londres la lettre de compli-

mens dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à ſon audience.

Il étoit donc en ſentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ſes inſtructions, lors qu'il vit arrêter un carroſſe à la porte, ſans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit ſortir & qu'il entendit bientot monter.

Le Diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Milord Southeſk en perſonne. On avoit eu ſoin de renvoier l'équipage de Son Alteſſe, parce que la Southeſk avoit aſſuré que ſon époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux : ſpectacles qui l'amuſoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eut ſi bonne compagnie au logis, n'y voiant aucun carroſſe ; mais, s'il fut d'abord ſurpris de voir Talbot tranquillement aſſis dans l'antichambre de ſa femme, ſon étonnement ne dura gueres. Talbot ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; &, ſans s'imaginer qu'il eut changé de nom : *Eh, bon jour, Carnégy ; bon jour, mon gros cochon,* lui dit-il en lui tendant la main ; *d'où diable ſors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point auſſi à la Southeſk ? Si cela eſt, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer païs ; car je t'apprends que le Duc d'York en eſt amoureux, & je te veux bien confier qu'à*

l'heure que je te parle, il eſt là-dedans qui lui en dit deux mots.

Southeſk, interdit, comme on peut ſe l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles queſtions. Talbot le mit dehors comme ſon ami, &, comme ſon ſerviteur, lui conſeilla de chercher fortune ailleurs. Southeſk, ne ſachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans ſon carroſſe; & Talbot, charmé de l'avanture, mouroit d'envie que le Duc ſortit pour lui en faire le récit; mais il fut bien ſurpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaiſant pour ceux qui en étoient de quelque choſe; ſurtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnégy n'eut changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'York n'eut pas grand regret: & bien lui prit de ſon indifférence, car le traitre de Southeſk ſe mit à préparer une vengeance par laquelle, ſans emploier le fer ni le poiſon, il eut tiré quelque ſatisfaction de ceux qui l'avoient offenſé, pour peu que leur intrigue eut encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puiſſent fournir, & le trouva, mais ſans être vengé qu'à demi; car, après avoir paſſé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame ſa femme ne fit que lui rendre ſon préſent, n'aiant plus de commerce

avec celui pour lequel on l'avoit induſtrieuſement préparé.

Madame Robarts brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus belles couleurs, avec tout celui de la jeuneſſe, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'York n'auroit pas laiſſé d'y trouver ſon compte, ſi des difficultez preſque invincibles n'euſſent fait échouër ſes bonnes intentions pour elle. Milord Robarts, mari de la belle, étoit un vieux ſacripant, incommode & revêche au poſſible, amoureux à la deſeſpérer, &, pour ſurcroit de malédiction, réſident perpétuel auprès de ſa perſonne.

Elle s'apperçut de l'attention que Son Alteſſe avoit pour elle, & laiſſa voir qu'elle étoit aſſez portée à la reconnoiſſance. Cela redoubla les empreſſemens & toutes les marques de tendreſſe qu'il put lui donner de loin; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance & d'aſſiduité à meſure que ces approches ſe faiſoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des perſonnes, qui avoient part à ſa confiance, lui dirent qu'il ne tiendroit qu'à lui que Madame Robarts, ſi digne d'être à la Cour, n'y fut reçuë dans un poſte conſidérable auprès de la Reine ou de la Ducheſſe. On le ſonda ſur un Gouvernement dans ſa province. On lui propoſa

de vouloir bien ſe charger de l'adminiſtration du bien que le Duc d'York avoit en Irlande, dont on lui laiſſoit la diſpoſition abſoluë, moiennant qu'il partit en diligence pour n'y reſter qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propoſitions, il en comprit tout l'avantage; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'eſt pas toujours l'averſion ni la peur qu'on en a qui garantiſſent de la deſtinée. Le vilain le ſavoit à merveille; c'eſt pourquoi, ſous prétexte d'un pélerinage à Sainte-Winyfréde, vierge & martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eut mis les plus hautes montagnes du païs de Galles entre la ſienne & le deſſein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après ſon départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des ſeuls plaiſirs de la chaſſe, ou du moins ce ne fut que par des amuſemens paſſagers qu'il donna dans ceux de l'amour ; mais ces gouts s'étant paſſez avec le ſouvenir de Madame Robarts, ſes regards & ſes vœux ſe tournérent vers Mademoiſelle Brook; & ce fut au fort de cette pourſuite que Madame de Cheſterfield ſe mit d'elle-même entre ſes mains, comme nous allons dire en reprenant la ſuite de ſon hiſtoire.

Le Comte de Briſtol, ambitieux & toujours in-

quiet, avoit eſſaié toutes ſortes de moiens pour ſe mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même Digby dont Buſſy fait mention dans ſes Annales, il ſuffira de dire qu'il n'avoit pas changé de caractere. Il ſavoit que l'amour & les plaiſirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit à l'excluſion du Chancelier; ainſi, c'étoit fêtes ſur fêtes chez lui : le luxe & la délicateſſe régnoient dans ces repas nocturnes, qui ſont l'enchainement des autres voluptez. De tous ces repas étoient Meſdemoiſelles Brook, ſes parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. Briſtol voioit les choſes en train de lui donner bonne opinion de ſon projet; mais la Caſtelmaine, nouvellement en poſſeſſion de toute la tendreſſe du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis, en mépriſant Mademoiſelle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, ſous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le Comte de Briſtol n'eut qu'a renguainer ſes deſſeins, & Mademoiſelle Brook ſes avances. Le Roi n'oſoit plus y ſonger; mais Monſieur ſon frere voulut bien ſe charger de ſon refus; & Mademoiſelle Brook accepta l'offre de ſon cœur, en attendant qu'il plut au Ciel de diſpoſer autrement d'elle : ce qui arriva bientot de cette maniere.

Le Chevalier Denham, comblé de richeſſes auſſi

bien que d'années, avoit paſſé ſa jeuneſſe au milieu de tous les plaiſirs que ſans ſcrupule on ſe permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'eſprit, ſatirique & goguenard dans les poëſies. Il n'y pardonnoit ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouſe. Tout y reſpiroit les bons mots & les contes agréables; mais ſa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire ſur les avantures du mariage; &, comme s'il eut voulu ſoutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans ſa jeuneſſe, il prit pour femme, à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans, cette Mademoiſelle Brook dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'York l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant; mais les circonſtances d'un mariage ſi malaſſorti réveillérent ſes empreſſemens. Elle, de ſon côté, lui laiſſa concevoir des eſpérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étoient oppoſez avant ſon mariage. Elle vouloit être de la Cour; &, pour la promeſſe qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Ducheſſe, elle étoit ſur le point de lui en faire une autre, ou de paier comptant, lorſque la Cheſterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par ſon mauvais deſtin de lui ôter ſon amant pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux aſſemblées publiques, il falloit de néceſ-

ſité qu'elle y fit de grands frais en avances pour le ſéduire; &, comme c'étoit le lorgneur le moins circonſpect de ſon tems, toute la Cour fut inſtruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéreſſés. Hamilton & Milord Cheſterfield les obſervoient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avoit couru ſur ſon marché, prit la liberté de ſe déchaîner de toute ſa force contre ſa rivale. Hamilton s'étoit flatté juſques-là que la vanité ſeule intéreſſeroit le cœur de Madame de Cheſterfield dans cette avanture; mais il fut bientôt détrompé: de quelque indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on ſe permet des agaceries qu'on croit ſans conſéquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'eſt pas ſûr qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaiſirs, & tout ce que les penchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de magnificence & de politeſſe. Les Beautez vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faiſoit valoir ſes talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la danſe, d'autres par l'air & la magnificence, quelques-uns par l'eſprit, beaucoup par la tendreſſe, & peu par la conſtance. Il y avoit un cer-

tain Italien à la Cour, fameux pour la guitarre. Il avoit du génie pour la muſique, & c'eſt le ſeul qui de la guitarre ait pu faire quelque choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gratieuſe & ſi tendre qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat des inſtrumens. La vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de joüer à ſa maniere. Le gout du Roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode que tout le monde en joüoit bien ou mal, & ſur la toilette des Belles on étoit auſſi ſûr de voir une guitarre que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'York en joüoit paſſablement, & le Comte d'Arran comme Franciſco lui-même. Ce Franciſque venoit de faire une ſarrabande qui charmoit ou déſoloit tout le monde; car toute la guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & Dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc d'York prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria Milord Arran de la jouër devant lui. Madame de Cheſterfield avoit la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte d'Arran, qui vouloit jouër de ſon mieux, mena Son Alteſſe à l'appartement de Madame ſa ſœur. Elle étoit logée à la Cour chez le Duc d'Ormond, ſon pere, & cette merveilleuſe guitarre y logeoit avec elle. Je ne ſai ſi la choſe avoit été concertée; mais il eſt certain qu'ils trouvérent la Dame & la guitarre au logis. Ils y trouvérent auſſi Milord Cheſterfield, tellement effraié de cette viſite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que

de ſonger à ſe lever pour la recevoir avec le reſpect qu'il lui devoit.

La jalouſie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille ſoupçons, plus noirs que l'encre, s'emparérent de ſon imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car, tandis que le frere joüoit de la guitarre, la ſœur joüoit de la prunelle, comme s'il n'y eut point eu d'ennemi en campagne. Cette ſarrabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc aſſura qu'on ne pouvoit mieux jouër. La Cheſterfield ſe récria ſur la piece; mais ſon époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la joüoit, la trouva déteſtable. Cependant, quoi qu'il ſouffrit mort & paſſion de ce qu'il falloit ſe contraindre, tandis qu'on ſe contraignoit ſi peu devant lui, il étoit réſolu de voir à quoi cette viſite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le ſecond, de croire que la Reine, qui l'envoioit chercher ſi mal à propos, étoit du complot. Enfin, aprés toutes les extravagantes idées d'un homme ſoupçonneux & toutes les irréſolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les allarmes ſont pour les jaloux ce que les deſaſtres ſont pour les malheureux : ils arrivent rarement ſeuls, & ne

ceſſent jamais de perſécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la Reine donnoit à ſept ou huit Ambaſſadeurs de Moſcovie. A peine commençoit-il à maudire les Moſcovites, que ſon beau-frere parut & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambaſſade. Il ne douta plus qu'il ne fut d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laiſſer enſemble, & dans ſon cœur il lui en ſut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner ſur le champ ce qu'il penſoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fut beſoin d'autre preuve du commerce de ſa femme que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi ſe perſuader qu'on avoit profité de ſon abſence & de l'honnêteté de ſon officieux beau-frere. Il paſſa tranquillement cette nuit; &, comme il falloit ou créver ou communiquer ſes chagrins & ſes conjectures, il ne fit que rêver & ſe promener le lendemain juſqu'a l'heure du Park. Il fut à la Cour; il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le ſujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde; mais, à la fin, Hamilton ſe trouvant ſur ſon chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; &, l'aiant prié qu'ils puſſent faire un tour de promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon carroſſe, & ils arriverent au Cours en grand ſilence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur,

s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voioit depuis long-tems. Cheſterfield, après un petit préambule qui ne ſignifioit pas grand'choſe, lui demanda comme ſes affaires alloient auprès de Madame de Caſtelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette queſtion n'alloit pas au fait, ne laiſſa pas de l'en remercier; &, comme il méditoit quelque réponſe : *Madame votre Couſine*, lui dit Cheſterfield, *eſt extrémement coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'eſt pas extrémement ſage.* Hamilton trouva ce dernier article un peu fort, & s'étant mis à le refuter : *Mon Dieu*, lui dit Milord Cheſterfield, *vous voiez, auſſi bien que toute la Cour, les airs qu'elle ſe donne. Les Maris ſont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais ils ne ſont pas toujours les derniers à s'en appercevoir. Je ne ſuis pas ſurpris que, m'aiant fait d'autres confidences, vous m'aiés caché celle-là; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre eſtime, je ſerois fâché que vous cruſſiés que je ſuis aſſez ſot pour ne rien voir, quoi que je ſois aſſez honnête pour ne rien dire. Cependant on outre tellement les choſes, qu'il faut à la fin que je prenne un parti. Dieu me préſerve de faire le jaloux, le perſonnage eſt odieux; mais auſſi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la Ville. Soiés donc juge, par les choſes que je vais vous dire, ſi je dois m'ar-*

mer d'indolence, ou ſi je dois prendre des meſures pour m'en garentir.

Son Alteſſe me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Hamilton treſſaillit à ce début. *Oui,* pourſuivit l'autre, *il ſe donna cette peine, & Monſieur d'Arran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de ſa naiſſance faſſe un tel perſonnage? Quelle fortune peut-il eſpérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes ſervices? Mais il y a long-tems que nous le connoiſſons pour la plus pauvre eſpece d'Angleterre, avec ſa guitarre & ſes autres nigauderies.* Cheſterfield, après cette légere ébauche du mérite de ſon beau-frere, ſe mit à conter les obſervations qu'il avoit faites pendant ſa viſite, & lui demanda ce qu'il croioit de ſon couſin d'Arran, qui les avoit ſi bonnement laiſſés enſemble. *Cela vous ſurprend donc,* pourſuivit-il? *Or, écoutez ſi j'ai raiſon de croire que la fin de cette belle viſite ſe ſoit paſſée dans la derniere innocence. Madame de Cheſterfield eſt aimable, il en faut convenir; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ſoit auſſi merveilleuſe qu'elle ſe l'imagine. Vous ſavez qu'elle a le pied vilain; mais vous ne ſavez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi,* diſoit Hamilton en lui-même; & l'autre continuant ſa deſcription: *Elle l'a groſſe & courte,* pourſuivit-il; *& pour diminuer ces défauts, autant que cela ſe peut, elle ne porte preſque jamais que des bas verds.*

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela viſoit; & Cheſterfield, devinant ſa penſée, *Donnez-vous un peu de patience,* lui dit-il : *je me trouvai hier chez Mademoiſelle Stewart, après l'audience de ces damnez Moſcovites. Le Roi venoit d'y arriver ; &, comme ſi le Duc eut juré de me pourſuivre partout ce jour-là, il vint un moment aprés. La converſation roula ſur la figure extraordinaire des Ambaſſadeurs. Je ne ſai où ce fou de Crofts avoit pris que les Moſcovites avoient tous de belles femmes, & que leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le Roi ſoutint qu'il n'y en avoit point de ſi belles que celles de Mademoiſelle Stewart. Elle, pour ſoutenir la gageure, ſe mit à la montrer juſqu'au deſſus du genou. On étoit prêt de ſe proſterner pour en adorer la beauté, car effectivement il n'y en a point de plus belle. Mais le Duc tout ſeul ſe mit à la critiquer. Il ſoutint qu'elle étoit trop menüe, & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus groſſe & moins longue; & conclut enfin qu'il n'y avoit point de ſalut pour une jambe ſans bas verds. C'étoit, ſelon moi, déclarer qu'il en venoit de voir, & qu'il en avoit encore la mémoire toute fraiche.*

Hamilton ne ſavoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il hauſſa les épaules, en diſant foiblement que les apparences étoient ſouvent trompeuſes ; que Madame de Cheſterfield

avoit la foibleſſe de toutes les Belles, qui croient que leur mérite s'établit ſur le nombre des adorateurs; & que, quelques airs qu'elle ſe fut imprudemment donnez pour ne pas rebuter Son Alteſſe, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulut conſentir à de plus grandes complaiſances pour l'engager. Il avoit beau donner des conſolations qu'il ne ſentoit pas, Cheſterfield vit bien qu'il ne penſoit rien moins que ce qu'il diſoit; mais il lui ſut bon gré de la part qu'il lui voioit prendre à ſes intérêts.

Hamilton eut hâte de ſe trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame ſa couſine. Le ſtile de ce billet ne reſſembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendreſſe, les menaces, & tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raiſon, compoſoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut ſi belle que dans ce moment, & jamais ſes yeux ne lui témoignérent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choſes qu'il avoit miſes dans ſa lettre. Elle lui ſerra la main en la recevant. Cette action acheva de le déſarmer. Il eut donné toutes choſes pour ravoir cette lettre. Il lui ſembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un viſionnaire, un impoſteur, & rien moins que

ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre ſon billet, & la Cheſterfield avoit marqué tant d'impatience & tant d'empreſſement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout ſembloit la juſtifier & le confondre. Elle ſe défit tellement quellement d'une viſite fâcheuſe qui l'aſſiégeoit, pour paſſer dans ſon cabinet. Il ſe crut trop coupable pour oſer attendre ſon retour. Il ſortit avec la compagnie; mais il n'oſa jamais ſe préſenter devant elle le lendemain pour avoir une réponſe à ſa lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la premiere fois, depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'oſoit lever les yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lors que s'étant approchée de lui, *N'eſt-il pas vrai*, dit-elle, *que vous voilà dans la ſituation du monde la plus ſotte pour un homme d'eſprit? Vous voudriés n'avoir point écrit; vous voudriés une réponſe, vous n'en eſpérez pas; cependant vous la ſouhaitez & la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une.* Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit Vénus avec toutes ſes Graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir quand ou par où ſortiroit cette

réponſe, lors qu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ſes gans & ſon éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit queſtion. Il n'avoit rien trouvé de ſévere ni d'ennemi dans le diſcours qu'elle lui avoit tenu; c'eſt pourquoi, ſe hâtant d'ouvrir ſon billet, voici ce qu'il y trouva :

Vos emportemens ſont ſi ridicules que c'eſt vous faire grace que de les attribuer à un excès de tendreſſe, qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel amant pour donner de l'inquiétude à un homme d'eſprit, & quel eſprit pour s'être emparé du mien! N'avez-vous point de honte de donner dans les viſions d'un jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La fable des bas verds, qui s'eſt trouvée l'objet de ſes caprices, vous a pu ſéduire par des circonſtances ſi pitoiables! Que ne s'eſt-il vanté, dans les confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre guitarre? Cet exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le reſte. Rentrez en vous-même; &, ſi vous m'aimez, loüez la Fortune de ce qu'une jalouſie ſi mal fondée détourne l'attention qu'on devroit avoir ſur mes ſentimens pour l'homme le plus aimable & le plus dangereux de la Cour.

Hamilton penſa pleurer de tendreſſe à ces marques d'une bonté dont il ſe croioit indigne.

Il ne ſe contenta pas de porter la bouche avec tranſport ſur toutes les parties de ce billet; il baiſa trois ou quatre fois ſes gans & ſon éventail. Le jeu fini, la Cheſterfield les reçut de ſes mains, & lut dans ſes yeux toute la joie que ſon billet avoit répandue dans ſon ame. Il n'avoit garde de ſe contenter de ce que ſes regards avoient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant, car on n'a pas tant d'eſprit quand on demande pardon que quand on offenſe; & il s'en faut bien que le ſtile des douceurs ſoit auſſi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en ſoit, ſa paix fut faite; leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la Cheſterfield, pour le rendre auſſi tranquille qu'il avoit été défiant, ſe paroit à tous momens d'un feint mépris pour ſon rival & d'une averſion ſincere pour ſon mari.

La confiance qu'il en prit fut telle qu'il conſentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour ſauver celles de leur commerce ſecret. Ainſi, rien ne troubloit le repos de ſon cœur, que l'impatience de trouver une occaſion favorable pour mettre le comble à ſes vœux. Il lui ſembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obſtacles dont elle faiſoit le dénombrement,

& qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute ſon induſtrie & tous ſes empreſſemens.

Cela lui fermoit la bouche; &, tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux perſonnes qui ſe vouloient tant de bien & qui étoient d'accord ne pouvoient parvenir qu'aux ſouhaits, la Fortune fit éclater une avanture imprévüe, qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de ſon rival ni des perfidies de ſa Maitreſſe.

Les revers de la Fortune épargnent ſouvent lors qu'on craint le plus; & ſouvent ils accablent lors qu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus paſſionnée qu'il eut jamais écrite à Madame de Cheſterfield, lors que ſon mari vint lui annoncer les particularitez de cette derniere découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans ſa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'eſprit ſi remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de Cheſterfield, que ſon mari fut d'abord mal reçu dans ſes accuſations, outre qu'il arrivoit mal à propos à ſon gré de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de ſentimens. Il ouvroit de grands yeux à meſure qu'on lui contoit des circonſtances d'une indiſcrétion ſi outrée, qu'elles lui paroiſ-

ſoient incroiables, malgré les particularitez du fait. *Vous avez raiſon d'en être ſurpris,* lui dit Cheſterfield en finiſſant; *mais, pour peu que vous doutiés de ce que je viens de dire, il ne vous ſera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer : car la ſcene de ces tendres familiaritez n'a pas été moins publique que l'eſt la chambre où l'on joüe chez la Reine; & cette chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'eſt apperçüe la premiere de ce qu'ils croioient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas ſecret. La vérité eſt qu'elle s'eſt addreſſée à moi tout le premier, comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.*

Madame votre couſine joüoit, comme je vous ai dit. Le Duc étoit aſſis auprès d'elle. Je ne ſai ce que ſa main étoit devenüe; mais je ſai bien qu'il s'en falloit juſqu'au coude qu'on ne lui vit le bras tout entier. J'étois derriere eux, dans la place que la Denham venoit de quitter. Il me vit en ſe retournant, & fut ſi troublé de ma préſence qu'il penſa deſhabiller Madame de Cheſterfield en retirant ſa main. Je ne ſai s'ils ſe ſont apperçus qu'on les ait découverts; mais je ſai bien que Madame Denham mettra bon ordre que perſonne ne l'ignore. Je vous avoüe que je ſuis dans un embarras que je ne puis vous exprimer.

Je ne balancerois pas à prendre mon parti ſi les reſſentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je ſaurois bien m'en faire raiſon, ſi, toute indigne qu'elle eſt d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illuſtre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au deſeſpoir. Vous y avez par là quelque intérêt; vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur ſur la choſe la plus délicate. Voions donc enſemble ce que je dois faire dans une occaſion ſi deſagréable.

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conſeils. Il n'écoutoit que la jalouſie, & ne reſpiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmez ſur l'eſpoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputoit à la Cheſterfield, il pria ſon mari de ſuſpendre ſes réſolutions juſqu'à ce qu'il fut plus amplement informé du fait. Il l'aſſura pourtant, s'il trouvoit que les choſes fuſſent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les ſiens.

Ils ſe ſéparérent là-deſſus; &, dès les premieres enquêtes, Hamilton trouva preſque tout le monde inſtruit d'une avanture à laquelle chacun ajoutoit quelque choſe en la contant. Le dépit & le reſſentiment s'allumoient dans ſon cœur, à meſure que toute ſa tendreſſe pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir pour lui faire

tous les reproches qu'on eſt preſſé de faire dans ces occaſions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui euſſent attiré quelque éclairciſſement. Il ſe conſidéroit comme le ſeul qui fut véritablement outragé dans cette avanture, ne comptant pour rien l'injure d'un époux en comparaiſon de celle d'un amant.

Il courut chez Milord Cheſterfield dans le tranſport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit aſſez appris pour lui donner enfin un conſeil qu'il ſuivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit ſauver une femme ſi ſottement prévenüe, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute ſon innocence en perdant toute ſa raiſon; qu'il falloit inceſſamment la mener à la campagne, & que, pour ne pas lui donner le tems de ſe reconnoître, le plutot ſeroit le mieux.

Milord Cheſterfield n'eut pas de peine à ſuivre un conſeil qu'il avoit déja regardé comme le ſeul qu'on lui put donner en ami; mais ſa femme, qui ne ſe doutoit pas encore qu'on eut fait cette nouvelle découverte ſur ſa conduite, crut qu'il ſe moquoit lors qu'il lui dit qu'il falloit ſe préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle ſe l'imagina d'autant plus qu'on étoit au cœur d'un hiver extrémement rude; mais elle s'apperçut bientot que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manieres de ſon mari qu'il croioit avoir quelque ſujet bien fondé de

la traiter avec cette hauteur ; &, voiant tous ſes parens froids & ſérieux ſur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'eſpéra plus dans cet abandonnement univerſel qu'en la tendreſſe d'Hamilton. Elle comptoit bien qu'elle ſeroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cauſe, & que ſa paſſion trouveroit enfin un moien de rompre un voiage dont elle ſe flatoit qu'il ſeroit encore plus outré qu'elle ; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de ſon départ, que tous les préparatifs d'un long voiage étoient faits, qu'elle recevoit des viſites d'adieu dans les formes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton, ſa patience & ſon eſprit furent à bout dans cet état funeſte. Quelques larmes l'auroient ſoulagée ; mais elle aima mieux ſe contraindre ſur ce ſoulagement que d'en donner le plaiſir à ſon époux. Le procédé d'Hamilton lui paroiſſoit inconcevable ; &, ne le voiant point paroître, elle trouva moien de lui faire tenir ce billet :

Seriés-vous du nombre de ceux qui, ſans daigner m'apprendre pour quel crime on me traite en eſclave, conſentent à mon enlevement ? Que veulent dire votre ſilence & votre inaction dans une conjoncture où votre tendreſſe devroit être la plus vive ? Je touche au moment de mon départ, & j'ai honte de ſentir que vous me le faites enviſager avec horreur, puis que j'ai raiſon de

croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins ſavoir où l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans les deſerts, & pourquoi vous paroiſſez, avec toute la terre, changé pour une perſonne que toute la terre n'obligeroit pas à changer, ſi votre foibleſſe ou votre ingratitude ne vous rendoient indigne de ſa tendreſſe.

Ce billet ne fit que l'endurcir & le rendre plus fier de ſa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaiſir de la voir au deſeſpoir, parce qu'il ne doutoit pas que ſa douleur & le regret de ſon départ ne fuſſent pour un autre. Il ſe complaiſoit merveilleuſement dans la part qu'il avoit à ſon affliction, & ſe ſavoit bon gré du conſeil qu'il avoit imaginé pour la ſéparer d'un rival peut-être ſur le point d'être heureux. Ainſi fortifié qu'il étoit contre ſa propre tendreſſe, par tout ce que les reſſentimens jaloux ont de plus impitoiable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, ſe joignant à tant de diſgraces réünies pour l'accabler tout d'un coup, penſa véritablement la mettre au deſeſpoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement. Perſonne n'ignoroit le motif de ce prompt départ ; mais peu de gens approuvérent le procédé de Milord Cheſterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de ſa femme ; mais

dans la Ville ce fut un prodige inconnu juſqu'alors de voir un mari recourir à ces moiens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalouſie. On excuſoit pourtant le pauvre Cheſterfield, autant qu'on l'oſoit ſans s'attirer la haine publique, en accuſant la mauvaiſe éducation qu'il avoit euë. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le Chevalier de Grammont, qui ne ſavoit pas l'hiſtoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tirannie que tous les Bourgeois de Londres enſemble; & ce fut à ce ſujet qu'il produiſit des paroles nouvelles ſur cette fatale ſarrabande qui malheureuſement avoit eu tant de part à l'avanture. Elles paſſoient pour être de lui; mais, ſi St. Evremont y avoit travaillé, ce n'étoit pas aſſurément le plus beau de ſes ouvrages, comme on verra dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Tout homme, qui croit que ſon honneur dépend de celui de ſa femme, eſt un fou qui ſe tourmente & qui la deſeſpere; mais celui qui, naturellement jaloux, a par deſſus ce malheur celui d'aimer ſa femme & de vouloir qu'elle ne reſpire que pour lui, eſt un forcené que les tourmens de l'Enfer ont accueilli dès ce monde ſans que perſonne en ait pitié. Tous les raiſonnemens que l'on fait ſur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions ſont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuſe après.

Les Eſpagnols, tirans de leurs femmes plutot par tradition que par jalouſie, ſe contentent de pourvoir à la délicateſſe de leur honneur par les Duégnes, les grilles & les verroux. Les Italiens, dont les ſoupçons ſont circonſpects & les reſſentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns ſe mettent l'eſprit en repos, tenant leurs femmes ſous des ſer-

rures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchériſſent, par diverſes précautions, ſur tout ce que les Eſpagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau Sexe. Mais la plupart tiennent que dans un péril inévitable, ou dans une tranſgreſſion manifeſte, le plus ſur eſt d'aſſaſſiner.

O vous, Nations benignes, qui, loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laiſſez bonnement la bride ſur le cou de vos heureuſes moitiés, vous paſſez ſans chagrin & ſans allarmes vos paiſibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domeſtique.

Cheſterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ſes patients compatriotes, pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularitez d'une avanture qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée partout au bout d'un mois. Mais, dès qu'il eut le dos tourné pour ſe mettre en marche avec ſa priſonniere & l'attirail dont on ſe flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu ſait comme on donna ſur ſon arriere-garde! Les Rocheſters, les Middleſex, les Sydleys, les Etheredges, & toute la troupe des beaux eſprits, mirent au jour force vaudevilles, qui divertiſſoient le public à ſes dépens.

Le Chevalier de Grammont les trouva ſpirituels & récréatifs, comme on dit; & dans tous les lieux où ce ſujet étoit traité, voulant produire le ſupplément qu'il y avoit fait, *C'eſt une choſe ſinguliere*, diſoit-il, *que la campagne*,

qu'on peut appeller la Potence ou les Galeres d'une jeune Perſonne, ne ſoit faite en ce païs-ci que pour les malheureuſes, & non pas pour les coupables! La pauvre petite Cheſterfield, pour quelques lorgnades d'imprudence, ſe voit d'abord trouſſée par un mari fâcheux, qui vous la mene paſſer les Fêtes de Noël dans un chateau de plaiſance à cinquante lieües d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laiſſe dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien auſſi, & dont la conduite enfin mériteroit tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme perſonne, Dieu m'en garde! mais la Midleton, la Denham, les Filles de la Reine, celles de la Ducheſſe, & cent autres, répandent leurs faveurs à droite & à gauche, ſans qu'on en ſouffle. Pour Madame de Shrewſbury, c'eſt une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit tous les jours tuer ſon homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des indulgences plénieres pour ſa conduite. Ils ſont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ſes cheveux en bracelets, ſans qu'on y trouve à redire. Cependant il ſera permis qu'un bourru comme Cheſterfield exerce une tirannie pareille, & toute nouvelle en ce païs-ci, ſur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en croit être bon marchand, je ſuis ſon valet. Les précautions n'y ſont, ma foi, rien; & ſouvent une femme, qui ne ſongeroit point à mal ſi on la laiſſoit en repos, s'y voit portée par

vengeance, ou réduite par néceſſité : c'eſt l'Évangile. Ecoutez ce qu'en dit la Sarrabande de Franciſco :

Jaloux, que ſert tout votre effort?
L'Amour eſt trop fort;
Et quelque peine,
Que l'on prenne,
Elle eſt vaine,
Quand deux Cœurs une fois ſont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ſes plus chers deſirs;
On prend cent plaiſirs.
Mais, pour les ſoins
De cent Témoins,
En ſecret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont paſſoit pour auteur. La juſteſſe ni le tour n'y brilloient point exceſſivement; mais, comme elles contenoient quelques véritez qui flattoient le génie de la Nation & de ceux qui prenoient les intérêts du beau Sexe, toutes les Dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'York, qui ne voioit plus Madame de Cheſterfield, ne ſe fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son abſence avoit pourtant des circonſtances bien ſenſibles pour un homme qui cauſoit ſon éloignement; mais il y a des tempéramens heureux qui ſe

conſolent de tout, parce qu'ils ne ſentent rien vivement. Cependant, comme ſon cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Cheſterfield, il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit aimé devant; & peu s'en fallut que Mademoiſelle d'Hamilton ne lui cauſât une rechute de tendreſſe.

Il y avoit à Londres un peintre aſſez renommé pour les portraits. Il s'appeloit Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck répandues en Angleterre l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les Modernes, c'eſt celui qui, dans le goût de tous ſes ouvrages, a le mieux imité ſa maniere & qui en a le plus approché. La Ducheſſe d'York voulut avoir les portraits des plus belles perſonnes de la Cour. Lely les peignit. Il emploia tout ſon art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux ſujets. Chaque portrait parut être un chef-d'œuvre; & celui de Mademoiſelle d'Hamilton parut le plus achevé. Lely avoüa qu'il y avoit pris plaiſir. Le Duc d'York en eut à le regarder, & ſe mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ſes eſpérances; &, dans le même tems que ſa tendreſſe, inutilement réveillée pour elle, allarmoit celle du Chevalier de Grammont, la Denham s'aviſa de remettre ſur pied le traité qu'on avoit ſi mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la concluſion. Quand les deux parties ſont de bonne-foi dans les négociations, on ne

perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne ſai quelle fatalité mit obſtacle aux prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la Denham en poſſeſſion de cette charge qui faiſoit l'objet de ſon ambition ; mais, comme elle n'étoit pas caution des articles ſecrets du Traité, quoi qu'elle eut paru juſqu'alors commode pour les inconſtances & ſoumiſe aux volontez du Duc, il lui parut dur & deſhonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa Cour. Cependant elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lorſqu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre Denham l'eſperance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoutant. Quelle raiſon de ſe flatter que le Ciel voulut le diſpenſer du ſort des maris de ſon age & de ſa figure? Il ſe le diſoit continuellement; mais, aux complimens qu'on lui fit de tous côtez ſur la charge que Madame ſa femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eut eu la fermeté. Le traitre aima mieux éprouver ſon courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ſes reſſentimens dans un païs privilégié. Celui de Milord Cheſterfield ne ſuffiſoit

pas pour ce qu'il méditoit, outre qu'il n'avoit pas de maiſon de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainſi, le vieux ſcélérat lui fit faire un voiage bien plus long ſans ſortir de Londres. La Mort impitoiable l'enleva du milieu de ſes plus cheres eſpérances & de ſes plus beaux jours.

Comme perſonne ne douta qu'il ne l'eut empoiſonnée, la populace de ſon quartier tint conſeil pour le lapider dès qu'il ſortiroit; mais il ſe tint renfermé, pour pleurer la mort de ſa femme, juſqu'à ce que leur fureur fut appaiſée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit diſtribuer au Peuple quatre fois plus de vin brulé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand deſaſtre pour l'expiation de ces funeſtes effets de la jalouſie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait ſi content qu'il s'étoit flatté de l'être, après le départ de Madame de Cheſterfield. Il n'avoit conſulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit ſatisfaite, mais ſon amour ne l'étoit pas; &, depuis l'abſence de ce qu'il aimoit encore malgré ſes reſſentimens, aiant eu le loiſir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter, *A quoi bon*, diſoit-il, *m'être ſi fort preſſé de rendre malheureuſe une perſonne qui, toute coupable qu'elle ſoit, peut ſeule faire mon bonheur? Maudite jalouſie!* pourſuivoit-il, *plus cruelle encore pour*

ceux qui tourmentent que pour ceux qui ſont tourmentez ! Que m'importe d'avoir arraché la Cheſterfield aux eſpérances & aux deſirs d'un rival plus heureux, ſi je ne l'ai pu faire ſans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus ſenſible aux penchans de mon cœur ?

Quantité d'autres raiſonnemens de cette force, & tous hors de ſaiſon, lui prouvant nettement que dans un engagement comme le ſien il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il ſe rempliſſoit l'eſprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lors qu'il reçut une lettre de celle qui les cauſoit, mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il ſe regarda comme le plus grand ſcélérat de l'Univers après l'avoir luë. La voici :

Vous ſerez auſſi ſurpris de cette lettre que je la fus de l'air impitoiable dont vous vites mon départ. Je veux croire que vous vous étiés imaginé des raiſons qui juſtifioient dans votre eſprit un procédé ſi peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces ſentimens, ce ſera vous faire plaiſir que de vous apprendre ce que je ſouffre dans la plus affreuſe des priſons. Tout ce qu'une campagne a de plus triſte dans cette ſaiſon s'offre partout à ma vue. Aſſiégée par d'impénétrables boües, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices ; mais, de quelque côté que je tourne mes regards dans la maiſon, j'y rencontre ceux d'un Jaloux, moins

ſupportables encore que les triſtes objets qui m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître criminelle aux yeux d'un homme qui devroit m'avoir juſtifiée contre les apparences convaincantes, ſi, par une innocence avérée, j'étois en droit de me plaindre ou de faire des reproches. Mais comment ſe juſtifier de ſi loin, & comment ſe flatter que la deſcription d'un ſéjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter? Mais êtes-vous digne que je le ſouhaite? Ciel! que je vous haïrois, ſi je ne vous aimois à la fureur. Venez donc me voir une ſeule fois pour entendre ma juſtification; & je ſuis perſuadée que ſi vous me trouvez coupable après cette viſite, ce ne ſera pas envers vous. Notre Argus part demain pour un procès qui le retiendra huit jours à Cheſter. Je ne ſçai s'il le gagnera; mais je ſçai bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au cœur que celui qu'il va ſolliciter.

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baiſſée dans une avanture plus téméraire que celle qu'on lui propoſoit, quoiqu'elle fut aſſez gaillarde. Il ne voioit pas trop bien comment elle ſeroit pour ſe juſtifier; mais elle l'aſſuroit qu'il ſeroit content du voiage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de Cheſterfield. Cette parente, qui l'avoit bien voulu ſuivre dans ſon exil, étoit entrée quelque

peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre avec toutes les inſtructions néceſſaires ſur ſon départ & ſur ſon arrivée. Dans ces ſortes d'expéditions, le ſecret eſt néceſſaire du moins avant que d'avoir mis l'avanture à fin. Il prit la poſte, & partit de nuit, animé d'eſpérances ſi tendres & ſi flateuſes, qu'en moins de rien, en comparaiſon du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieües. A la derniere poſte, il renvoia diſcretement ſon poſtillon. Il n'étoit pas encore jour; &, de peur des rochers & des precipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec aſſez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureuſement tous les mauvais pas; &, ſuivant ſes inſtructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'etoit pas magnifique; mais, comme il avoit beſoin de repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne ſe ſoucioit point de voir le jour, & ſe ſoucioit encore moins d'en être vu; c'eſt pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obſcure, il y dormit d'un profond ſommeil juſqu'à la moitié du jour. Comme il ſentoit une grande faim à ſon réveil, il mangea fort & ferme; &, comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il paſſa le reſte de la journée à ſe décraſſer & à ſe faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, ſans

daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre queſtion à ſes hôtes. Enfin, les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une eſpece de griſon qui, lui ſervant de guide, après avoir erré pendant une demie heure dans les boües d'un parc de vaſte étendue, le fit enfin entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une ſalle baſſe. Il fut poſté vis à vis de cette porte, par laquelle on devoit bientot l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon ſoir. La nuit ſe ferma, mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il ſembloit qu'on ne fut qu'au commencement du froid. Il étoit crotté juſques aux genoux, & ſentoit que, pour peu qu'il prit encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à ſec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obſcure eut été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui ſe flattoit d'en paſſer ſi délicieuſement la fin. Il ne laiſſa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'abſence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le ſoutint quelque tems contre les cruautez de l'impatience & contre les rigueurs du froid; mais il la ſentit petit à petit refroidir, & deux heures, qui lui parurent deux ſiecles, s'étant paſſées ſans qu'on lui donnat le moindre ſigne de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il ſe mit à faire quelques raiſonnemens en

lui-même ſur l'état préſent de ſes affaires & ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. *Si nous frappions à cette maudite porte,* diſoit-il; *car encore eſt-il plus honnorable, ſi le Malheur m'en veut, de périr dans la maiſon que de mourir de froid dans le jardin. Il eſt vrai,* reprenoit-il, *que ce parti peut expoſer une perſonne que quelque accident imprévu met peut-être, à l'heure qu'il eſt, encore plus au deſeſpoir que moi.* Cette penſée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il ſe mit à ſe promener à grands pas, réſolu d'attendre le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible, ſans en mourir, la fin d'une avanture qui commençoit ſi triſtement. Tout cela fut inutile; &, quelque mouvément qu'il ſe donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdiſſement commençoit à le ſaiſir de tous côtez, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empreſſemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin; &, dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce ſeroit deſormais inutilement que cette porte enſorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuſe expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maiſon pour le dégeler. Plus il ſongeoit à ſon avanture, plus les circonſtances lui en paroiſſoient bizarres & incompréhenſibles. Mais, loin de s'en prendre a

la charmante Cheſterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantot il s'imaginoit que ſon mari pouvoit être inopinément revenu; tantot que quelque mal ſubit l'avoit ſaiſie; enfin, que quelque obſtacle s'étoit malheureuſement mis à la traverſe pour s'oppoſer à ſon bonheur, juſtement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. *Mais*, diſoit-il, *pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque ſigne, puis qu'on ne pouvoit ni me parler ni me recevoir?* Il ne ſavoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux queſtions qu'il s'étoit faites; mais comme il ſe flatta que tout iroit mieux la nuit ſuivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertit d'abord qu'on demanderoit à lui parler, ſe coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laiſſa pas de s'endormir comme il eut fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque meſſage de Madame de Cheſterfield; mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui ſervoit de retraite touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appella ſon hôte pour ſavoir un peu que diable c'étoit que cette chaſſe qui ſembloit être au milieu de ſa chambre, tant le bruit augmentoit en appro-

chant. On lui dit que c'étoit Monſeigneur qui couroit le lievre dans ſon parc. *Quel Monſeigneur?* dit-il tout étonné. *Monſeigneur le Comte de Cheſterfield,* répondit le paiſan. Il fut ſi frappé de cette nouvelle, que dans ſa premiere ſurpriſe il mit ſa tête ſous les couvertures, croiant déja le voir entrer avec tous ſes chiens. Mais, des qu'il fut un peu revenu de ſon étonnement, il ſe mit à maudire les caprices de la Fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un Jaloux importun n'eut cauſé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moien de ſe rendormir après une telle allarme. Il ſe leva pour repaſſer dans ſon eſprit tous les ſtratagêmes qu'on a coutume d'emploier pour tromper ou pour éloigner un vilain mari, qui s'aviſoit de négliger ſon procès pour obſéder ſa femme. Il achevoit de s'habiller, & commençoit à queſtionner ſon hôte, lors que le même griſon, qui l'avoit conduit au jardin lui rendit une lettre, & diſparut ſans attendre la réponſe. Cette lettre étoit de ſa parente; & voici ce qu'elle contenoit :

Je ſuis au deſeſpoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour ſe mocquer de vous. Je m'étois oppoſée au projet de ce voiage, quoique je fuſſe perſuadée que ſa tendreſſe ſeule y eut part; mais elle vient de m'en déſabuſer. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joüé. Non ſeulement

ſon mari n'a bougé d'ici; mais il y reſte par complaiſance. Il la traite le mieux du monde; & c'eſt dans leur raccommodement qu'elle a ſçu que vous lui aviés conſeillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'averſion pour vous, que, de la maniere dont elle m'en vient de parler, ſes reſſentimens ne ſont pas encore ſatisfaits. Conſolez-vous de la haine d'une créature dont le cœur ne méritoit pas votre tendreſſe. Partez; un plus long ſéjour ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle diſgrace. Je n'y reſterai pas long-tems. Je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la compaſſion que j'en ai d'abord euë; mais je ſuis dégoutée d'un commerce qui ne convient guere à mon humeur.

L'étonnement, la honte, le dépit & la fureur s'emparérent de ſon cœur après cette lecture. Les menaces enſuite, les invectives & les deſirs de vengeance excitérent tour à tour ſon aigreur & ſes reſſentimens; mais, après y avoir bien penſé, tout cela ſe réduiſit à prendre doucement ſon petit cheval de poſte pour remporter à Londres un bon rhume par deſſus les deſirs & les tendres empreſſemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de viteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoi qu'il n'eut pas à beaucoup près la tête remplie d'auſſi agréables penſées. Cependant, quand il ſe crut hors de portée de rencontrer Milord Cheſterfield & ſa chaſſe, il voulut un peu ſe retourner pour

avoir au moins le plaiſir de voir la priſon où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien ſurpris de voir une très belle maiſon, ſituée ſur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on put voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit! ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau ſujet de reſſentiment & de confuſion pour un homme qui s'étoit cru ſavant dans les ruſes auſſi bien que dans les foibleſſes du beau Sexe, & qui ſe voioit la dupe d'une coquette, qui ſe raccommodoit avec un époux pour ſe vanger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à ſoutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour ſe fier à la tendreſſe d'une femme qui nous a déjà trompez, mais qu'il faut être fou pour courrir après.

Comme cette avanture n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voiage & ſes circonſtances furent ſupprimez autant qu'il lui fut poſſible; mais, comme on peut croire que la Cheſterfield n'en garda pas le ſecret, le Roi l'apprit, &, lui aiant fait ſon compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de Grammont étoit preſent à ce récit; &, n'aiant que fort peu déclamé contre la trahiſon qu'on lui avoit faite, *Si elle a eu tort,* dit-il, *de pouſſer la choſe ſi loin, vous avez eu tort auſſi de revenir ſur vos pas comme un étourdi. Je*

m'en vais parier cent piſtoles qu'elle s'eſt repentie plus d'une fois d'un reſſentiment que vous méritiés aſſez pour le tour que vous lui aviés joüe. Les femmes aiment la vengeance, mais elles ne tiennent pas toujours leur colere; &, ſi vous euſſiés reſté dans le voiſinage juſqu'au lendemain, je veux avoir les bras caſſez ſi on ne vous eut fait amende honorable pour l'affront de la premiere nuit. Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier de Grammont voulut ſoutenir ſa theſe par un exemple, &, s'addreſſant au Roi :

« Sire, *dit-il,* Votre Majeſté peut avoir connu Marion de l'Orme. La créature de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoi qu'elle eut de l'eſprit comme les Anges, elle etoit capricieuſe comme un Diable. Cette Princeſſe, m'aiant donné un rendez-vous, s'étoit aviſée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du deſeſpoir où elle étoit d'un mal de tête qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la priveroit du plaiſir de me voir juſqu'au lendemain. Ce mal de tête, ſoudainement arrivé, me parut ſuſpect; &, ne doutant point que ce ne fut une défaite : *O! parbleu, Madame la Coquette,* dis-je en moi-même, *ſi vous ne jouiſſez pas du plaiſir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.*

« Voilà tous mes griſons en campagne, dont les uns battoient l'eſtrade autour de ſa maiſon,

tandis que les autres aſſiégeoient ſa porte. Un de ces derniers me vint dire que perſonne n'étoit entré chez elle de toute l'après-dînée, mais qu'un petit laquais en étoit ſorti ſur la brune; qu'il l'avoit ſuivi juſques dans la ruë St. Antoine, où ce laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit dit ſeulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes ſoupçons, & pour former le deſſein d'être de la partie ou bien de la rompre.

« Comme il y avoit fort loin du baigneur où je logeois juſques au fond du Marais, dès que la nuit fut venuë je montai à cheval, ſans vouloir qu'on me ſuivit. Dès que j'eus gagné la Place Roiale, le griſon en ſentinelle m'aſſura qu'il n'étoit encore entré perſonne chez Mademoiſelle de l'Orme. Je pouſſai vers la ruë St. Antoine; &, juſtement, comme je ſortois de la Place Roiale, j'y vis entrer un homme à pied qui ſe cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le Duc de Briſſac. Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faiſant ſemblant de douter ſi je ne me trompois point; &, mettant pied à terre d'un air fort empreſſé, *Briſſac, mon ami,* lui dis-je, *il faut que tu me faſſes un plaiſir de la derniere importance. J'ai un rendez-vous pour la premiere fois chez une perſonne à quatre pas d'ici. Comme ce n'eſt que pour prendre des meſures, je n'y ſerai pas long-*

tems. Prête moi ton manteau ſi tu m'aimes, & promène un peu mon cheval en attendant mon retour. Surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en uſe librement; mais c'eſt, comme tu ſçais, à la charge d'autant. Je pris ſon manteau ſans attendre ſa réponſe. Il prit la bride de mon cheval & me conduiſit de l'œil. Cela ne lui ſervit de rien; car, après avoir fait ſemblant d'entrer dans une porte vis à vis de lui, je me coulai par deſſous les arcades juſqu'à la porte de la Nymphe de l'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois ſi bien enveloppé du manteau de Briſſac qu'on me prit pour lui. La porte ſe referma ſans qu'on m'eut fait la moindre queſtion; &, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la Demoiſelle. Je la trouvai ſur un lit de repos, dans le deſhabillé le plus galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été ſi belle ni ſi ſurpriſe; &, la voiant toute interdite, *Qu'eſt-ce, ma Belle?* lui dis-je. *Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête eſt apparemment paſſé. Point du tout,* dit-elle, *je n'en puis plus; & vous me ferez plaiſir de vous en aller, & de me laiſſer mettre au lit. Pour vous laiſſer mettre au lit, oui,* lui dis-je; *mais pour m'en aller, non, ma petite Infante. Le Chevalier de Grammont n'eſt pas un ſot : on ne ſe pare pas avec tant de ſoin pour rien. Vous verrez pourtant que c'eſt pour rien,* me dit-elle; *car aſſure-*

ment il n'en ſera pas autre choſe pour vous. Quoi, dis-je, *après m'avoir promis un rendez-vous?... Eh bien!* me dit-elle bruſquement, *quand je vous en aurois promis cinquante, c'eſt à moi de les tenir ſi je veux, & à vous de vous en paſſer ſi je ne le veux pas. Cela ſeroit bon,* lui dis-je, *ſi ce n'étoit pour le donner à un autre.* Elle, auſſi fiere que celles qui ont le plus d'innocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta ſur un ſoupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confuſion; &, voiant qu'elle montoit ſur ſes grands chevaux, *Mademoiſelle,* lui dis-je, *ne le prenons pas, s'il vous plaît, ſur ce ton. Je ſai ce qui vous inquiete. Vous avez peur que Briſſac ne me trouve avec vous; mais aiés ſur cela l'eſprit en repos. Je l'ai rencontré prés de chez vous; &, Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas ſitôt viſite.* Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, &, me regardant avec ſurpriſe, *Que voulez-vous donc dire du Duc de Briſſac?* me dit-elle. *Je veux dire,* repondis-je, *qu'il eſt au bout de la ruë, qui promene mon cheval; &, ſi vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoier un de vos gens, ou à voir ſon manteau, que je viens de laiſſer dans votre anti-chambre.* Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de ſon étonnement; &, me jettant les bras au col, *Mon Chevalier,* me dit-elle, *je n'y ſaurois plus tenir; tu es trop aimable*

& trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la choſe s'étoit paſſée. Elle en penſa mourir de rire; & nous étant ſéparés fort bons amis, elle m'aſſura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairoit, & qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

« Je le trouvai fidellement dans l'endroit où je l'avois laiſſé. Je lui fis mille excuſes de l'avoir fait attendre ſi long-temps, & mille remercimens de ſa complaiſance. Il me dit que je me mocquois; que ces complimens ne ſe faiſoient point entre amis; &, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit ſervice de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bon ſoir en lui rendant ſon manteau, & je me rendis chez mon baigneur, également content de la maitreſſe et du rival. Voilà, *pourſuivit-il,* comme il ne faut qu'un peu de patience & d'addreſſe pour déſarmer la colère des Belles, & pour mettre juſques à leurs ſupercheries à profit. »

Il avoit beau divertir par ſes récits, inſtruire par ſes exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie univerſelle; il y avoit trop long-tems qu'il étoit le ſeul Etranger à la mode. La Fortune, jalouſe de la juſtice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicitez dépendent de ſes caprices, lui ſuſcita deux compétiteurs dans la poſſeſſion où il étoit de

charmer toute l'Angleterre; & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux pour diſpoſer les ſuffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs perſonnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la Robbe & dans l'Epée. L'un étoit le Marquis de Flamarens, triſte objet des triſtes Elégies de la Comteſſe de la Suze. L'autre étoit le Préſident Tambonneau, très humble & très obéïſſant ſerviteur & berger de la belle Luynes. Comme ils arrivérent enſemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient auſſi différens que leurs figures. Tambonneau, paſſablement laid, fondoit ſes eſpérances ſur beaucoup d'eſprit, qu'on ne lui trouva pas; & Flamarens, par ſon air & par ſa taille, briguoit une admiration, qu'on lui refuſoit tout net.

Ils étoient convenus de ſe prêter mutuellement du ſecours pour réüſſir. C'eſt pourquoi, dans leurs premieres viſites, l'un repréſentoit & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvaſſent les Dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La retorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau Sexe; & la bonne mine de l'autre ne le diſtingua que pour le Menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre & qu'il danſoit avec aſſez de ſuccès. On

etoit trop accoutumé dans cette Cour à l'eſprit de St.-Evremont & aux agrémens naturels & ſinguliers de ſon Héros, pour être ſéduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois en général ont une eſpece de penchant pour ce qui ſent le gladiateur, on fit grace à Flamarens, en faveur d'un duël, qui, le chaſſant de ſon païs, lui ſervoit de recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être diſtinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avoit tout l'eſprit qu'il falloit pour démêler la délicateſſe du ſien; &, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa converſation, ni pour le tour, ni pour l'expreſſion, ni pour la fineſſe des penſées, il lui faiſoit ſouvent la grace de cauſer avec elle; & peut-être ne ſe fut-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, ſi, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne ſe fut mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop pour la complaiſance de Mademoiſelle d'Hamilton, qui croioit n'en avoir déja que trop eu pour les figures de ſon diſcours. On le pria de faire ailleurs l'eſſai de ſes fleurettes ſéduiſantes, & de ne pas perdre le mérite de ſa premiere conſtance par une infidélité qui ſeroit très inutile.

Il ſuivit ce conſeil en homme ſage & docile; &, quelque tems apres, retournant aux pieds de ſes premieres habitudes en France, il ſe mit à faire proviſion de politique pour ces négocia-

tions importantes auxquelles il s'eſt vu depuis emploié.

Ce ne fut qu'après ſon départ que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valloit pas la peine. Cependant cela ne laiſſa pas de lui ſauver quelque peu de ridicule avant ſon départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce ſupport, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit eſpérés de l'Amour & de la Fortune. Mais Milord Falmouth, toujours attentif à la gloire de ſon Maitre pour le ſecours des illuſtres affligés, pourvut à ſa ſubſiſtance, & Madame de Southeſk à ſes plaiſirs. Il eut une penſion du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eut plus de préſens à lui faire que celui de ſon cœur.

Ce fut en ce tems-là que Talbot, dont on a fait mention, & qu'on a vu depuis Duc de Tyrconel, devint amoureux de Mademoiſelle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maiſon, à la vérité fort ancienne mais peu conſidérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque diſtrait qu'il fut d'ailleurs, comme il étoit appliqué à ſa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'York; qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la Fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit ſi bien fait qu'il ſe voioit en poſſeſſion de quarante mille livres de rente en

fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiſelle d'Hamilton avec cet établiſſement, & des eſpérances preſque certaines d'être Pair du Roiaume par le crédit de ſon Maître; &, par deſſus tout cela, tant de ſacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits & des cheveux de la Shrewſbury: curioſitez qui véritablement ne ſont comptées pour rien en ménage, mais qui faiſoient foi de ſon mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriſer; & le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuſe pour les intérêts de ſon cœur, qu'il voioit Talbot paſſionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à ſe rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ſes empreſſemens, &, qu'outre cela, ſes freres commençoient à fréquenter la maiſon. De ſes freres, l'un étoit Aumonier de la Reine, Jéſuite intriguant, & grand faiſeur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle Moine ſéculier, qui n'avoit de ſon Ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue; du reſte, libre par tout, divertiſſant par rencontre, mais en poſſeſſion de dire des véritez offenſantes & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier de Grammont ſur toutes ces choſes, il y avoit dequoi donner de l'inquiétude. Le peu de diſpoſition que témoignoit Mademoiſelle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'étoit pas capable de

le raſſurer. Elle ne pouvoit répondre que de ſes intentions, & dépendoit abſolument de celles de ſes parens. Mais la Fortune, qui ſembloit l'avoir pris ſous ſa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour patron des Irlandois opprimez. Ce zèle pour ſa Nation étoit fort loüable, mais il n'étoit pas tout à fait deſintéreſſé. De tous ceux que ſon crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite choſe; mais, comme chacun y trouvoit ſon compte, perſonne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il eſt difficile de ſe contenir quand la Fortune ou la Faveur ſe mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans ſon procédé qui choquérent l'autorité du Duc d'Ormond, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître avec aſſez de hauteur qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit aſſurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot étoit la ſoumiſſion & les déférences; mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car, s'étant emporté mal à propos à quelque diſcours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voiant bien qu'il ne ſortiroit pas qu'il n'eut fait toutes les ſoumiſſions qu'il falloit au Duc d'Or-

mond, il y emploia ſes amis, & fit beaucoup plus pour ſortir de ce pas qu'il n'eut fallu pour s'en garentir. Il perdit, par ce démêlé, tout eſpoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune propoſition de ſa part.

Il fallut un peu prendre ſur lui pour ſe défaire d'une paſſion qui avoit fait dans ſon cœur beaucoup plus de progrès que cette broüillerie n'avoit fait de bien à ſes affaires. Il crut qu'elles avoient beſoin de ſa préſence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiſelle d'Hamilton pour oublier une tendreſſe qui troubloit encore ſon repos. Son départ ſuivit de près cette réſolution.

Il étoit gros joüeur & raiſonnablement diſtrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cens guinées, la veille de ſon empriſonnement. Cette avanture lui avoit ôté de la tête l'exactitude de paier dès le lendemain, ſelon ſa coutume ; & cela lui étoit tellement ſorti de l'eſprit, qu'il ne s'en ſouvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont, qui le voioit partir ſans lui donner le moindre ſigne de vie ſur ſa dette, crut qu'il falloit lui ſouhaiter un bon voiage ; &, l'aiant rencontré chez le Roi comme il venoit d'en prendre congé : *Talbot*, lui dit-il, *ſi vous avez beſoin de mes ſervices ici pendant votre abſence, vous n'avez qu'à dire. Vous ſavez que le vieux Ruſſel a laiſſé ſon neveu pour ſolliciter ſes intérêts auprès de*

Mademoiſelle d'Hamilton. Si vous voulez, je prendrai ſoin des vôtres. Adieu; bon voiage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais, ſi cela vous arrivoit, ſouvenez-vous de moi dans votre teſtament. Talbot, que ce compliment fit d'abord ſouvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embraſſant, *Mon cher Chevalier, je vous ſai ſi bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laiſſe ma Maitreſſe, & vais vous envoier votre argent.*

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive ſur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après au ſujet de Milord Cornwallis. Ce Milord Cornwallis avoit épouſé la fille de Fox, Tréſorier de la Maiſon du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand diſſipateur, qui joüoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne paioit pas de même. Son beau-pere, qui n'avoit garde d'approuver ſa conduite, ne laiſſoit pas de paier en la redreſſant. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cens guinées, qui n'arrivoient point, quoi qu'il fut ſur ſon départ, & qu'il eut pris congé de Cornwallis préferablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet, que l'on trouvera laconique. Le voici :

Milord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont, & n'oubliez pas le Chevalier Fox.

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait préſent de ſa Maitreſſe. Son ſéjour en Irlande, ni le ſoin de ſes affaires ne le guérirent pas tout-à-fait; &, s'il ſe trouva dégagé des fers de Mademoiſelle d'Hamilton à ſon retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour cauſa le ſien. Diſons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine juſqu'à préſent que pour faire mention de Mademoiſelle Stewart & de Mademoiſelle de Warmeſtré. Les autres étoient Mademoiſelle Bellenden, Mademoiſelle de La Garde & Mademoiſelle Bardou, toutes Filles d'Honneur, comme il plaiſoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui, n'aiant pas l'eſprit d'être coquette dans les formes, faiſoit tout de ſon mieux pour contenter le monde par ſa complaiſance. Mademoiſelle de La Garde & Mademoiſelle Bardou, toutes deux françoiſes, avoient été placées par la Reine-Mere. La premiere étoit une petite mauricaude, qui s'entremettoit des affaires de ſes compa-

gnes; & l'autre vouloit à toute force être admiſe au rang des Filles d'Honneur, quoi qu'elle ne fut que logée parmi les autres, & qu'on lui en conteſtât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guères être plus laide avec une auſſi jolie taille; mais, en récompenſe, ſa laideur étoit rehauſſée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On ſe ſervoit d'elle pour danſer avec Flamarens; & quelquefois, ſur la fin d'un bal, armée de caſtagnettes & d'effronterie, elle ſe mettoit à danſer quelque ſarrabande figurée qui faiſoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiſelle Stewart ne ſervoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus ſur elle. Les autres défilérent preſque en même tems par différentes avantures. Voici celle de Mademoiſelle Warmeſtré, dont on a dit quelque choſe au ſujet du Chevalier de Grammont.

Milord Taaffe, fils aîné du Comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la Warmeſtré, non ſeulement s'imagina qu'il étoit vrai; mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouſer à la prémiere occaſion; &, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de ſon mieux. Il avoit fait confidence de ſes affaires au Duc de Richemond. Ils s'aimoient beaucoup; mais ils aimoient encore plus le vin.

Le Duc de Richemond, malgré ſa naiſſance, ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le conſidéroit encore moins que ne faiſoient les Courtiſans. Ce fut apparemment pour ſe mettre mieux dans ſon eſprit qu'il s'aviſa de devenir amoureux de Mademoiſelle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe & lui ſur leurs engagemens. Voici les meſures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite La Garde fut chargée de dire à Mademoiſelle Stewart que le Duc de Richemond mouroit d'amour pour elle; & que, toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouſer dès qu'elle en auroit le loiſir.

Taaffe n'eut point de commiſſion à donner pour Mademoiſelle Warmeſtré à la petite ambaſſadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilitez qui manquoient encore à la liberté de leur commerce, comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroiſſoit difficile; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui, pour toutes choſes au monde, n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, conſentit qu'on ſouperoit tant qu'on voudroit chez Mademoiſelle Warmeſtré, pourvu que ce fut à bonne intention, & qu'elle fut de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïſſoit pas le vin d'Eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſur

dans chacun de ces repas deux barils d'huitres: l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter; &, des qu'elle avoit pris ſa doze de vin, elle prenoit congé de l'aſſemblée.

C'étoit a peu près du tems que Monſieur le Chevalier de Grammont avoit jeté les yeux ſur la Warmeſtre, qu'on menoit ce petit train de vie dans ſa chambre. Dieu ſait les patez de jambon, les bouteilles de vin, & les autres proviſions de ſa libéralité, qui s'y conſommoient!

Au milieu de ces bombances nocturnes & de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint ſolliciter un procès à Londres. Il le gagna mais il y penſa perdre l'eſprit.

C'étoit un Gentilhomme de Campagne, veuf depuis ſix mois, & poſſeſſeur de quinze à ſeize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir ſon couſin Killegrew, qui n'avoit que faire de ſa viſite. Il y vit Mademoiſelle Warmeſtre, &, des cette premiere vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter: ſi bien que, n'aiant plus de repos ni le jour ni la nuit, il fallut avoir recours aux remedes extrêmes; c'eſt-à-dire, qu'un beau matin, il fut trouver ſon couſin Killegrew, lui conta ſa chance, & le pria bien inſtamment de demander Mademoiſelle Warmeſtre en mariage de ſa part.

Killegrew penſa tomber de ſon haut en apprenant ſon deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admi-

rer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourée dans la tête pour en faire ſa femme. Il fut quelque tems ſans le vouloir croire; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il ſe mit a lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entrepriſe ſi téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce ſeroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'Enfer que de l'y mener malgré qu'elle en eut; que, s'il conſentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habit & en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais ſelon ſes caprices; qu'il n'avoit qu'à ſupputer enſuite combien lui dureroient ſes quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà ſupputé tout cela; mais, trouvant ſa raiſon moins preſſante que ſon amour, il demeura ferme dans ſa réſolution : & Killegrew, cédant à ſes importunitez, fut offrir ſon couſin pieds & poings liés à la victorieuſe Warmeſtré. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut ſa propoſition. La hauteur avec laquelle elle le refuſa lui fit croire qu'elle étoit bien ſure de ſon fait avec Milord Taaffe, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa

d'annoncer ce refus avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes, comme la nouvelle la plus ſalutaire qu'il put apprendre à ſon couſin; mais ſon couſin ne ſe le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguiſoit la vérité, par les raiſons qu'il lui avoit déjà expoſées, &, n'oſant plus lui en parler, il prit la réſolution de la voir lui-même. Il réveilla tout ſon courage pour cette entrepriſe, & médita ſon compliment; mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans ſa chambre pour lui parler d'une ſotte affaire dont elle avoit donné la réponſe à Killegrew; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de ſa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reſte. Il en partit ſans voir ſon couſin, regagna ſa maiſon de campagne, &, croiant qu'il lui ſeroit impoſſible de vivre ſans l'inhumaine, il réſolut de faire ſon poſſible pour mourir.

Mais, tandis que, pour vaquer à ſa douleur, il s'étoit ſouſtrait au commerce des chiens & des chevaux, c'eſt-à-dire, qu'il renonçoit aux plus cheres délices d'un Gentilhomme de Campagne, la dédaigneuſe Warmeſtre, ſurpriſe apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une avanture ſi publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchainée; celles principalement qui n'étoient plus d'age ou de figure à donner de ces ſcandales en demandoient juſtice. Mais la Gouvernante des Filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, aſſura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit dequoi fermer la bouche aux médiſans. Elle eut une audience de la Reine pour en développer le miſtere; & elle expoſa comme quoi la choſe s'étoit paſſée de ſon aveu, c'eſt-à-dire en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoia demander à Milord Taaffe s'il reconnoiſſoit Mademoiſelle Warmeſtré pour ſa femme. Il aſſura très reſpectueuſement qu'il ne reconnoiſſoit ni Mademoiſelle Warmeſtré ni ſon enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutot lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuſe Warmeſtré, plus indignée de cette réponſe qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, réſolüe de quitter le Monde à la premiere occaſion.

Killegrew, ſur le point de faire un voiage quand cette avanture arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable couſin pour lui en faire part; &, dés qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour ou de ſes ſentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent em-

ploiées pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux Tiridate ſe laiſſa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne ; mais le tendre couſin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette oraiſon :

Loüé ſoit le Seigneur d'une petite diſgrace qui fera peut-être le bonheur de ma vie ! Que ſait-on ſi la belle Warmeſtré ne voudra point de moi à préſent, & ſi je n'aurai pas le bonheur de paſſer mes jours avec une femme que j'adore, & dont je puis eſpérer des héritiers ? Oui-da, dit Killegrew, plus confondu que l'autre n'auroit dû l'être, *vous pouvez compter ſur l'un & l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle ſera relevée ; & ce ſeroit une grande malice à elle, qui en ſait faire, de vous laiſſer manquer d'enfans. Je vous conſeille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.*

Ce qui fut dit fut fait, nonobſtant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha, comme il eut pu faire la chaſte Lucrece ou la belle Helene. Sa paſſion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épouſée ; & la généreuſe Warmeſtré, touchée d'abord de reconnoiſſance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere ; &, depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, *jamais il n'y en a eu de ſi fortuné.*

Quelque tems apres, Mademoiſelle Bellenden, que cet exemple n'avoit point effraiée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chaſſée. La deſagréable Bardou la ſuivit de près, mais ce fut pour d'autres raiſons. On s'ennuia de ſa ſarrabande comme de ſon viſage. Le Roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite penſion. Il ne reſtoit donc plus que la petite Mademoiſelle de La Garde à pourvoir. Elle n'avoit ni aſſez de vices ni de vertus pour être chaſſée de la Cour, ou pour y reſter. Dieu ſait ce qu'elle ſeroit devenuë, ſi le Seigneur Silvius, perſonnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom romain qu'il avoit pris, n'eut auſſi pris pour femme l'Infante de La Garde.

On a fait voir que toutes ces Princeſſes méritoient qu'on les chaſſât, ou pour leurs déréglemens, ou pour leur laideur; cependant celles qui les remplacérent trouvérent le moien de les faire regretter, ſi l'on en excepte Mademoiſelle Wells.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui ſe mettoit bien, qui marchoit comme une Déeſſe, & dont le viſage, fait comme ceux qui plaiſent le plus, étoit un de ceux qui plaiſoient le moins. Le Ciel y avoit repandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la phiſionomie d'un mouton qui reve. Cela donnoit mauvaiſe opinion de ſon eſprit; &, par malheur, ſon eſprit faiſoit bon ſur

tout ce que l'on en croioit. Cependant, comme elle étoit fraiche & qu'elle paroiſſoit neuve, le Roi, que la belle Stewart ne gatoit pas ſur la fineſſe des penſées, voulut voir ſi les ſens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiſelle Wells que les ſentimens avec ſon eſprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille roiale; &, comme ſon pere avoit fidelement ſervi Charles I, elle crut qu'il ne falloit pas ſe révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des ſuites fort avantageuſes pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenſes qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendüe à diſcrétion ſans être vivement preſſée: & d'autres diſoient que Sa Majeſté ſe plaignoit de quelques autres facilitez encore moins engageantes. Le Duc de Buckingham fit un couplet de chanſon ſur ce ſujet, dans lequel le Roi parle à Progers, confident de ſes menus plaiſirs. L'alluſion de Wells, qui veut dire *Puits*, fait toute la penſée du couplet. En voici le ſens :

Quand le Roi de ce Puits ſentit l'horreur profonde,
Progers, s'écria-t-il, que ſuis-je devenu?
Ah! depuis que j'y ſonde,
Si je n'avois cherché que le centre du Monde,
J'y ſerois parvenu.

Mademoiſelle Wells, avec cette eſpece d'anagramme ſur ſon nom, & ces remarques ſur ſa perſonne, ne laiſſoit pas de briller entre toutes

ſes nouvelles compagnes : c'étoient Meſdemoiſelles Levingſton, Fielding & Boynton, peu dignes qu'on en faſſe mention dans ces Mémoires; & nous les laiſſerons dans l'obſcurité juſqu'à ce qu'il plaiſe à la Fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Ducheſſe d'York fut preſque renouvellée dans le même tems; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette Princeſſe montra bien, par une recrüe brillante, que l'Angleterre avoit de grandes reſſources en Beautez. Avant que d'en parler, voions un peu ce que c'étoient que les premieres Filles d'Honneur, & par quel hazard elles ſortirent de chez Son Alteſſe.

Outre Mademoiſelle Blague & Mademoiſelle Price, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été compoſée de Mademoiſelle Bagot & de Mademoiſelle Hobart, doienne de la Communauté.

La Blague, qui n'avoit jamais véritablement ſu ce qui l'avoit brouillée avec le Marquis de Briſacier, s'en étoit priſe à cette lettre fatale qu'elle avoit reçüe de ſa part, dans laquelle, ſans l'avertir que la Price devoit porter des gans & du ruban jaunes comme elle, il ne lui parloit que de ſa blonderie & de ſes yeux marcaſſins. Elle s'imagina que c'étoit quelque choſe de bien merveilleux, puis qu'on y comparoit ſes regards; &, voulant à quelque tems de là ſçavoir toute la vertu de l'expreſſion, elle demanda ce que vouloit dire

marcaſſin. Il n'y a pas de ſangliers en Angleterre; & ceux à qui elle s'addreſſa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit ſoupçonné de ſa perfidie. Briſacier, plus étonné de ſon changement qu'elle n'étoit indignée de ſa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuſe qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais le Chevalier Yarborough, auſſi blond qu'elle, s'offrit au fort de ſon dépit, en fut écouté favorablement; & le Sort fit ce mariage pour voir ce que produiroit une union ſi blaffarde.

Mademoiſelle Price avoit de l'eſprit; &, comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occaſion s'en préſentoit, elle ne marchandoit ſeulement pas. Elle avoit de l'emportement dans ſa colere auſſi bien que dans ſa tendreſſe. Cela l'avoit expoſée à quelques inconvéniens. Elle avoit très mal à propos pris querelle avec une jeune créature que Milord Rocheſter aimoit. Ce commerce avoit été juſqu'alors aſſez ſecret. Elle eut l'imprudence de faire tout de ſon mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicateſſe & de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de ſatire, étoit la ſienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroiſſoit chaque jour ſous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont ſon nom étoit le refrain, & ſa conduite le ſujet. Quel moien d'y tenir dans une Cour où l'on étoit avide des moindres choſes qui venoient de Milord Rocheſter! Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant & la découverte qui s'enſuivit, pour mettre le comble aux perſécutions qu'on lui faiſoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis Comte de Feversham, ſuccéda dans la charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Alteſſe. Mademoiſelle Price l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au deſeſpoir; mais ſon inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine caſſette, cachetée de tous côtez, en étoit. Elle étoit addreſſée de la main du défunt à Mademoiſelle Price; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de ſa prudence de la recevoir au refus de la Price, & de ſon devoir de la remettre entre les mains de la Ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit farcie de choſes curieuſes & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Ducheſſe ne crut pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une caſſette ſi merveilleuſe & ſi ſoigneuſement cachetée la prit; & l'ouverture s'en fit en préſence

de quelques Dames, qui ſe trouvérent alors dans ſon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étoient; & toutes ces faveurs étoient de la tendre Price. On ne pouvoit comprendre comme une ſeule perſonne y avoit pu fournir : car, ſans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes ſortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendreſſe ſi vive, qu'on n'ôſa jamais lire que les deux premieres, tant les tranſports & les langueurs y étoient naturellement repréſentez.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoir fait ouvrir cette caſſette en ſi bonne compagnie : car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'avanture fut ſupprimée. Mais, comme il n'y en avoit pas auſſi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mademoiſelle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de ſon amant, ou de s'en conſoler.

Mademoiſelle Hobart étoit d'un caractere auſſi nouveau pour lors en Angleterre que ſa figure paroiſſoit ſinguliere dans un païs où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, eſt un reproche. Elle avoit de la taille, quelque choſe de fort déliberé dans l'air. Elle avoit beaucoup d'eſprit & ſon eſprit étoit fort orné, ſans être fort diſcret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une ima-

gination peu réglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre; mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du Beau Sexe.

Mademoiſelle Bagot, qui mérita la premiere ſes ſoins & ſes empreſſemens, y répondit d'abord de bon cœur & de bonne foi; mais, s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute ſon amitié pour toute celle de la Hobart, elle laiſſa cette conquête à la niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honnorée, comme Madame ſa tante fort obligée du ſoin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientot le bruit véritable ou faux de cette ſingularité ſe répandit dans la Cour. On y étoit aſſez groſſier pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece ſur les gouts de la tendreſſe; & l'on ſe mit en tête que l'illuſtre Hobart, qui paroiſſoit ſi tendre pour les Belles, étoit quelque choſe de plus que ce qu'elle paroiſſoit.

Les chanſons commencérent à lui faire compliment ſur ces nouveaux attributs; & ſes compagnes commencérent à la craindre ſur la foi de ces chanſons. La Gouvernante, toute allarmée de ces bruits, conſulta Milord Rocheſter ſur le péril où ſa niece paroiſſoit expoſée. Elle ne pouvoit mieux s'addreſſer. Il lui conſeilla de la retirer des mains de Mademoiſelle Hobart, & fit ſi bien qu'elle tomba dans les ſiennes. La Ducheſſe,

trop généreuſe pour ne pas traiter de viſions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner ſur des chanſons, l'ôta de la Chambre pour la faire ſervir auprès de ſa perſonne.

Mademoiſelle Bagot étoit la ſeule qui véritablement eut quelque air de ſageſſe & de beaute dans cette premiere Chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni qui plait tant quand il plait. Il plaiſoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougiſſoit de tout, ſans rien faire dont elle eut à rougir. Milord Falmouth jetta les yeux ſur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de Mademoiſelle Hobart; &, quelque tems après, l'Amour l'éleva du poſte de Fille d'Honneur de la Ducheſſe à un rang que toutes les Filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Ducheſſe d'York, pour former ſa nouvelle Cour, voulut voir toutes les jeunes perſonnes qui s'offrirent, &, ſans égards aux recommandations, ne choiſit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiſelle Jennings & Mademoiſelle Temple etoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choiſit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiſelle Jennings, parée des premiers tréſors de la jeuneſſe, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient

d'un blond parfait. Quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon teint du fade qui d'ordinaire ſe mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La Nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le tour de ſon viſage étoit gracieux, & ſa gorge naiſſante étoit de même éclat que ſon teint. Pour achever en un mot, ſa figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la Déeſſe du Printems, telles que Meſſieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas juſte qu'une ſeule perſonne poſſédât tous les tréſors de la beauté ſans aucuns défauts, il y auroit eu quelque choſe à refaire à ſes bras & à ſes mains pour les rendre dignes du reſte. Son nez n'étoit pas de la derniere délicateſſe, & ſes yeux faiſoient un peu grace, tandis que ſa bouche & le reſte de ſes appas portoient mille coups juſques au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute petillante d'eſprit & de vivacité. Ses geſtes & tous ſes mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa converſation étoit ſéduiſante quand elle vouloit plaire, fine & délicate quand elle vouloit donner du ridicule; mais, comme ſon imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penſer, ſes expreſſions ne ſignifioient pas toujours ce qu'elle

vouloit; & ſes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choſes qu'elle penſoit.

Mademoiſelle Temple, à peu près du même âge, étoit brune en comparaiſon d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le ſourire agréable & l'air ſpirituel. Voilà ce que c'étoit que ſon extérieur. Il ſeroit difficile de dire ce que c'étoit que le reſte : car elle étoit ſimple, glorieuſe, crédule, ſoupçonneuſe, coquette, ſage, fort ſuffiſante & fort ſotte.

Dès que ces nouveaux aſtres parurent à la Cour de la Ducheſſe, chacun eut les yeux deſſus, & l'on forma des deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal. Mademoiſelle Jennings ne fut pas long-tems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'adorateurs à ſes compagnes que ceux que l'eſpoir du ſuccès y attachoit. Son éclat éblouïſſant attiroit, & les charmes de ſon eſprit engageoient.

Le Duc d'York, s'étant perſuadé qu'elle étoit de ſon appanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes prétentions, par le même droit que le Roi ſon frere s'étoit approprié les faveurs de Mademoiſelle Wells. Mais il ne la trouva pas d'humeur à ſe mettre à ſon ſervice, quoi qu'elle fut à celui de la Ducheſſe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards ſe promenoient

toujours ailleurs quand ceux de Son Alteſſe les cherchoient; et, ſi par hazard il en ſurprenoit quelqu'un, elle n'en rougiſſoit ſeulement pas. Il fallut changer de batterie. Les regards n'aiant rien fait, il trouva l'occaſion de parler, & ce fut tant pis. Je ne ſçai de quelle maniere il conta ſa chance; mais les diſcours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la ſageſſe & de la fierté. Ce qu'il avoit à propoſer ne convenoit pas trop à l'une ni à l'autre. Quoi qu'on jugeât à ſes vivacitez qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très ſalutaires pour la conduite d'une perſonne de ſon âge. La premiere étoit qu'il falloit être jeune pour entrer agréablement à la Cour, & ne pas être vieille pour en ſortir de bonne grace; qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuſe réſiſtance ou par d'illuſtres foibleſſes; & que, dans un ſéjour ſi dangereux, il falloit faire ſon poſſible pour ne diſpoſer de ſon cœur qu'en donnant ſa main.

Avec de tels ſentimens, elle eut moins de peine à réſiſter aux tentations du Duc qu'à ſe débarraſſer de ſa perſévérance. Elle fut ſourde aux traités d'établiſſement dont on voulut fonder ſon ambition; & toutes les offres de préſens réüſſirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiſer une impertinente vertu qui ne vouloit point entendre raiſon? Il y avoit de la honte à

laiſſer échapper une petite étourdie dont les penchans devoient au moins tenir quelque choſe de la vivacité qui brilloit dans toutes ſes manieres, & qui cependant ſe mêloit d'avoir du ſolide quand on ne lui en demandoit pas.

Apres avoir bien révé ſur ſon obſtination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les diſcours, ni les ambaſſades. Le papier ſouffre tout; mais, par malheur, elle ne ſouffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expreſſions, ou magnifiques en promeſſes, ſe fouroient, ou dans ſes poches, ou dans ſon manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuſe petite bête avoit ſoin que ceux qui les y avoient vus entrer les en viſſent ſortir, ſans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faiſoit que ſecoüer ſon manchon, ou tirer ſon mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle; & les ramaſſoit qui vouloit. La Ducheſſe fut ſouvent témoin de cette conduite, & n'eût pas le courage de la gronder de ſon manque de reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours que des charmes & de la ſageſſe de Mademoiſelle Jennings. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la Cour, en devint ſitot l'ornement par ſes attraits, & l'exemple par ſa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée s'y étoient mal pris, ne lui paroiſſant pas natu-

rel que les promeſſes ne puſſent l'éblouïr, ni les empreſſemens la ſéduire, elle qui vraiſemblablement ne tenoit pas cette diſcrête morale de la prudence de ſa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de St. Albans. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de ſon eſprit & dans les charmes de ſa perſonne ; mais toutes ces nouveautez lui parurent piquantes. La curioſité de l'éprouver ſe changea bientot en deſir de réüſſir dans l'épreuve. Dieu ſçait ce qui en fut arrivé ; car il avoit tout l'eſprit du monde, & il étoit Roi : ces qualitez ne ſont pas indifférentes. Les réſolutions de la belle Jennings étoient louables & bien raiſonnées ; mais l'eſprit avoit de grands charmes pour elle, & la majeſté du Prince humiliée devant une jeune perſonne qui l'écoute eſt bien perſuaſive. Mais Mademoiſelle Stewart n'eut garde de conſentir au projet du Roi. L'allarme la prit de bonne heure : elle pria Sa Majeſté de vouloir bien laiſſer au Duc ſon frere le ſoin d'inſtruire les Filles de la Ducheſſe ſa belle-ſœur, & de ne ſe mêler que de la conduite de ſon troupeau, s'il n'aimoit mieux à ſon tour lui permettre d'écouter certaines propoſitions d'établiſſement qui ne lui paroiſſoient pas deſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, & Mademoiſelle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle

eſtime, & nouveaux vœux de tous côtez. Elle alloit triomphant de je ne ſçai combien de libertez, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue; mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comme ſa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiſelle Temple fut toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiſelle Jennings. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes trés capables de lui en donner, ſi ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord Rocheſter & Mademoiſelle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faiſant part de ſes productions comme à la perſonne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'aviſa de la flatter ſur les charmes de ſa perſonne. Il lui diſoit bien que, ſi le Ciel l'avoit fait d'humeur à ſe prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été poſſible de ſe ſauver auprès d'elle; mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'eſprit, il avoit le bonheur de joüir du plus agréable entretien du monde, ſans que cela pût tirer à la moindre conſéquence. C'étoit après un aveu ſi ſincere qu'il lui préſentoit des vers, ou quelque chanſon nouvelle; & c'étoit là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque choſe à Mademoiſelle Temple étoit mis à deux genoux devant ſes appas pour en faire amende honnorable. De telles inſinua-

tions tournoient ſa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Ducheſſe s'en apperçut; &, connoiſſant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple ſe précipitoit ſans le ſçavoir. Mais, comme il n'eſt pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas ſongé, qu'il eſt difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiſelle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus diſcrétement qu'elle pourroit, à ce que ces fréquentes & longues converſations n'euſſent point de ſuite. Elle accepta volontiers cette commiſſion, & ſe flatta d'y réüſſir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances pour s'emparer de ſa confiance & de ſa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rocheſter, y répondoit tout de ſon mieux. Elle étoit avide de loüanges, & friande de toutes ſortes de ſucreries autant que ſi elle n'eut pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes gouts. Mademoiſelle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la Ducheſſe. Son appartement étoit tout contre; &, dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes ſortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au gout de Mademoiſelle Temple, & il convenoit au gout de Mademoiſelle Hobart qu'elle y prit plaiſir.

La belle ſaiſon étant de retour, les plaiſirs qui

l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiſelle Hobart pour ſe remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permiſſion de ſe mettre en chemiſe, c'eſt-à-dire de ſe deshabiller chez elle pour changer de linge en ſa préſence. Cette permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. *Je vous l'allois propoſer,* dit la Hobart. *Ce n'eſt pas que vous ne ſoiez jolie comme un ange dans cet habillement ; mais il n'eſt rien tel que d'être fraichement & à ſon aiſe. Vous ne ſçauriés croire, ma chere Temple,* pourſuivit-elle en l'embraſſant, *combien vous m'obligez d'en uſer ainſi ; mais ſurtout ce gout pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente, en cela comme en bien d'autres choſes, de cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la Cour l'admirent pour quelque éclat qui n'eſt peut-être pas tout à elle, & pour des étourderies qui ne ſont d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des traits d'eſprit ? Je ne lui ai pas aſſez parlé pour en démêler la gentilleſſe ; mais, s'il n'eſt pas mieux tourné que ſes pieds, ce n'eſt pas grand'choſe. On m'en a conté de belles de ſon peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne ſe laver pour ſoi-même, & ne décraſſer que ce*

qu'il faut néceſſairement que l'on montre, c'eſt-à-dire la gorge & les mains !

La Temple avaloit cela plus doux que les confitures; & l'officieuſe Hobart, pour ne pas perdre de tems, la deshabilloit en attendant ſa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une perſonne conſtituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiſelle Hobart; mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mademoiſelle Temple deshabillée, *Paſſons,* lui dit la Hobart, *dans le cabinet des bains; nous pourrons y cauſer un moment ſans craindre que quelque ſotte viſite nous vienne lanterner.* Elle y conſentit; &, s'étant toutes deux miſes ſur un lit de repos, « Vous êtes trop jeune, ma chere Temple, lui dit-elle, pour connoître la malignité du caractere des hommes en général, & trop neuve encore en ce païs-ci pour avoir pu démêler celui de ſes habitans. Je vais vous donner une idée de ces Meſſieurs, du mieux qu'il me ſera poſſible, ſans offenſer perſonne; car je n'aime point la médiſance.

« Premiérement, il faut que vous comptiés que tous les hommes de la Cour manquent de probité, de bon-ſens, de jugement, d'eſprit ou de ſincérité; c'eſt-à-dire que celui qui par hazard aura quelques-unes de ces qualitez, à

coup ſur n'aura pas les autres. Le faſte dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, & le mépris pour celui des autres, ſont leurs entêtemens.

« L'intérêt ou les plaiſirs ſont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui ſuivent le premier vendroient Dieu le Pere, comme Judas vendit ſon Maître, & pour moins d'argent. Je vous citerois de beaux exemples, ſi j'en avois le tems. Pour les ſectateurs des voluptez, ou ſoi diſans tels, car ils ne ſont pas tous ſi méchans qu'ils affectent de le paroître, ces Meſſieurs ne reſpectent ni promeſſes, ni ſermens, ni foi, ni loi, c'eſt-à-dire ni le ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les Filles d'Honneur que comme des amuſemens qu'on place exprès à la Cour pour les empêcher de s'y ennuier; & plus on a de mérite, plus on eſt expoſée à leurs impertinences dès qu'on les écoute, & à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas. Pour les épouſeurs, ce n'eſt pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêlent, on auroit beau ſe flatter d'être pourvue, la ſageſſe & les appas y ſont également inutiles. Madame de Falmouth eſt l'unique exemple d'une Fille d'Honneur bien mariée ſans dot; & demandez au pauvre imbécille d'époux pour quelle raiſon il l'a priſe; je ſuis perſuadée qu'il n'en ſçait aucune, ſi ce n'eſt qu'elle a les oreilles grandes & rouges & le pied plat. Pour la blonde

Yarborough, qui paroiſſoit ſi fiere de ſon établiſſement, elle eſt femme, pour tout compter, d'un grand flandrin qui, la ſemaine d'après ſon mariage, lui fit prendre congé de la Ville pour jamais, en vertu de cinq ou ſix mille livres de rente qu'il poſſede ſur les confins de Cornouaille. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y a bien un an, tirée à quatre chevaux ſi maigres que je ne crois pas qu'elle ſoit encore à moitié chemin de ſon petit chateau. Que voulez-vous! toutes les filles ont la folie de ſe vouloir marier; &, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y qu'à ſe montrer à la Cour pour choiſir leurs époux. Mais quand cela ſeroit, c'eſt la plus ſotte condition du monde pour une perſonne qui a des ſentimens. Croiez-moi, ma chere Temple, c'eſt ſi peu de choſe que les plaiſirs du mariage au prix de ſes inconvéniens, que je ne ſçai comment on peut s'y réſoudre. Fuiez donc un ſi fâcheux engagement, au lieu de le ſouhaiter. La jalouſie, jadis inconnue dans ces innocens climats-ci, devient à la mode. Vous en ſçavez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouïr, n'allez pas de votre eſclave faire votre tiran. Maitreſſe de votre liberté, vous la ſerez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves aſſez récentes de la perfidie des hommes pour notre ſexe, & de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence. Le Comte d'Ox-

ford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du Duc, belle, gracieuſe, & qui jouoit dans la perfection. Le rôle de Roxelane, dans une pièce nouvelle, l'avoit miſe en vogue, & le nom lui en étoit reſté. Cette créature, pleine de vertu, de ſageſſe, ou, ſi vous voulez, d'obſtination, refuſa fièrement les offres de ſervice & les préſens du Comte d'Oxford. Cette réſiſtance irrita ſa paſſion. Il eut recours aux invectives, & même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit pas grand'choſe pour lui; mais ſa paſſion devint ſi violente, qu'il ne jouoit ni ne fumoit plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'himen. Le Comte d'Oxford, premier Pair du Roiaume, a bonne mine, comme vous voiez. Il eſt de l'Ordre de la Jarretiere, qui releve un air aſſez noble qu'il a naturellement. Enfin, à le voir, on diroit que c'eſt quelque choſe; mais, à l'entendre, on voit bien que ce n'eſt rien. Cet amant paſſionné lui fit préſenter une belle promeſſe de mariage, authentiquement ſignée de ſa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne riſquoit rien lors qu'il vint le lendemain accompagné d'un miniſtre & d'un témoin. Une autre comédienne de ſes amies ſigna le contrat, comme témoin pour elle. Le mariage fut fait & parfait de cette ſorte. Vous croiez peut-être que la nouvelle Comteſſe n'avoit plus qu'à ſe faire préſenter à la Cour, y prendre ſon rang,

& arborer les armes d'Oxford? Point du tout. Quand il en fut queſtion, on trouva qu'elle n'étoit point mariée; c'eſt-à-dire, on trouva que le prétendu miniſtre étoit un trompette du Milord, & le témoin ſon timbalier. Cet eccléſiaſtique & ce témoin ne parurent plus après la cérémonie, & l'on ſoutint à l'autre témoin que la Sultane Roxelane avoit apparemment cru ſe marier réellement dans quelque rôlle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les loix & la religion violées auſſi bien qu'elle par cette ſupercherie; elle eut beau ſe jetter aux pieds du Roi pour en demander juſtice : elle n'eut qu'à ſe relever, trop heureuſe d'avoir une penſion de mille écus pour doüaire, & de reprendre le nom de Roxelane au lieu de celui d'Oxford. Vous me direz que ce n'étoit qu'une comédienne, que tous les hommes n'ont pas les mêmes ſentimens, & qu'on peut au moins les écouter quand ils ne font que rendre juſtice au mérite d'une perſonne faite comme vous; mais ne vous y fiez pas, quoique vous ſoiés à même : car je ſçai que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on eſt pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne; Milord Rocheſter ſe plaît à vous entretenir; & le très ſérieux chevalier Lyttelton ſent dégourdir ſa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

« Pour le premier, j'avoue qu'il eſt d'une figure toute propre à ſéduire les penchans d'une per-

ſonne de votre age ; mais quand cette figure ſeroit accompagnée de quelque choſe, comme elle ne l'eſt pas, & qu'il ſongeroit auſſi ſérieuſement à vous qu'il veut vous le perſuader & que vous le méritez, je ne vous conſeillerois pas de ſonger à lui, pour des raiſons qu'il ne m'eſt pas permis de vous dire à préſent.

« Le Chevalier Lyttelton y va ſans doute de bonne-foi, puis qu'il paroit honteux de l'état où vous l'avez mis ; & je crois que s'il pouvoit tant faire que d'oublier les chimeres dont il a l'imagination remplie ſur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouſeroit, & vous iriés repréſenter dans ſon petit gouvernement, où vous paſſeriés gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage & à raccommoder ſes ſerviettes. Quelle gloire d'avoir un Caton pour époux, dont les diſcours ſont pleins de cenſures, & les cenſures remplies de travers!

« Milord Rocheſter eſt ſans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'eſprit & le moins d'honneur. Il n'eſt dangereux que pour notre ſexe ; mais il l'eſt au point qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en ſoit pour ſa réputation. C'eſt une bonne fortune qui ne lui peut echaper de façon ou d'autre, puis qu'il la poſſede dans ſes écrits, s'il n'en peut avoir autre choſe ; &, dans le ſiecle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cependant rien n'eſt ſi dangereux que les inſinuations

avec leſquelles il s'empare de l'eſprit. Il entre dans vos gouts, dans tous vos ſentimens; &, tandis qu'il ne dit pas un ſeul mot de ce qu'il penſe, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la maniere qu'il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête-homme du monde & le plus ſincere. Je ne ſaurois comprendre ce qu'il vous veut dans les ſoins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eſt pas que vous ne ſoiés faite de maniere à mériter tous les empreſſemens du monde ; mais, quand il vous auroit tourné la tête, il ne ſauroit que faire de la plus jolie créature de la Cour : car il y a long-tems que ſes débauches y ont mis ordre, avec le ſecours & les faveurs de toutes les coureuſes de la Ville. Voiez donc, ma chere Temple, ce que c'eſt que cette habitude effroiable de malignité qui le poſſede, à la ruine & à la confuſion de l'innocence. Un ſcélérat qui n'a des ſoins & des empreſſemens pour Mademoiſelle Temple que pour donner plus de vraiſemblance aux calomnies dont il l'a dechirée ! Vous me regardez avec étonnement, & ſemblez douter de la vérité de ce que j'avance; mais je ne veux pas que vous m'en croiiés. Tenez, dit-elle, tirant un papier de ſa poche. Voiez les vers qu'il a faits à votre loüange, tandis qu'il endort votre crédulité par des diſcours flatteurs & de feints reſpects. »

En diſant cela, la perfide Hobart lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrez que Ro-

cheſter avoit faits contre les Filles d'Honneur précédentes. C'étoit la Price qu'il attaquoit principalement par des traits ſanglants, & l'anatomie la plus hideuſe de ſa perſonne qu'on put imaginer. Hobart n'avoit fait que ſubſtituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordoit avec le chant & la meſure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plutot entendu chanter ce couplet qu'elle ne douta plus qu'il ne fut fait pour elle; &, dans le premier mouvement de ſa colere, n'aiant rien plus à cœur que d'en donner le démenti ſur le champ aux impoſtures du poëte: *Ah! pour celui-là, ma chere Hobart, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être auſſi belle qu'une autre; mais, pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chere Hobart, j'oſe dire que perſonne n'en eſt plus éloignée. Nous ſommes ſeules, & j'aurois preſque envie de vous en convaincre.* La complaiſante Hobart le voulut bien; mais, quoi qu'elle lui mit l'eſprit en repos, en ſe récriant avec éloge ſur tout ce qui réfutoit la chanſon de Rocheſter, la Temple penſa ſe deſeſperer de rage & d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eut écouté, non ſeulement ne lui eut pas dit un mot de vrai, mais qu'il eut la cruauté de l'accuſer à faux; &, ne trouvant point d'expreſſion capable de remplir ſon dépit & la violence de ſes reſſentimens, elle ſe mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la conſola le plus tendrement

qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit ſi fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connoiſſoit trop l'infamie pour que de telles impoſtures euſſent lieu ; mais elle lui conſeilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moien de rendre ſes projets inutiles, & lui fit voir que le mépris & le ſérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occaſions qu'un éclairciſſement ; que, s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il ſeroit juſtifié, mais qu'elle étoit perdüe.

Mademoiſelle Hobart n'avoit pas tort de donner ces conſeils. Elle ſavoit qu'un éclairciſſement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle ſi Rocheſter avoit un ſujet ſi juſte de renouveller ſes premiers panegyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette converſation avoit été entendüe d'un bout à l'autre par la niece de la Gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle ; &, comme elle devoit voir Rocheſter ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette converſation, pour n'en perdre pas un ſeul mot lors qu'elle ſe donneroit l'honneur d'en faire le récit à ſon amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la choſe tourna.

CHAPITRE X.

La converſation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour Mademoiſelle Hobart; & ſi la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertiſſant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation ſucceda la curioſité d'apprendre par quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que Sydney ſongeât à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa conduite avec Milord Rocheſter. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après leſquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. Temple aſſura qu'elle ne regardoit plus Rocheſter que comme un monſtre de perfidie, & jura ſes grands Dieux qu'elle ne l'écouteroit de ſa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du cabinet, Miss

Sara ſortit du bain, où, durant toute cette converſation, elle avoit penſé tranſir de froid ſans ôſer s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiſelle Hobart de ſe pouvoir un peu décraſſer à l'inſçu de ſa maîtreſſe ; & l'autre y aiant conſenti, je ne ſai comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves ; & la petite Sara ne faiſoit que de s'y mettre lors qu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une ſéparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui ſe tiroient par dedans, ôtoient la vüe de ceux qui ſe baignoient. La femme de chambre de Mademoiſelle Hobart n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux ſur la petite fille, de fermer la porte de la ſéparation & d'en ôter la clef avant l'arrivée de ſa maîtreſſe & de Mademoiſelle Temple.

Elles s'étoient miſes ſur un canapé placé le long de cette ſéparation, & Mademoiſelle Sara, malgré ſes allarmes, avoit entendu toute la converſation, & l'avoit parfaitement retenüe. Comme la Belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement Milord Rocheſter, dès qu'elle put ſe ſauver, elle regagna ſon entreſol ; & Rocheſter n'aiant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet. Il admira l'audace de la témé-

raire Hobart d'ôſer lui faire une tracaſſerie de cette nature; mais, quoi qu'il comprit bien que l'amour & la jalouſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut ſavoir s'il étoit vrai qu'il en voulut à Mademoiſelle Temple, comme Hobart avoit dit; qu'elle en mouroit de peur. *En pouvez-vous douter*, répondit-il, *puis que cette ſincere perſonne l'a dit? Mais vous voiez auſſi que je n'en pourrois profiter, quand la Temple le voudroit bien, puis que mes débauches & les coureuſes de la Ville y ont mis bon ordre.*

La nièce de la Gouvernante ſe mit l'eſprit en repos ſur cette réponſe, jugeant que le reſte étoit faux, puis qu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord Rocheſter voulut aller dés ce même ſoir chez la Ducheſſe pour voir quelle contenance on tiendroit en le voiant, après le beau portrait que Mademoiſelle Hobart avoit eu la bonté d'en faire. La Temple ne manqua pas de s'y trouver auſſi, dans le deſſein de lui faire une mine du plus effroiable dedain qu'elle put imaginer. Quoi qu'elle ſe fut miſe tout de ſon mieux, comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embaraſſée de ce que tous ceux qui la rencontroient la croioient peut-être faite comme Rocheſter l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne ſe fioit pas trop aux promeſſes qu'elle avoit faites de ne lui

parler ni de près ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été ſi jolie. Chacun lui en diſoit quelque choſe ; mais, à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetez, on la crut folle. Car, lors qu'on lui parloit de ſa taille, de ſa fraicheur ou de ſes regards : *Bon!* diſoit-elle, *on ſçait bien que je ne ſuis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres ; que ce qui reluit n'eſt pas or ; & que, ſi j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reſte eſt une miſere.*

La Hobart avoit beau la pouſſer, elle alloit toujours ſon train ; &, ne ceſſant de ſe dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lors que Milord Rocheſter arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enſuite, s'ébranla pour aller à lui, ſe retint, tira ſes gans l'un après l'autre juſques au coude ; &, après avoir trois fois ouvert & refermé ſon évantail avec violence, elle attendit qu'il la ſalüât à ſon ordinaire ; &, dès qu'il eut commencé, la Belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. Rocheſter n'en fit que ſourire ; &, voulant que ſes reſſentimens fuſſent encore plus marqués, il fit le tour de ſa perſonne, & s'étant planté vis à vis d'elle, *Mademoiſelle,* lui dit-il, *rien n'eſt ſi glorieux que de briller comme vous faites après une auſſi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, & Mademoiſelle Hobart au retour, ſans en pa-*

roître abbatüe, voilà ce qui s'appelle un tempérament.

Mademoiſelle Temple avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut tranſportée d'une colere ſi violente, voiant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna ſur lui. Hobart la pinça par le bras, ſur le point que ce regard alloit être ſoutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; &, remettant pour une autre fois les remerciemens qu'il devoit à Mademoiſelle Hobart, il ſe retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fut rien de l'autre converſation, ne laiſſa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire; mais Temple, prête à ſuffoquer de tout ce qu'elle ſavoit pour le confondre ſans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiere occaſion, malgré la parole qu'elle avoit donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un eſpion fidele auprès de ces Belles. C'étoit la petite Miss Sara, raccommodée par ſon conſeil & le conſentement de ſa tante avec Mademoiſelle Hobart, pour mieux la trahir. Il ſçut par cet eſpion que la femme de chambre de la Hobart, ſoupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit ſortie de ſon ſervice; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croioit

qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiſelle Temple. Quoi que ces avis fuſſent de peu de conſéquence, on ne laiſſa pas de loüer la petite fille de ſon exactitude; &, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le ſouhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que Mademoiſelle Hobart & ſa nouvelle favorite devoient ſe promener à neuf heures du ſoir dans le mail du parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta que Mademoiſelle Hobart s'étoit fort oppoſée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple aiant réſolu d'en paſſer ſa fantaiſie.

Rocheſter prit ſa réſolution ſur cet avis. Il fut chercher Killegrew, ſe plaignit à lui du tour que Mademoiſelle Hobart avoit ôſé lui joüer; lui demanda ſon aſſiſtance pour s'en venger, & l'obtint; &, l'aiant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre, & du rôlle qui le regardoit dans cette avanture, ils ſe rendirent dans l'allée du Mail.

Bientot y parurent nos Nymphes en maſcarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs viſages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs loups. Il n'y avoit que peu de monde au parc; &, d'auſſi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher,

dans le deſſein de laver la tête au perfide Rocheſter ſous la figure d'une autre, quand Hobart, l'arrêtant, *Où courez-vous donc?* lui dit-elle. *N'auriez-vous point envie d'attaquer de converſation ces deux diables, pour vous expoſer à toutes les impertinences qu'ils ſont capables de vous dire?* Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'avanture; & tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que Rocheſter pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler. Rocheſter choiſit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre: elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de ſa répugnance; &, faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes habits, *Eh! Mademoiſelle Hobart,* lui dit-il, *ne tournez point tant la tête devers eux. Je ne ſai par quel hazard vous êtes toutes deux ici; mais je ſai bien que c'eſt fort à propos pour vous, aiant quelques petits avis à vous donner, comme votre ſerviteur & votre ami.*

Ce début donna de la curioſité pour le reſte; & Mademoiſelle Temple parut plus diſpoſée à l'écouter. Killegrew, voiant que les autres s'étoient inſenſiblement éloignés, *Au nom de Dieu,* dit-il, *de quoi vous aviſez-vous de vous déchainer contre Milord Rocheſter, que vous connoiſſez pour le plus honnête homme de la*

Cour, & que vous donnez cependant pour le plus grand ſcélérat à la perſonne qu'il eſtime & qu'il honore le plus? Que deviendriés-vous, s'il vous plait, s'il ſavoit que vous avez fait accroire à Mademoiſelle Temple que c'eſt ſur elle qu'il a fait certains couplets de chanſon, faits, comme vous ſavez auſſi bien que moi, contre la groſſe Price, plus d'un an avant qu'il fut queſtion de la belle Temple? Ne ſoiés point ſurpriſe que j'en ſache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié. Votre paſſion & vos deſirs pour la jeune Temple ne ſont plus ignorez que d'elle; car, de quelque maniere que vous aiés ſurpris ſon innocence, on lui rend aſſez de juſtice pour croire qu'elle vous traiteroit comme a fait Madame de Falmouth, ſi la pauvre fille ſavoit ce que vous lui voulez. Je vous conſeille donc de ne point pouſſer les choſes plus loin auprès d'une perſonne trop ſage pour vous le permettre. Je vous conſeille encore de reprendre votre femme de chambre, pour ſupprimer le ſcandale de ſes diſcours. Elle dit partout qu'elle eſt groſſe, vous impute le fait, & vous accuſe de la derniere ingratitude ſur de ſimples ſoupçons. Vous voiez bien que je n'invente point ces ſortes de choſes; mais, afin que vous ne doutiés point que ce ne ſoit de ſa propre bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre converſation dans le cabinet des bains, des portraits que vous y aviés faits

de tous les hommes de la Cour; de la malice artificieuſe dont vous aviés donné les couplets ſi peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle maniere la pauvre Temple avoit donné dans le panneau que vous lui tendiés, pour juſtifier ſes appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'eſt d'avoir révélé certains ſecrets que la Ducheſſe ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ſes Filles d'Honneur. Songez-y bien, & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier Lyttelton, pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne ſai ſi c'eſt de votre femme de chambre qu'il le tient; mais je ſai bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il eſt homme à tenir ſa parole; car, afin que vous ne vous trompiés pas à cette mine de Stoïcien & cette gravité de juriſconſulte, je veux bien vous apprendre que c'eſt le plus emporté de tous les hommes. Comment! ce ſont des choſes horribles que ces invectives. Il dit que c'eſt bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalouſie; qu'il s'en plaindra, ſi vous continuez; que ſi Son Alteſſe ne lui fait pas juſtice, il ſe la fera lui-même, & vous donnera de ſon épée dans le ventre, quand ce ſeroit entre les bras de Mademoiſelle Temple; qu'il eſt bien ſcandaleux que toutes les Filles d'Honneur paſſent par vos mains avant que de pouvoir ſe reconnoître.

Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous ſavez mieux que moi ſi ce que je viens de vous dire eſt véritable, & c'eſt à vous à voir quel uſage il vous plaira de faire de mes avis. Mais ſi j'étois à votre place, je ferois la paix de Milord Rocheſter auprès de Mademoiſelle Temple. Encore une fois, qu'il ne ſache pas que vous aiés abuſé de l'innocence de cette fille pour noircir la ſienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement & qui, de la probité dont il eſt, ſe ſeroit bien gardé de jetter les yeux ſur elle s'il n'avoit eu deſſein de l'épouſer.

Mademoiſelle Temple avoit exactement tenu ſa parole pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La Hobart & Rocheſter la joignirent, encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choſes incroiables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenüe; mais, dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna St. James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire; &, s'étant enfermée dans ſa chambre, la premiere choſe qu'elle fit

ce fut d'ôter vitement les habits de Mademoiſelle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la conſidéroit plus que comme un monſtre funeſte à l'innocence du Beau Sexe, de quelque ſexe qu'elle put être. Elle rougiſſoit des privautez qu'avoit eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre étoit groſſe ſans avoir été dans un autre ſervice que le ſien. Elle lui renvoia donc toutes ſes hardes, redemanda les ſiennes, & réſolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiſelle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit priſe pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faiſoit prendre, depuis cette converſation, des airs ſi ſurprenans; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit reſter la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoier ſes habits ; &, voulant la ſurprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclairciſſemens, elle entra tout doucement dans ſa chambre comme elle alloit changer de linge, & l'embraſſa. La Temple ſe trouvant entre ſes bras avant que de l'avoir apperçüe, tout ce que Killegrew venoit de lui dire s'offrit à ſon imagination. Elle crut lui voir les regards d'un Satire, avec des empreſſemens encore plus odieux ; &, ſe démêlant avec indignation d'entre ſes bras, elle ſe mit à faire des cris effroiables, appellant le ciel & la terre à ſon ſecours.

Les premieres qui vinrent à cette allarme furent la Gouvernante & ſa niece. Il étoit près de minuit. La Temple étoit en chemiſe, toute effarée, repouſſoit Mademoiſelle Hobart avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le ſujet de ſes tranſports. Dès que la Gouvernante vit cette ſcene, elle ſe mit à chanter poüille à la Hobart, avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit des Filles d'Honneur; ſi elle n'avoit point de honte de venir juſques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit Temple dans ſes erreurs; & Hobart fut enfin obligée de s'en aller ſans pouvoir faire entendre raiſon à des créatures qu'elle croioit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain, Miss Sara ne manqua pas de conter cette avanture à ſon amant; lui dit comme les cris de Temple avoient allarmé l'appartement des Filles, & comme elle & ſa tante, accourant à ſon ſecours, avoient penſé ſurprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'avanture, avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faiſoit foi, contant partout comme la pudeur de Mademoiſelle Temple l'avoit échapé belle, & que Miss Sara, ſa niece, n'avoit conſervé ſon honneur que

parce que les bons avis de Milord Rocheſter l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une perſonne ſi dangereuſe. Temple ſçut dans la ſuite que les couplets qui l'avoient ſi fort aigrie n'avoient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en aſſuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart ſur cette ſupercherie. Tant de refroidiſſement après tant de familiaritez fit croire à bien des gens que l'avanture n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la Hobart à la Cour, & pour la décrier dans la Ville; mais la Ducheſſe la ſoutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'hiſtoire d'un bout à l'autre de chimere ou de calomnie, gronda Temple de ſon impertinente crédulité, chaſſa la Gouvernante avec la niece pour les impoſtures dont elles ſoutenoient cette fable, & fit quantité d'injuſtices pour rétablir l'honneur d'Hobart, ſans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ſes raiſons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la ſuite.

Mademoiſelle Temple, qui ne ceſſoit de s'accuſer d'injuſtice au ſujet de Milord Rocheſter, & qui, ſur la parole de Killegrew, le croioit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occaſion de ſe juſtifier dans ſon eſprit, en lui faiſant quelque ſorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenües. Ces favorables diſpoſitions, entre les

mains d'un homme comme lui, l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne le croioit; mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot ſe trouvoit au bout de ſa langue ou de ſa plume, il le lâchoit ſur le papier ou dans la converſation, ſans aucun égard aux conſéquences. Les Miniſtres, les Maitreſſes, & ſouvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la premiere de ſes diſgraces eut été la derniere.

Ce fut donc dans le tems que Temple le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiſelle Hobart leur avoient à tous deux couté, que la Cour lui fut interdite pour la troiſieme fois. Il partit ſans avoir vu Temple, mena la Gouvernante diſgraciée à ſa maiſon de campagne, fit ſon poſſible pour cultiver quelques diſpoſitions que ſa niece ſe trouvoit pour le théatre; mais, voiant qu'il n'y réüſſiſſoit pas ſi bien que dans ſes autres inſtructions, après l'avoir eüe quelques mois avec Madame ſa tante à ſa maiſon de campagne, il ne laiſſa pas de la faire recevoir dans la troupe du Roi l'hyver d'après; & le public lui fut obligé de la plus jolie mais de la plus mauvaiſe comédienne du Roiaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiſelle d'Hamilton. Elle étoit à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la ſuite. Un reſte de tendreſſe pour elle ſubſiſtoit encore dans ſon cœur, malgré l'abſence & ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant ſon abſence, mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât ſon attention. Mademoiſelle Boynton s'aviſa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languiſſante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foibleſſes par jour. La premiere fois que Talbot jetta les yeux ſur elle, une de ſes foibleſſes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouïſſoit à ſon intention. Il le crut, s'empreſſa pour la ſecourir; &, depuis cet accident, il ſe donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutot pour lui ſauver la vie que pour lui marquer de la tendreſſe. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, &, ſelon les apparences, un des plus robuſtes. Cependant elle laiſſoit aſſez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicateſſe d'une com-

plexion comme la ſienne à tout ce qui pourroit en arriver pour devenir ſa femme; & peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle la fut après, ſi les charmes de la belle Jennings ne s'y fuſſent oppoſez.

Je ne ſai par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ſes yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, ſon eſprit & ſa vivacité lui furent également vantez. Il le crut ſur la foi publique. Il trouva quelque choſe d'aſſez rare de voir la diſcrétion & la vivacité ſi bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de ſa perſonne beaucoup au deſſous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fut dans la vrai-ſemblance; & Mademoiſelle Jennings crut y pouvoir ajouter foi ſans trop ſe flatter. Talbot avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nobleſſe, pour ne pas dire de faſte, dans ſes manieres. La faveur du Duc, qui le diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela; mais le plus eſſentiel de ſon merite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bien-faits de ſon Maître. Toutes ces qualitez étoient du reſſort des maximes & regles qu'elle s'étoit propoſé de ſuivre en fait d'amans. Ainſi, quoi qu'il ne vit pas ſes penchans entierement déclarez, du moins

il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentez avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon bonheur; & Mademoiſelle Jennings, voiant que la Ducheſſe approuvoit les deſſeins de Talbot, après s'être bien conſultée, ſentit qu'en l'épouſant ſans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour ſon ſervice, & que ſa raiſon lui étoit plus favorable que ſon cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point ſi c'étoit à ſon cœur ou bien à ſa raiſon qu'il en étoit redevable, & ne ſongea qu'à preſſer l'accompliſſement de ſon bonheur. On eut juré qu'il y touchoit; mais l'Amour ne ſeroit plus Amour, s'il ne ſe plaiſoit à reculer les félicitez, ou bien à renverſer les fortunes de ſon empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la perſonne, à la converſation, ni à la ſageſſe de Mademoiſelle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoiſſance qu'elle venoit de faire; &, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis ſur ce ſujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'Honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit miſe, au ſortir de chez la Ducheſſe, ſous la protection de Madame de Caſtelmaine. Elle avoit l'eſprit fort amuſant. Sa complaiſance convenoit à toutes ſortes d'humeurs; & la ſienne avoit un fonds de gaieté qui réjouïſſoit partout. Elle avoit fait connoiſſance

avec Jennings avant Talbot. Comme elle ſavoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiſelle Jennings, & les ſiennes tout auſſi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car, quoi qu'elle ne voulut rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enſeignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela ſe paſſoit. Ainſi, ne ſe laſſant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du gout extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fut avantageuſe à celle de ſa maîtreſſe, principalement dans un commerce intime. C'eſt pourquoi, le prenant ſur un ton de tuteur plutot que ſur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder ſur la mauvaiſe compagnie qu'elle hantoit.

Jennings étoit fiere à toute outrance quand elle ſe le mettoit en tête; &, comme elle aimoit beaucoup mieux la converſation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il ſe mêlât de ſes affaires, & que, s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons ſur ſa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offença d'une ſortie qu'on lui faiſoit ſi mal à propos, dans les termes où ils en étoient; &, la quittant plus bruſquement qu'il ne convenoit aux reſpects d'un homme bien

amoureux, il fit quelque tems le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas; & la petite mutine boudoit encore lors que Jermyn revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la Castelmaine, & plus de deux que le Roi s'ennuioit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui en envoier les ordres; car, quoi que Sa Majesté n'eut plus que de certains égards pour Madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une Princesse qu'il avoit honnorée d'une distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assés gros articles, parut attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlez avec la Belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlez qu'il lui conseilla de faire plutot des graces à Jacob Hall pour quelque chose, que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puis qu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maitresse du premier que pour la très humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve

de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne cessoit de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchans s'étoit déclarée; qu'il ne falloit pour un gout comme le sien que des oisons bridez, tels que la Stewart, la Wells, & cette petite gueuse de comédienne qu'il leur avoit depuis quelque tems associée. Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages, ensuite de quoi reprenant le rôlle de Médée, la scene se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade & son palais en feu. Comment faire avec une furie déchainée, qui, toute belle qu'elle fut, ressembloit bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle étoit dans ses transports?

Le bon Prince aimoit la paix; &, comme il ne se commettoit guere à ces occasions qu'il ne lui en coutât quelque chose pour l'avoir, il falut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent représentés de part & d'autre; &, ce qu'il y a de rare, il trouva le moien de les contenter tous deux. Voici les

articles d'accommodement qu'ils acceptérent, ſçavoir :

Que Madame de Caſtelmaine abandonneroit Jermyn ; que, pour preuve de ſa diſgrace, elle conſentiroit qu'on l'envoiât faire un tour à la campagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au ſujet de la Wells, ni de vacarmes ſur celui de la Stewart, ſans que le Roi fut tenu de rien changer en ſa conduite pour elle ; que, moiennant ces condeſcendances, il lui donneroit inceſſamment le titre de Ducheſſe avec tous ſes honneurs, tous ſes privileges, & une augmentation d'appointemens pour en ſoutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les cenſeurs, car il y en a toujours ſur les conventions de l'Etat, prétendirent que le médiateur du traité, joüant tous les jours avec Madame de Caſtelmaine & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuié ce dernier article en ſa faveur.

Quelques jours après, la Caſtelmaine aiant pris le titre de Ducheſſe de Cléveland, le petit Jermyn avoit pris le chemin d'une maiſon de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; & le Chevalier de Grammont, en aiant obtenu la permiſſion du Roi, l'avoit portée au bon-homme St.-Albans. C'étoit lui porter la vie ; mais il eut beau l'envoier à ſon neveu, ce fut inutilement. Car, ſoit qu'il voulut faire déplorer ſon abſence aux Beautez de Londres, & les faire crier contre l'injuſtice du ſiecle & la

tyrannie du Prince, il reſta plus de ſix mois à la campagne, faiſant du petit philoſophe aux yeux des chaſſeurs du voiſinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut ſi beau, qu'il y ſeroit reſté bien plus long-tems, s'il n'eut entendu parler de Mademoiſelle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ſes charmes, perſuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de ſa réſiſtance & de ſa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de ſa colere; &, quittant ſon exil pour la ſubjuguer, il arriva dans le tems que Talbot, raiſonnablement amoureux, étoit brouillé, ſelon lui ſi peu raiſonnablement, avec Mademoiſelle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les avantures de Madame de Cléveland, en avoit ſouvent fait mention, ſans rien diminuer de la foibleſſe dont la renommée vouloit que ce héros ſe portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eut la derniere curioſité de voir un homme dont la perſonne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertez du Beau Sexe.

Jermyn étoit donc venu ſatisfaire cette curioſité par ſa préſence; &, quoi qu'on trouvât ſon brillant un peu rouillé du ſéjour de la campagne, que ſa tête parut plus groſſe & ſes jambes plus

menües qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de ſi parfait ; &, cédant à ſa deſtinée, la Belle s'en laiſſa coëffer encore moins raiſonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque choſe de plus de la délicateſſe d'une perſonne juſqu'alors aſſez difficile.

Jermyn ne fut point ſurpris de cette conquête, quoi qu'il y fut aſſez ſenſible ; car ſon cœur y prit bientot autant de part que ſa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de ſa défaite, en penſa crever de dépit & de jalouſie ; mais il crut qu'il étoit plus honnorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre : &, s'étant paré d'une feinte indifférence, il ſe mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant Jermyn joüiſſoit tranquillement du plaiſir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Ducheſſe, qui l'avoit priſe ſous ſa protection depuis qu'elle avoit refuſé de ſe mettre ſous celle du Duc, fonda les intentions de Jermyn pour elle, & fut contente des aſſurances que lui donnoit un homme dont la probité ſurpaſſoit de beaucoup le mérite en amour. Il laiſſa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouſer, quoi qu'il ne voulut pas la preſſer ſur la concluſion. Tout le monde fai-

ſoit compliment a la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris & le fleau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite Jennings dans celle d'un établiſſement heureux & prochain ; mais il faut toujours compter avec la Fortune avant que de compter ſur la certitude des félicitez.

Le Roi n'avoit pas accoutumé de laiſſer ſi longtems Milord Rocheſter en exil. Il s'en ennuia ; &, trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plut à Sa Majeſté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois & des riches marchands, où la politeſſe, à la vérité, ne regne pas tant qu'à la Cour, mais où les plaiſirs, le luxe & l'abondance regnent avec moins d'agitations & plus de bonne-foi. Son deſſein, au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux miſteres de ces habitans fortunez ; c'eſt-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs feſtins, à leurs commerces de plaiſirs, &, ſuivant les occaſions, à ceux de Meſdames leurs épouſes. Comme ſon eſprit étoit de la portée de tous les eſprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'inſinua dans l'épaiſſeur de celui des opulens échevins, & dans la délicateſſe de celui de leurs tendres & très magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les aſſemblées ; &, tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du Gou-

vernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à ſe révolter contre les Maitreſſes du Roi. Il diſoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple que ce maudit uſage étoit introduit; que les Beautez de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville; & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme : enſuite dequoi, renchériſſant ſur tous leurs murmures, il diſoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fut déjà tombé ſur White-Hall, vu qu'on y ſouffroit des garnemens comme Rocheſter, Killegrew & Sydney, qui ſoutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi deſiré dans toutes leurs cotteries, qu'il ſe laſſa de l'empiffrerie des feſtins & de l'empreſſement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut là que, changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau perſonnage, il fit ſous main courrir des billets portant qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un médecin allemand farci de ſecrets merveilleux & de remêdes infaillibles. Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé, comme de prédire l'avenir, par le ſecours de l'aſtrologie. La vertu des remêdes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de

tous accidens où elles pouvoient être tombées, ſoit par trop de charité pour le prochain, ſoit par trop de complaiſance pour elles-mêmes.

Ses premieres pratiques, ne s'étendant que ſur le voiſinage, ne furent pas fort conſidérables; mais ſa réputation s'étant bientot répandue juſqu'à l'autre bout de la Ville, bientot arrivérent les ſoubrettes de Cour & les femmes de chambre de qualité, qui, ſur les merveilles qu'elles publioient du médecin allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs maitreſſes.

Parmi les ouvrages d'eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables & de ſi remplis de feu que ceux de Milord Rocheſter; &, de tous ſes ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertiſſant eſt un détail de toutes les fortunes & des différentes avantures qui lui paſſérent par les mains pendant qu'il profeſſoit la médecine & l'aſtrologie dans les faux-bourgs de Londres.

La belle Jennings penſa bien être placée dans ce recueil; mais l'avanture qui la ſauva n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la ſuite le deſſein qu'elle avoit eu de rendre viſite au diſeur de bonne avanture.

Les premieres femmes de chambre qui l'avoient conſulté n'étoient autres que celles des Filles-d'Honneur. Elles avoient grand nombre de queſtions à faire & quelques doutes à propoſer, tant ſur leur compte que ſur celui de leurs

maitreſſes. Elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, & celle que la Hobart avoit depuis peu chaſſée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de fraieur. Celle de Mademoiſelle Temple jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite verolle, & ſa maitreſſe l'autre, dans deux mois au plus tard, ſi ſa dite maitreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La ſoubrette de la Price aſſura que ſans la connoître, n'aiant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit que, ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au ſervice de quelque bonne perſonne, qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmées ou diverties leurs maitreſſes, n'aiant pas manqué, ſelon la coutume, d'ajouter à la vérité pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price en entretenoit un jour ſa nouvelle amie, & le Diable tenta ſur le champ ſa nouvelle amie d'aller en perſonne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien. L'entrepriſe étoit des plus étourdies; mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croioit qu'on pouvoit ſe mocquer des apparences, pourvu qu'on fut innocente dans le fond. Price étoit la complaiſance même;

&, cette belle réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moiens de l'exécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiſer, à cauſe de ſon éclat extrême, & de quelque choſe de ſingulier dans ſon air & ſes manieres. Cependant, après avoir bien révé, ce qu'elles imaginérent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux comédies & dans les promenades publiques. Cela fut bientot fait. La Price ſe traveſtit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; &, s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnérent à la fortune, ſans autre eſcorte que celle du caprice & de l'indiſcrétion.

La Ducheſſe étoit à la comédie avec ſa ſœur; Mademoiſelle Jennings s'en étoit diſpenſée ſur une feinte indiſpoſition. Elle nageoit dans la joie, voiant ces heureux commencemens de leur avanture; car elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le parc, & pris leur fiacre à la porte de White-Hall, ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; & la Price, aiant bien auguré de l'iſſue de leur entrepriſe par un début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa compagne ce qu'elles alloient faire chez le ſorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle Jennings lui dit que, pour elle, c'étoit la curioſité plutot qu'autre choſe qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant réſolue de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel hazard

un homme, amoureux d'une jeune perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer, puis que cela devoit être aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant que, ſans aller au devin, rien n'étoit plus aiſé que d'expliquer cette énigme, lui en aiant déjà dit quelque choſe dans le journal des actions de Madame de Cléveland.

A cet endroit de la converſation, elles ſe trouvérent aſſez près de la Comédie. La Price, aprés un moment de réflexion, lui dit que, puis que la fortune les favoriſoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges juſque dans la ſalle de la Comédie, à la barbe de la Ducheſſe & de toute ſa Cour. La propoſition ſe trouvant digne des ſentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, paiérent leur fiacre; &, ſe coulant le long d'une infinité de caroſſes, elles gagnérent à grande peine la porte de la Comédie. Sydney, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à ſon ordinaire, y deſcendoit. La Price l'aborda témérairement comme il ſe donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même pour ſonger à elle, & paſſa ſans daigner lui répondre. Killegrew fut le ſecond qui débarqua. La belle Jennings, un peu raſſurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui préſentant ſon panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui diſoit d'acheter ſes

belles oranges. *Pas pour le préſent,* dit-il en les regardant avec attention; *mais ſi tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques.* Et tandis qu'il tenoit ce diſcours à l'une, il tenoit la main ſous le menton à l'autre, en viſitant quelque peu ſa gorge. Ces familiaritez faiſant oublier à la petite Jennings le perſonnage qu'elle repréſentoit, après l'avoir repouſſé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien inſolent d'ôſer . . . *Ha, ha!* dit-il, *voici, ma foi, qui eſt nouveau! une petite p . . . . . qui, pour faire valoir ſa marchandiſe, fait la prétieuſe, & prétend avoir des ſentimens!*

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu ſi dangereux; &, l'aiant priſe ſous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'inſulte qu'on venoit de faire à ſa fierté.

Mademoiſelle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner ſans mettre fin à l'autre avanture; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foibleſſe après tant de valeur, elle conſentit à voir vitement l'Aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adreſſe, mais il n'en fut pas beſoin : le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il ſavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en

étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lors que la Fortune s'aviſa de leur tourner le dos.

Brounker avoit diné par hazard chez un marchand de ces quartiers ; & juſtement, comme il en ſortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis à vis de lui. Deux vendeuſes d'oranges en caroſſe, dont l'une paroiſſoit avoir un fort joli viſage, lui donnérent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces ſortes d'objets.

C'etoit l'homme de la Cour qui, avec le moins d'eſtime pour le Beau Sexe, avoit le moins de miſéricorde pour ſa réputation. Il n'étoit point jeune, ſa figure étoit deſagréable ; cependant, avec beaucoup d'eſprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il ſe rendoit juſtice ſur ſon mérite ; &, perſuadé qu'il ne pouvoit réüſſir qu'auprès de celles qui voudroient de ſon argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maiſon de campagne, toujours meublée de quelques griſettes : du reſte, fort homme-de-bien, & le premier joüeur d'échets du Roiaume.

Price, allarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles puſſent rencontrer, détourna la tête, dit à ſa compagne d'en faire autant, & au fiacre d'avancer. Brounker les ſuivit à pied ſans qu'elles s'en fuſſent apperçues, & le carroſſe étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en ſortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un

homme moins téméraire dans ſes préjugés. Il ne douta pas que Mademoiſelle Jennings ne fut une jeune créature qui cherchoit fortune, & que Price ne fut ſa femme d'affaire. Il avoit été ſurpris de les voir beaucoup mieux chauſſées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en ſortant d'un carroſſe fort haut, eut montré la plus jolie jambe qu'on put voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ſes deſſeins, il réſolut de l'acquérir à quelque prix que ce fut pour la mettre dans ſon ſerrail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. Brounker ſe mit d'abord entre elles, & dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, ſans faire attention à leur ſurpriſe, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant ſa bourſe de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le viſage de l'autre côté ſans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le nez, malgré qu'elle en eut. Il en fit autant à l'autre; &, les aiant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire ſemblant.

Le vieux renard ſe poſſédoit à merveille dans ces occaſions; &, les aiant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout ſoupçon, il les quitta, diſant à Price qu'elle étoit bien ſotte de refuſer ſes offres, & que la petite créature ne

gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour ; que les tems étoient bien changés depuis que les Filles d'Honneur de la Reine & de la Ducheſſe couroient ſur le marché des pauvres avanturieres de la Ville. Il regagna ſon carroſſe, en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le nez, en loüant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de ſortir de ce danger ſans être découvertes.

Brounker, de ſon côté, qui n'eut pas pris mille belles guinées de cette rencontre, loüoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas aſſez allarmées pour rompre leur deſſein ; car il ne doutoit pas que Mademoiſelle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte qui ne leur auroit d'abord donné que de la confuſion.

C'eſt pourquoi, bien que Jermyn fut le meilleur de ſes amis, il ſentoit une joie ſecrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fut cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le ſauver de cette avanture fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient eſſuié ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, aſſemblés autour du carroſſe pour en eſcamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement

du combat, lors qu'après avoir abandonné le projet de voir le diſeur de bonne avanture, elles étoient revenues pour ſe mettre en carroſſe. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut à grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour ſe tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille fraieurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le combat, les Belles regagnérent le Palais de St-James, faiſant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des fraieurs & des allarmes qu'elles venoient d'eſſuier.

Brounker, qui, ſelon le peu d'eſtime qu'il avoit pour la ſageſſe du Beau Sexe, auroit mis ſa main au feu que la belle Jennings n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laiſſa pas d'en garder religieuſement le ſecret parce qu'il vouloit abſolument que le bienheureux Jermyn épouſât une petite coureuſe de bonnes fortunes, qui ſe donnoit pour le modele de la ſageſſe, afin qu'il put, dès le lendemain de ſon mariage, lui faire compliment ſur la créature qu'il avoit épouſée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaiſir, comme nous verrons dans la ſuite.

Mademoiſelle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ſes parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup ſouffert pendant cette petite abſence, parce qu'il ne lui

fut pas permis d'y faire une viſite, ſous quelque prétexte que ce put être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit ſecours dans l'extrémité de ſon impatience.

Mademoiſelle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall voulut la ramener par politeſſe, en apparence. La cérémonie, partout emploiée juſqu'à outrance, eſt le cheval de bataille de la nobleſſe campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on ſe ſervoit pour faire conſentir un mari quelque peu bizarre au voiage de Madame ſa femme. Peut-être ſe fut-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoiſelle d'Hamilton juſques à Londres, s'il n'eut été occupé de certaines remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé ſon compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute angloiſe, pétrie de lis & de roſes, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras, des mains, de la gorge & des pieds; mais tout cela ſans ame & ſans air. Son viſage étoit des plus mignons, mais c'étoit toujours le même viſage : on eut dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui pour l'y remettre en ſe couchant, ſans s'en être ſervie durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avoit fait une poupée dès ſon enfance ;

& poupée juſqu'à la mort reſta la blanche Wetenhall. Son mari, Monſieur de Wetenhall, avoit étudié pour être d'égliſe ; mais, ſon frere aîné s'étant laiſſé mourir dans le tems que celui-ci finiſſoit ſes études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiſelle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait, mais il avoit un air ſpéculatif & ſérieux fort propre à donner des vapeurs. Du reſte, elle pouvoit ſe vanter d'avoir un des grands théologiens du Roiaume pour époux. Il étoit tous les jours collé ſur les livres, ſe couchoit de bonne heure pour ſe lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle ſe mettoit au lit ; & quand il le quittoit, il la laiſſoit profondément endormie. Sa converſation eut été vive, pendant le repas, ſi Madame Wetenhall eut poſſédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eut aimé la diſpute ; mais n'étant curieuſe ni de l'un ni de l'autre, le ſilence régnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême deſir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres ; mais, quoi qu'ils en fuſſent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu ſatisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas ſans raiſon qu'elle s'ennuioit de la vie qu'on lui faiſoit mener à Peckham. L'oiſiveté d'un ſi triſte lieu par ſa ſitua-

tion lui parut inſupportable ; &, comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la ſtérilité leur eſt une eſpece de reproche, elle étoit aſſez ſcandaliſée de voir qu'on l'en pouvoit ſoupçonner ; car elle étoit perſuadée que, quoique le Ciel lui refuſât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, ſi c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, & quelques raiſonnemens ſur ces réflexions : comme, par exemple, que puis que ſon époux aimoit mieux vaquer à ſes études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, & ſonger à ſes amuſemens plutot qu'à ceux de ſa femme, il lui ſeroit permis d'écouter quelque amant néceſſiteux par charité réciproque, ſauf à faire les choſes à telle fin que de raiſon, & diriger ſes intentions de maniere que le Malin Eſprit n'eut que voir dans cette affaire. Monſieur Wetenhall, partiſan zélé de la doctrine des Caſuiſtes, n'eut peut-être pas approuvé ces déciſions ; mais il n'en fut pas conſulté.

Le malheur étoit que dans le ſolitaire Peckham, non plus que dans ſes ſtériles environs, rien ne s'offroit pour les deſſeins ni pour les ſecours de la pauvre Wetenhall. Elle y ſéchoit ſur pied ; & ce fut de peur d'y mourir de ſolitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiſelle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoiſſance à Paris, où Wetenhall l'avoit menée, ſix mois après ſon mariage, pour acheter des livres. Mademoiſelle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès lors, voulut bien paſſer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'eſpérance de la tirer de captivité par cette viſite; & le projet avoit réüſſi.

Le Chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté ſur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de George Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils ſe mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de ſa magnificence. On peut croire auſſi que, dans une telle occaſion, ſa perſonne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré ſon impatience, il ne laiſſa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroiſſant préférable aux empreſſemens ſur la route. Les Dames parurent enfin; & Mademoiſelle d'Hamilton lui paroiſſant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eut donné ſa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à ſon frere.

Madame Wetenhall en fut pour ſa part dans les louanges qui ſe prodiguérent, à cette entrevue, à la beauté, dont la beauté ſçut bon gré à ceux qui lui faiſoient cet honneur; &, comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroiſſoit aſſez tendre, elle regardoit Hamilton

comme un homme aſſez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec ſa conſcience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête penſa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroiſſoit enchantement dans cette ſuperbe Ville, elle qui, de celle de Paris, n'avoit jamais vu que la rue Saint-Jacques & quelques boutiques de libraires. Elle logeoit chez Mademoiſelle d'Hamilton. Elle fut préſentée, vue & approuvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier de Grammont, inépuiſable en fêtes & galanteries, ſe ſervant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler ſa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, colations ſuperbes partout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuſe ſenſibilité pour des plaiſirs dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuioit un peu, quand c'étoient des pieces ſérieuſes. Elle convenoit pourtant que le ſpectacle étoit bien touchant quand on tuoit bien du monde ſur le théatre, & trouvoit que les comédiens étoient de grands droles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raiſonnablement bien traité, s'il y avoit de la raiſon à un homme amoureux qui demande toujours quelque choſe. Il faiſoit ſon poſſible pour qu'elle ſe déterminât ſur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à

Peckham. Madame Wetenhall le trouvoit fort à ſon gré. C'eſt celui qu'on a vu ſervir en France avec quelque diſtinction. Il étoit agréable & bien fait. Toutes les commoditez imaginables conſpiroient à l'établiſſement d'un commerce dont les commencemens avoient été trop vifs pour le voir languir avant la fin; mais, à meſure qu'on la preſſoit ſur la concluſion, le courage lui manquoit, & des reſtes importuns de quelques ſcrupules qu'elle n'avoit pas bien examinez la tenoient en ſuſpens. Il eſt à croire qu'un peu de perſévérance les auroit vaincus. Cependant les choſes en demeurérent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puis que les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroiſſoient faits à l'égard du public, s'aviſa de l'abandonner à ſes irréſolutions, au lieu de la redreſſer par de nouveaux empreſſemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en ſi bon chemin pour de tels obſtacles; mais il s'étoit déjà laiſſé coëffer de chimeres & de viſions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre pourſuite.

Je ne ſai ſi la petite Wetenhall s'en donna le tort; mais elle en fut extrémement mortifiée. Bientot après il fallut retourner à ſes choux & à ſes dindons de Peckham. Elle s'en penſa deſeſperer. Ce ſéjour lui paroiſſoit mille fois plus effroiable depuis qu'elle eut tâté de Londres.

Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la néceſſité de revoir le philoſophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiſelle d'Hamilton qu'elle ne prendroit point d'autre maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieües de Tunbridge, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa ſolitude, & ſurtout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'humeur & la converſation la charmoient; & le Chevalier de Grammont, ſujet en tout tems à rompre en viſiere ſur les affaires du cœur, lui promit d'y mener George, & la fit rougir juſques aux yeux.

La Cour partit un mois apres pour en paſſer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus ſimple & le plus ruſtique, mais le plus agréable & le plus divertiſſant.

Tunbridge eſt à la même diſtance de Londres que Fontainebleau l'eſt de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre ſexe s'y raſſemble au tems des eaux. La compagnie, toujours nombreuſe, y eſt toujours choiſie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par néceſſité, tout y reſpire les plaiſirs & la joie. La contrainte en eſt banie, la familiarité établie dès la premiere connoiſ-

ſance, & la vie qu'on y mene eſt délicieuſe.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres, & répandues partout à un demi mille des eaux. On s'aſſemble le matin à l'endroit où ſont les fontaines. C'eſt une grande allée d'arbres touffus, ſous leſquels on ſe promene en prenant les eaux. D'un côté de cette allée regne une longue ſuite de boutiques, garnies de toutes ſortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gans, où l'on va joüer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée ſe tient le marché; &, comme chacun y va choiſir & marchander ſes proviſions, on n'y voit point d'étalage qui ſoit dégoutant. Ce ſont de petites villageoiſes blondes, fraiches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chauſſées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs & du fruit. On y fait auſſi bonne chere qu'on veut. On y joüe gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le ſoir arrive, chacun quitte ſon petit palais pour s'aſſembler au Boulingrin. C'eſt là qu'en plein air on danſe, ſi l'on veut, ſur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Muſkerry avoit à deux ou trois petits milles de Tunbridge une belle maiſon, appellée Summerhill. Mademoiſelle d'Hamilton, apres avoir paſſé huit ou dix jours à Peckham, ne put

ſe diſpenſer d'y venir demeurer pendant le reſte du voiage. Elle obtint du Seigneur Wetenhall que Madame ſa femme y vint auſſi; &, quittant le triſte Peckham & ſon ennuieux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine ſe ſurpaſſoit dans le ſoin de faire naître ou de ſoutenir les divertiſſemens. Elle affecta de redoubler l'aiſance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les reſpects qu'exigeoit ſa préſence. Elle deffendit abſolument l'un & l'autre; &, renfermant au fond de ſon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendreſſe du Roi, ſans qu'elle lui en fit mauvaiſe mine.

Jamais l'Amour n'avoit vu ſon empire ſi floriſſant que dans ce ſéjour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints avant que d'y venir y ſentoient augmenter leurs feux; & ceux qui ſembloient le moins faits pour aimer y perdoient leur férocité pour faire un nouveau perſonnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince Robert.

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques travers, dont il eut été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le génie fecond en expériences de mathématiques, & quelques talens pour la chimie. Poli juſqu'à l'excès quand l'occaſion ne le demandoit pas,

fier, & même brutal, quand il étoit queſtion de s'humaniſer, il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir; mais, dans ſes mauvaiſes humeurs, c'étoit une vraie phiſionomie de réprouvé.

La Reine aiant fait venir les comédiens pour ne laiſſer aucun vuide dans les plaiſirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiſelle Stewart, par la préſence de Mademoiſelle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui cauſoit la ſienne, le Prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes, qui mirent à la raiſon tout ce que ſes penchans naturels avoient de plus ſauvage. Adieu les alambics, les creuſets, les fourneaux & le noir attirail de la ſoufflerie; adieu tous les inſtrumens de mathématiques & ſes ſpéculations. Il ne fut plus queſtion chez lui que de poudre & d'eſſence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; &, reſiſtant fièrement à l'argent pour vendre ſes faveurs plus chérement dans la ſuite, elle faiſoit faire un perſonnage ſi neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement vraiſemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouiſſances à Tunbridge; mais perſonne ne fut aſſez hardi pour en faire des plaiſanteries. On ne ſe contraignoit pas de même ſur le ridicule des autres.

On danſoit tous les jours chez la Reine, parce que les médecins le trouvoient bon, & que perſonne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en ſoucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de ſe promener. Milord Muſkerry ſe croioit en ſureté ſur toutes les demangeaiſons de ſa femme pour la danſe; car, quoi qu'il en fut aſſez honteux, la Princeſſe de Babilonne étoit, par la grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois; &, pour comble de malheur pour elle, ſon enfant s'étoit mis tout d'un côté, ſi bien qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit que ſa figure. La déſolée Muſkerry voioit donc partir tous les matins Mademoiſelle d'Hamilton & Madame Wetenhall, tantot à cheval, tantot en carroſſe, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & ſon imagination ne ceſſoit de danſer à Summerhill toutes les contre-danſes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danſées à Tunbridge. Elle ne pouvoit plus réſiſter à ces tourmens d'eſprit, lors que le Ciel, aiant pitié de ſon impatience & de ſes deſirs, fit partir milord Muſkerry pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; &, dès qu'il eut le dos tourné, la Babilonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voiage à la Cour.

Elle avoit un confeſſeur, aumonier de la mai-

ſon, qui ne manquoit pas de bon-ſens. Milord Muſkerry, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prieres de ce prudent eccléſiaſtique; mais il eut beau la prêcher & l'exhorter à la réſidence; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de ſon époux & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que, ſa groſſeſſe étant une bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tacher de la conſerver, d'autant qu'il en coutoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir : ſes remontrances furent inutiles ; Mademoiſelle d'Hamilton & ſa couſine Wetenhall aiant eu la bonté de la confirmer dans ſa réſolution, elles aidérent à l'habiller le lendemain au matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur addreſſe pour mettre quelque ſorte de ſimétrie dans ſa taille; mais, aiant à la fin fait tenir un petit oreiller ſous ſon jupon, pour figurer à droite avec ſon maudit enfant qui s'étoit jetté ſur la gauche, elles penſérent mourir de rire en l'aſſurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit miſe en vertugadin pour faire ſa cour à la Reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de fineſſe l'aſſuroient bonnement qu'elle étoit groſſe de deux enfans; & la Reine, qui ne laiſſoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parut dans cet état,

n'eut garde de tromper ſes eſpérances, ſachant le motif de ſon voiage.

Dès que l'heure des contre-danſes fut arrivée, ſon couſin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons ſur ſon incommodité; mais ſe laiſſant vaincre, pour obéir, diſoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de ſatisfaction ſi complete que la ſienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs ſont ſujets aux plus grands revers. La Muſkerry, fagotée comme elle étoit, ne paroiſſoit pas ſentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on ſe donne dans ces ſortes de contre-danſes; au contraire, comme elle ne craignoit que la préſence de ſon mari dans le bonheur dont elle joüiſſoit, elle ſe dépêchoit de danſer tant qu'elle pouvoit, de peur que ſon mauvais deſtin ne le ramenât avant qu'elle en eut pris ſa ſuffiſance. Ce fut donc en ſe demenant d'une maniere ſi peu diſcrete que ſon oreiller ſe défit ſans qu'elle s'en apperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la premiere danſe. Le Duc de Buckingham, qui la ſuivoit, le ramaſſa diligemment, l'enveloppa de ſon juſte-au-corps; &, contre-faiſant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demandant une nourrice parmi les Filles d'Honneur pour le pauvre petit Muſkerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, penſa faire évanoüir Mademoiſelle Stewart; car la Princeſſe de Babi-

lonne, après ſon accident, étoit efflanquée du côté droit, & toute biſcornüe de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnérent à l'envie de rire, voiant les éclats que faiſoit Mademoiſelle Stewart. Elle étoit horriblement déconcertée. Tout le monde lui faiſoit des excuſes; & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit ſemblant de trouver mauvais qu'on ſe donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiſelle d'Halmilton & Madame Wetenhall tachoient de radouber la Muſkerry dans une autre chambre, le Duc de Buckingham dit au Roi que, s'il étoit permis de faire un peu d'exercice auſſitot après ſes couches, le ſeul moien de rétablir Madame de Muſkerry ſeroit de lui donner ſa revanche dès qu'on lui auroit remis ſon enfant. Ce conſeil ne parut pas mauvais, & fut ſuivi. La Reine propoſa, dès qu'elle parut, une ſeconde repriſe des contre-danſes, & Madame de Muſkerry l'aiant acceptée, le remède fit ſon effet, & ne lui laiſſa pas ſeulement le ſouvenir de cette petite diſgrace.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'York s'étoit miſe en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voiage étoit de viſiter la province dont il portoit le titre; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Ducheſſe s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une ſageſſe, depuis ſon élévation, qu'on ne pouvoit aſſez admirer. Ses manieres

avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le ſecret de contenter tout le monde; ce qui ſembloit encore plus rare que la grandeur de ſon établiſſement. Mais, après s'être tant fait eſtimer, elle s'aviſa de vouloir être aimée; ou le maudit Amour, pour mieux dire, fut aſſaillir ſon cœur au travers de la diſcrétion, de la prudence & de tous les raiſonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit que, ſi le Duc avoit eu la bonté de lui rendre juſtice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épouſant; que, dans les inconſtances qui l'entrainoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plut au Ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'étoit à ſuivre pour elle à l'égard des foibleſſes qui ſembloient l'outrager; mais que, les reſſentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit; en vain, dis-je, s'étoit-elle ſoutenue ſi long-tems par le ſecours de ces maximes; quelque ſolide que ſoit la raiſon, & quelque opiniâtre que ſoit la ſageſſe, il eſt de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la ſageſſe & la raiſon s'ennuient à la fin.

La Ducheſſe d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaiſir permis, elle ſe dédommageoit, en mangeant, de ce qu'elle ſe retranchoit d'ailleurs. C'étoit auſſi quelque choſe d'édifiant que de la

voir à table. Le Duc, au contraire, ſe livrant ſans ceſſe à de nouvelles fantaiſies, ſe diſſipoit par ſes inconſtances, & ne ſaiſoit que dépérir, tandis que la pauvre Princeſſe, ſe nourriſſant tout de ſon mieux, engraiſſoit que c'étoit une bénédiction. On ne ſait combien les choſes auroient reſté dans cet état, ſi l'Amour, qui vouloit avoir raiſon d'une conduite ſi différente de la premiere, n'eut emploié l'artifice auſſi bien que la force pour troubler ſon repos.

Il mit d'abord en jeu le reſſentiment & la jalouſie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit priſe pour Fille d'Honneur, devint l'objet de ſa jalouſie, parce qu'elle étoit alors celui des empreſſemens du Duc. Elle s'appeloit Churchill. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du gout pour Madame de Cheſterfield, Mademoiſelle d'Hamilton & la petite Jennings, il en eut pour un viſage comme celui-là; mais bientot on s'apperçut que quelque choſe de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à ſon ſervice.

La Ducheſſe fut indignée d'un choix qui ſembloit ravaler ſon mérite beaucoup plus que les autres; &, dans le tems que le dépit & la jalouſie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide Amour offroit a ſon attention & à ſes reſſentimens l'aimable figure du beau Sydney; &, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts ſur ſa per-

ſonne, il les fermoit ſur ſon eſprit. Elle en fut épriſe devant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avoit de ſon mérite, ne lui laiſſa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; &, pour la rendre plus certaine, ſes regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Alteſſe avoient la bonté de lui dire tandis que les charmes de ſa perſonne étoient rehauſſés de l'éclat que l'ajuſtement & la parure y pouvoient ajouter.

La Ducheſſe, prévoiant les conſéquences d'un tel engagement, combatit fort & ferme contre le penchant qui l'entrainoit; mais Mademoiſelle Hobart, s'étant miſe du côté de ce penchant, la combatit elle-même & la vainquit. Cette fille s'étoit inſinuée dans ſa confiance par un journal de nouvelles dont elle étoit pourvüe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient, du reſte, ce n'étoit pas ſon affaire qu'elles fuſſent toujours véritables; mais elle prenoit ſoin qu'elles fuſſent toujours du gout de Son Alteſſe. Elle connoiſſoit auſſi celui qu'elle avoit pour la table, & ſavoit compoſer ou diverſifier les mets qui lui plaiſoient. Cela l'avoit rendue néceſſaire; mais, voulant l'être davantage, & s'étant apperçüe des airs que Sydney ſe donnoit, comme de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa maitreſſe au ſujet de Sydney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit

dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le reſpect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, ſe brulât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit bientot, à moins qu'elle n'y mit ordre; & qu'elle étoit d'avis que Son Alteſſe eut pitié de ſon état, de façon ou d'autre. La Ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. *Je veux dire, Madame,* répondit Hobart, *que, ſi ſa figure vous déplait ou que ſa paſſion vous importune, vous lui donniés ſon congé; ou bien que, le retenant à vôtre ſervice, comme feroient toutes les Princeſſes du monde en votre place, vous me permettiés de lui donner des ordres de votre part ſur ſa conduite avec quelque peu d'eſpérance, pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moiens ſe trouvent de l'informer vous-même de vos volontez. Quoi!* dit la Ducheſſe, *vous me conſeilleriés, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire & aux périls de mille inconveniens? Si ces foibleſſes ſont quelquefois excuſables, ce n'eſt pas dans un rang comme celui que j'occupe; & ce ſeroit mal reconnoître les bontez de celui qui m'éleve à ce rang, que de. . . . Bon!* dit la Hobart, *ne voit-on pas qu'il ne vous a épouſée que parce qu'il en étoit preſſé? La choſe faite, je m'en rapporte à vous, s'il s'eſt contraint un moment à marquer le chan-*

gement de ſon gout par mille inconſtances outrageantes. Ne ſeriés-vous point d'humeur à perſévérer dans l'indolence & l'humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les faveurs ou mérité le refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galoppe vos Filles d'Honneur l'une après l'autre, & met à préſent ſon ambition & ſes deſirs à la conquête de cette haridelle de Churchill ? Quoi ! Madame, vos beaux jours ſe paſſeront dans une eſpece de veuvage à déplorer vos malheurs, ſans qu'il vous ſoit permis de vous aider dans les occaſions ! Il faudroit être douée d'une patience bien coriace ou d'une réſignation bien endurante pour cela. Je ſerois vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit & jour prétende que, pour boire & manger de grand appétit, comme fait, Dieu merci, Votre Alteſſe, elle n'ait plus beſoin que de bien dormir. Je ſuis, ma foi, ſa ſervante. Je vous le répète encore, Madame, il n'y a point de Princeſſe dans l'univers qui refuſât les hommages d'un homme fait comme Sydney, quand un époux porte les ſiens ailleurs.

Ces raiſons n'étoient pas moralement bonnes, ſi l'on veut; mais quand elles auroient été plus mauvaiſes, la Ducheſſe s'y ſeroit rendüe, tant ſon cœur étoit d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de ſa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'Hobart conſeilloit à la jeune Temple de ne point ſonger aux agaceries du beau Sydney. Pour lui,

dès qu'il apprit par la confidente Hobart que la Déeſſe acceptoit ſes hommages, il ne manqua pas de ſe munir de circonſpection & d'égards pour dépaïſer le public; mais le public n'eſt pas ſi ſot qu'on penſe.

Comme il y avoit trop de ſurveillans, trop de curieux & trop de connoiſſeurs dans une groſſe Cour, réſidente au milieu d'une groſſe Ville, la Ducheſſe, pour ne pas commettre les intérêts de ſon cœur à tant d'inſpections, porta le Duc d'York à faire le voiage dont nous avons parlé tandis que la Reine & ſa Cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & ſa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réſerve de Mademoiſelle Jennings. Jermyn n'étoit pas du voiage; &, ſelon elle, tout voiage étoit maudit dont Jermyn n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entrepriſe au deſſus de ſa vigueur, c'eſt-à-dire qu'il avoit ſoutenu la gageure qu'on avoit ſoutenue & gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure ſur le même cheval. Le jour qu'il avoit choiſi pour cette courſe étoit celui que Mademoiſelle Jennings avoit pris pour aller chez le devin.

Jermyn avoit été plus heureux qu'elle dans ſon entrepriſe. Il en étoit ſorti victorieux; mais, comme ſon courage avoit fait un effort, dans

cette épreuve, que ſon tempérament ne put ſoutenir; en gagnant la gageure, il gagna la fievre. Elle mit ſa délicateſſe fort bas. La Jennings s'informoit de ſa ſanté; mais c'étoit tout ce qu'elle ôſoit. Dans les romans modernes, une Princeſſe n'avoit qu'à rendre viſite à quelque héros abbandonné des médecins pour le guérir dans trois jours; mais, comme ce n'étoit pas Mademoiſelle Jennings qui avoit donné la fievre à Jermyn, elle n'étoit pas ſure de la lui ôter, quand elle eut été ſure qu'on n'eut point cenſuré dans une Cour maligne une viſite de charité. Ce fut donc ſans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir que la Cour partit ſans lui; mais elle eut le plaiſir de faire voir que tout lui déplaiſoit dans un voiage qui ſembloit faire le plaiſir de tous les autres.

Talbot en étoit; &, s'étant flatté que l'abſence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en ſa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres geſtes de la petite Jennings. Il y avoit aſſurement de quoi bien occuper ſon attention. Elle n'étoit pas faite pour un ſérieux de longue durée: ſon tempérament l'emportoit du milieu de ſes réveries les plus diſtraites, par des ſaillies de vivacité qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oublieroit bientot Jermyn, pour ſe ſouvenir que ſa tendreſſe étoit la premiere qu'elle eut écoutée. Cependant il ſe tenoit à l'écart avec ſon amour

& ſes eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laiſſer voir la moindre foibleſſe ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle Jennings, qui, bien loin de ſonger à ſes reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eut aimée, & n'avoit l'eſprit rempli que du pauvre malade, en uſoit avec Talbot comme ſi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main en entrant ou ſortant de carroſſe. Elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit ſans deſſein tout ce qu'il falloit pour perſuader à la Cour qu'elle étoit revenue de ſon penchant pour Jermyn en faveur de ſon premier amant.

Il en fut perſuadé comme les autres; &, jugeant qu'il étoit à propos de changer de perſonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa chambre ; &, pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de Mademoiſelle Boynton. Elle diſoit qu'on lui étoit fort obligé d'être du voiage, tandis que la pauvre créature s'évanouïſſoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce diſcours que Talbot ſe crut obligé de commencer celui de ſes ſouffrances & de ſa

fidélité, lors que la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'étoit une lettre en vers, que Milord Rocheſter avoit écrite quelque tems auparavant ſur les avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y diſoit, au ſujet de la petite Jennings, que Talbot avoit jetté la terreur parmi le peuple de Dieu par ſa taille, mais que Jermyn, comme le petit David, avoit vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette alluſion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaiſant que Talbot, en rit de tout ſon cœur dans le commencement; mais, prenant un air attendri, *Le pauvre petit David!* dit-elle avec un profond ſoupir; & laiſſant aller ſa tête d'un côté pendant cette petite réverie, quelques larmes coulérent de ſes yeux, qui n'étoient aſſurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot juſqu'au vif; &, ſe voiant ſi ridiculement déchu de ſes eſpérances, il ſortit bruſquement, & fit vœu de ne plus occuper ſon cœur d'une petite évaporée dont les manieres n'avoient ni rime, ni raiſon; mais il ne tint pas ſon courage.

Il n'en alloit pas ſi mal pour les autres amans de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voiage étoit fait exprès. Ce n'étoient que bals & feſtins ſur la route, chaſſes & promenades pendant les ſéjours. Les tendres amans ſongeoient à devenir heureux en chemin faiſant; & les Beautez qui régloient leur ſort ne leur défen-

doient pas d'eſpérer. Sydney faiſoit ſa cour d'une merveilleuſe aſſiduité. La Ducheſſe fit remarquer à Mr. le Duc d'York comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Alteſſe y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiere occaſion. Cela arriva bientot.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit Écuier de Madame la Ducheſſe. Il avoit de l'eſprit, étoit clairvoiant & paſſablement malin. Que faire d'un homme de ce caractere auprès de ſa perſonne, dans le train que prenoient les affaires de ſon cœur ? On en étoit embarraſſé; mais, le frere ainé de Montagu s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour ſon frere la charge d'Écuier de la Reine, qu'il avoit eüe, & le beau Sydney fut mis en ſa place auprès de la Ducheſſe. Tout cela ſe rencontroit le mieux du monde, & le Duc ſe ſavoit bon gré d'avoir trouvé le ſecret d'avancer ces deux Meſſieurs à la fois ſans qu'il lui en coutât.

Mademoiſelle Hobart applaudiſſoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues converſations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit ſur ſon compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc, qui le crut d'abord, ne ceſſoit de faire remarquer à la Ducheſſe la bizarerie du gout de certaines perſonnes, & comme quoi le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coeffé d'un viſage à faire peur.

La Ducheſſe avoüa que les gouts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à ſon aiſe, lui qui venoit de choiſir la belle Hélene pour ſa maitreſſe. Je ne ſai ſi cette plaiſanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il eſt conſtant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empreſſemens pour la Churchill, & peut-être eut-il abandonné cette pourſuite ſans l'avanture qui lui donna pour elle un gout tout nouveau.

On étoit de ſéjour dans un païs ouvert & plain. Quand on tourne en Angleterre, ce ſont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Ducheſſe y voulut voir courre des lévriers. Elle étoit en caroſſe, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit ſon écuier à ſes côtez. Il étoit bien raiſonnable que leur maitreſſe eut le ſien. Il étoit à ſa portiere, qui paioit merveilleuſement de mine, s'il ne fourniſſoit pas beaucoup à la converſation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiſelle Churchill, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus pareſſeuſe; &, quoi que les Filles d'Honneur ſoient d'ordinaire les Princeſſes de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit diſtinguer à cauſe de ſa faveur, on l'avoit miſe ſur un cheval aſſez joli, mais un peu vif. Elle ſe ſeroit bien paſſée de cette diſtinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté ſa paleur naturelle; &, dans cet état, ſa contenance achevoit d'en dégouter le Duc, lors que ſon cheval, qui en vouloit joindre d'autres, ſe mit au galop, malgré qu'elle en eut; &, s'échauffant à meſure qu'elle faiſoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faiſoit courir contre le cheval de Son Alteſſe.

Mademoiſelle Churchill chancela, fit quelques cris, & tomba. La chute ne pouvoit être que rude, dans un mouvement ſi rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manieres; car, ſans ſe faire aucun mal, elle démentit tout ce que ſon viſage avoit fait juger du reſte. Le Duc mit pied à terre pour la ſecourir. Elle étoit tellement étourdie qu'elle n'avoit garde de ſonger à la bienſéance dans cette occaſion; & ceux qui s'empreſſérent autour d'elle la trouvérent encore dans une ſituation aſſez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fut de quelque choſe au viſage de Mademoiſelle Churchill. Depuis cet accident, on s'apperçut que les ſoins & la tendreſſe du Duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut, ſur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tirannifé ſes deſirs ni fait languir ſon impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également ſatisfaites de leurs voiages; la Reine attendit pourtant en vain le ſuccès qu'elle en avoit eſpéré.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une lettre de la Marquiſe de St-Chaumont, ſa ſœur, par laquelle on l'avertiſſoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'aiant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon auſſi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eut pour lui; mais, dans l'état où ſon cœur ſe trouvoit alors, il ne pouvoit s'y réſoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voiage, vu tous les jours Mademoiſelle d'Hamilton, ſoit dans les marais du ſombre Peckham, ſoit dans les promenades délicieuſes du riant Summerhill, ou bien dans les divertiſſemens qui régnoient chaque jour chez la Reine; &, ſoit qu'il l'eut vuë à cheval, qu'il l'eut entendue, ou qu'il l'eut vuë danſer, il lui ſembloit bien que, dans tous ces lieux ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'eſprit & de bon-gout. Le moien donc de ſonger à s'en éloigner? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable; cependant, comme il voulut ſe faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ſes charmes, il lui montra la lettre de Madame ſa ſœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita ſur ſon rappel. Elle le remercia très

humblement du ſacrifice qu'il vouloit bien lui faire; mais, comme ce témoignage de tendreſſe paſſoit les bornes de la ſimple galanterie, quelque ſenſible qu'elle y put être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ſes appas, ſes appas proteſtérent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit inceſſamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de ſe flatter que ces ordres abſolus ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils paruſſent; qu'on ſeroit toujours plus aiſe de ſon retour que d'un départ que l'on preſſoit tant; &, Mademoiſelle d'Hamilton aiant bien voulu lui donner les aſſurances qui dépendoient d'elle qu'il trouveroit les choſes en l'état qu'il les laiſſoit à l'égard de ſes ſentimens, il fit ſon paquet, ne ſongeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI.

PLUS le Chevalier de Grammont approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais auſſi qui ſçavoit pardonner d'une maniere à faire ſentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille penſées différentes l'occupoient en courant la poſte : tantot c'étoit la joie que ſes parens & ſes amis auroient de le revoir ; tantot c'étoient les félicitations & les embraſſades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'empreſſemens importuns ; mais tout cela ne lui paſſoit que légérement par la tête, car un homme bien amoureux ſe fait un ſcrupule de s'arrêter à d'autres penſées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres ſouvenirs de ce qu'il laiſſoit à Londres

qui l'empêchoient de ſonger à Paris; & c'étoient les tourmens de l'abſence qui l'empêchoient de ſentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur proteſtoit à Mademoiſelle d'Hamilton, entre Montreüil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec viteſſe que pour la revoir plutot. Enſuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu ſur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il ſentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins ſupportable que l'autre.

C'eſt ainſi que s'amuſe un cœur tendre par les chemins, ou, pour mieux dire, c'eſt ainſi qu'un écrivain frivole abuſe de la patience du lecteur, ou pour étaler ſes propres ſentimens, ou pour allonger quelqu'ennuieux récit; mais à Dieu ne plaiſe que cela nous regarde, nous qui faiſons profeſſion de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits!

Qui jamais, excepté l'écuier Feraulas, a pu tenir compte des penſées, des ſoupirs & du nombre d'exclamations que ſon illuſtre maître faiſoit par tout? Pour moi, je ne me ſerois jamais aviſé de croire que l'attention du Comte de Grammont, ſi vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eut permis autrefois de faire de tendres raiſonnemens ſur la route, s'il ne me dictoit à préſent ce que j'écris.

Mais ſuivons-le dans Abbeville. Le maître de la poſte étoit ſon ancienne connoiſſance. Son hotellerie étoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris ; & le Chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. Termes, loüant le Seigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la cuiſine, où le Chevalier rendoit volontiers ſa premiere viſite, de voir ſix broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un feſtin magnifique par toute la cuiſine. Le cœur de Termes en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu ſans y repaître.

Bientôt une foule de violons & de hautbois, ſuivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandoit raiſon de tant de préparatifs, dit à Monſieur le chevalier de Grammont que c'étoit pour la noce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas ſe faiſoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à

Sa Grandeur de voir bientot arriver les mariez de la paroiſſe, puis que la muſique étoit déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevoit-il de parler que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suiſſes & chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquérent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde ſi naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les paſſemens ternis, le taffetas raié, de petits yeux & de groſſes gorges brilloient partout.

Si le premier coup d'œil du ſpectacle ſurprit le Chevalier de Grammont, le ſecond n'étonna pas moins le fidele Termes. Le peu qui paroiſſoit du viſage de la mariée n'étoit pas ſans éclat; mais on ne pouvoit aſſeoir aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches, & dix ſerpentaux de chaque côté qu'on avoit fait de ſes cheveux, en déroboient la vue. Mais ce fut le nouvel époux, qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grande magnificence & du meilleur gout du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près ſon habit, ſe mit à loüer la broderie de ſon juſte-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juſte-au-corps cent cinquante louis, du tems qu'il faiſoit l'amour à Ma-

dame ſa femme. *Vous ne l'avez donc pas fait faire ici?* lui dit le Chevalier de Grammont. *Bon!* lui répondit l'autre; *je l'ai d'un marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un Milord d'Angleterre.* Le Chevalier de Grammont, qui ſentoit le dénouement de l'avanture, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand. *Si je le reconnoîtrois? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché!* Termes s'étoit abſenté dès que ce juſte-au-corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dut en entretenir ſon maître.

L'envie d'en rire & l'envie de faire pendre le Seigneur Termes partagérent quelque tems les ſentimens du Chevalier de Grammont; mais l'habitude de ſe laiſſer voler par ſes domeſtiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui ſon maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon ſervice, le portérent à la clémence; &, cedant aux importunitez du campagnard, pour confondre ſon fidele écuier, il ſe mit à table lui trente-ſeptieme.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maiſon de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint; & dès que le maître de la fête le vit, il ſe leva de table, &, lui tendant la main, *Touchez là, notre ami,* lui dit-il, *vous voiez que j'ai bien conſervé le juſte-au-corps que vous aviés tant de peine à me vendre, & que je n'en fais pas un mauvais uſage.*

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit ſemblant de ne le pas connoître, & ſe mit à le repouſſer aſſez brutalement. *Oh! parbleu,* lui dit l'autre, *puis qu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raiſon de la ſanté de Madame la Mariée.* Le Chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré ſon effronterie, lui dit en le regardant civilement, *Allons, Mr. le marchand de Londres, mettez-vous là, puis qu'on vous en prie de ſi bonne grace. Nous ne ſommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un auſſi honnête-homme que vous.* A ces mots, trente-cinq des conviés ſe mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le ſiege de l'épouſée qui, par bienſéance, demeura fixe; & l'audacieux Termes, aiant bu la premiere honte de cet évenement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la noce, ſi ſon maître ne ſe fut levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour ſervir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir juſqu'à la fin d'un repas de noces un homme qui paroiſſoit ſi preſſé; mais tout fut debout quand il ſortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduiroit pas juſqu'à la porte de l'hotellerie. Termes eut voulu qu'ils ne l'euſſent point quitté juſqu'à la fin du voiage, tant il craignoit de ſe trouver tête à tête avec ſon maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient ſortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond ſilence. Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere : à ſçavoir ſi ſon maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir; ou ſi, ſe ſervant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les loüanges qui ſeroient les plus capables de le confondre. Mais, voiant, au lieu de tout cela, qu'on s'obſtinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laiſſer réver plus long-tems; &, s'armant de toute ſon effronterie, *Vous voilà bien en colere, Monſieur,* lui dit-il, *& vous croiez avoir raiſon; mais je me donne au Diable ſi vous n'avez tort dans le fond.*

Comment, traitre, dans le fond! dit le Chevalier de Grammont; *c'eſt donc parce que je ne te fais pas roüer comme tu l'as depuis long-tems mérité? Voilà-t-il pas?* dit Termes. *Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raiſon. Ouï, Monſieur, je vous ſoutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. Et le ſable mouvant n'étoit-il pas pour mon ſervice?* dit le Chevalier de Grammont. *Patience, s'il vous plait,* pourſuivit l'autre. *Je ne ſçai comment diable ce nigaut de marié s'eſt rencontré chez les gens de la Doüane quand on viſita ma valiſe à Calais; mais ces cocus-là ſe fourent partout.*

Dès qu'il vit votre juſte-au-corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un ſot ; car il étoit à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froiſſé de la valiſe, la ſueur du cheval l'avoit tout taché par devant ; & je ne ſçai comment diable il a fait pour raccomoder tout cela. Mais tenez-moi pour un excommunié ſi vous l'euſſiés jamais voulu mettre. Concluſion, il vous revenoit à cent quarante loüis ; & voiant qu'on m'en offroit cent cinquante : Mon maître, dis-je, n'a pas beſoin de cette oriflame pour ſe diſtinguer au bal ; & quoi qu'il eut beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que ſçais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref, Monſieur, je vous en fais donner dix loüis plus qu'il ne vous coute. C'eſt un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte ; & vous ſavez que je ſuis bon pour cette ſomme. Dites à préſent, en auriés-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de juſte-au-corps, qui vous auroit donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu ? Et cependant il faut voir comme vous tempeſtiés à Londres, quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au Roi du ſable mouvant, & quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portoit à ſa noce !

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écou-

toit l'indignation, le roüer de coups ou le chaſſer étoit le traitement le plus favorable que ſon maître lui devoit; mais il en avoit beſoin pour le reſte de ſon voiage, &, dès qu'il fut à Paris, il en eut beſoin pour ſon retour.

Le Maréchal de Grammont ne ſçut pas plutot ſon arrivée qu'il le fut trouver chez ſon baigneur; & les premieres embraſſades s'étant paſſées de part et d'autre, *Chevalier,* lui dit le Maréchal, *combien avez-vous mis à venir de Londres ici? car Dieu ſçait comme vous allez en pareille rencontre.* Le Chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin; &, pour s'excuſer de cette médiocre diligence, il ſe mit à lui conter ſon avanture d'Abbeville. *Cela eſt fort plaiſant,* lui dit Monſieur ſon frere; *mais ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre juſte-au-corps à table; car on la tient longue dans une noce de province.* Et là-deſſus, prenant un air tout ſérieux, il lui dit qu'il ne ſçavoit pas qui lui conſeilloit un retour inopiné pour gâter ſes affaires; mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner ſans ſe préſenter à la Cour. Il lui dit enſuite qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſon impatience, après avoir ſi bien fait juſque-là, lui qui connoiſſoit aſſez le Roi pour être inſtruit qu'il falloit, pour mériter ſa grâce, attendre qu'elle vint purement de ſa bonté.

Le Chevalier montra, pour ſa juſtification, la lettre de Madame de St.-Chaumont, & lui dit qu'il ſe feroit bien paſſé du ſoin qu'on avoit pris de lui mander une fauſſe nouvelle pour le faire partir comme un Cravatte de bois. *Autre imprudence,* lui dit le Maréchal ; *& depuis quand notre ſœur eſt-elle ſecrétaire d'Etat ou des commandemens, pour que le Roi ſe ſoit ſervi d'elle pour vous ſignifier ſes volontez ? Voulez-vous ſçavoir le fait ? Il y a quelque tems qu'il dit à Madame le refus que vous aviés fait de la penſion que vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la maniere dont Comminges l'informa que la choſe s'étoit faite, & témoigna qu'il vous en ſçavoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La St. Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le jugement auſſi merveilleux qu'elle ſe l'imagine, s'eſt preſſée de vous expédier ce bel ordre de ſa main. Pour achever, Madame dit hier au diner du Roi que vous ſeriés inceſſamment ici, & le Roi m'ordonna l'après-dinée de vous renvoier inceſſamment d'abord que vous ſeriés arrivé. Vous voilà ; retournez-vous-en.*

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier de Grammont dans un autre tems ; mais, dans la diſpoſition préſente de ſon cœur, il eut bientot pris ſon parti. Rien ne lui faiſoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; &, tout conſolé de ne

point voir celle de France avant ſon départ, il pria le Maréchal d'obtenir ſeulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace à condition qu'il ſortiroit de Paris.

Il choiſit Vaugirard pour ſa retraite. Ce fut là qu'arrivérent certaines avantures dont il a fait le récit ſi ſouvent, & d'une maniere ſi divertiſſante, que ce ſeroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain benit d'une maniere ſi ſolemnelle, que, ne reſtant pas aſſez de Suiſſes à Verſailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au Roi qu'on les avoit envoiés au Chevalier de Grammont, qui rendoit le pain bénit à Vaugirard. Là ſe paſſa cette ſcene merveilleuſe qui donna la premiere atteinte à la réputation du grand Saucourt, lors que, dans un tête à tête avec la fille du jardinier, on ſonna ſi ſouvent du cor, ſignal dont ils étoiènt convenus pour empêcher les ſurpriſes, que ces fréquentes allarmes deſarmérent les empreſſemens du renommé Saucourt, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie griſette des environs. Ce fut encore durant ſon ſéjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoiſelle de L'Hopital à Iſſy, pour s'éclaircir ſi l'indiſcret bruit de ville ne ſe trompoit point ſur un commerce de robe dont on l'accuſoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviſte, le Préſident de Maiſons ſe réfugia dans un cabi-

net avec tant de précipitation, que la moitié de ſon manteau reſta dehors lors qu'il s'enferma, tandis que le Chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit ſouffrir mort & paſſion à ces pauvres amans par une longueur de viſite exceſſive pour le déſordre qu'elle cauſoit. Ses affaires finies, il partit.

L'Amour le guidoit. Termes redoubla de vigilance ſur la route. Les chevaux ſe trouvoient prêts à chaque poſte dans un moment. Les vents & les marées ſecondérent ſon impatience, dès qu'il en eut beſoin. Il revit Londres avec tranſport. La Cour fut ſurpriſe & charmée de ſon prompt retour. Perſonne ne s'aviſa de lui témoigner du regret de la nouvelle diſgrace qui le ramenoit, tant il faiſoit voir qu'il en étoit conſolé. Mademoiſelle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéïſſoit au Roi ſon maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une ſi courte abſence; mais elles en changérent bientot après ſon retour : c'eſt-à-dire, les affaires d'une Cour qui juſques-là n'en avoit point eu de plus ſérieuſes que celles de l'amour & des plaiſirs.

Le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, parut en ce tems-là dans la Cour du Roi ſon pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, ſon ambition a cauſé des evénemens ſi conſidérables, & les particularitez de ſa fin tragique ſont encore ſi récentes, qu'il ſeroit inutile d'em-

ploier d'autres traits pour donner une idée de ſon caractere. Il paroit partout tel qu'il étoit dans ſa conduite, téméraire dans ſes entrepriſes, incertain dans l'exécution, & pitoiable dans ſes extrémitez, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de ſa perſonne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son viſage étoit tout charmant. C'étoit un viſage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit ſon agrément & ſa délicateſſe particuliere: une diſpoſition merveilleuſe pour toutes ſortes d'exercices, un abord attraiant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais ſon eſprit ne diſoit pas un petit mot en ſa faveur. Il n'avoit de ſentimens que ce qu'on lui en inſpiroit; & ceux qui d'abord s'inſinuérent dans ſa familiarité prirent ſoin de ne lui en inſpirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouïſſant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à ſon ſervice. Il fit les plus cheres délices du Roi; mais il fut la terreur univerſelle des époux & des amans. Cela ne dura pourtant pas: la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le Beau Sexe s'en apperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le Roi de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroiſſoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la mere des Amours en comparaiſon de ſa mere. On ſe moqua de ſes reproches : il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; &, comme cette jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce reſſentiment ridicule. Il fallut faire un autre perſonnage pour inquiéter le Roi ; c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille louanges, par mille ſortes d'admirations & par des careſſes qui ne faiſoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence ; mais on la connoiſſoit trop pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais, comme le Duc de Monmouth n'étoit pas dans un âge à être inſenſible aux vivacitez d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere pour ſauver ſon innocence du crime, ou du moins du ſcandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une héritiere de cent mille livres de rente en Ecoſſe s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine

d'agrémens, & ſon eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrérent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa cour qu'en s'y diſtinguant; &, tandis que ces réjouïſſances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient partout réveillés, & de nouveaux s'établiſſoient.

La belle Stewart, alors au ſuprême degré de ſon éclat, attiroit tous les yeux ou tous les reſpects. La Ducheſſe de Cléveland voulut du moins l'effacer par le ſecours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son viſage étoit un peu défait par le commencement d'une troiſieme ou quatrieme groſſeſſe, que le Roi voulut bien prendre encore ſur ſon compte. Pour le reſte de ſa figure, il n'y avoit pas dequoi ſoutenir l'air & la grace de Mademoiſelle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de ſa beauté qu'elle eut été Reine d'Angleterre, ſi le Roi n'eut été moins libre encore pour diſpoſer de ſa main qu'il ne l'étoit pour donner ſon cœur; mais ce fut alors que le Duc de Richmond fit vœu de l'épouſer ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew, n'aiant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de Shrewſbury; &, comme Madame de Shrewſbury n'étoit point engagée, par un grand hazard, cette affaire

fut bientot réglée. Perſonne ne ſe mit en tête de troubler un commerce qui n'intéreſſoit perſonne; mais Killegrew s'aviſa de le troubler lui-même. Ce n'eſt pas que ſon bonheur ne lui parut tel qu'il ſe l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoutoit point d'une poſſeſſion digne d'envie ; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'eſprit & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les ſecretes beautez & les charmes les moins viſibles de la Shrewſbury que cette éloquence ſe donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en ſçavoit bien autant que lui ſur ce ſujet.

Le Duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences; &, ſelon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de Killegrew vouloient perſuader. Comme cet amant indiſcret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de Buckingham, il avoit tout le tems d'étaler ſa rétorique ſur ce beau ſujet; car on ſe mettoit à table sur les quatre heures du matin pour en ſortir vers l'heure de la comédie.

Le Duc de Buckingham, éternellement rebattu des deſcriptions du mérite de Madame de Shrewſbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-

même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; &, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il put être de durée, vu la légéreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé. Cependant nul engagement n'a duré ſi long-tems en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avoit pu ſe paſſer de rivaux, fut obligé de ſe paſſer de maitreſſe. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ſes premieres plaintes, la Shrewſbury fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; &, ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace, toute ſon éloquence ſe déchaina contre Madame de Shrewſbury. Ses invectives l'attaquérent depuis la tête juſques aux pieds. Il fit une peinture affreuſe de ſa conduite, & traveſtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en ſa perſonne. On l'avertit ſous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes déclamations. Il ſe mocqua de l'avis, pouſſa ſa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de St. James, après le coucher du Duc, on pouſſa trois coups d'épée dans ſa chaiſe, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où ſon intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la Shrewſbury. Ses aſſaſſins s'étoient ſauvez

à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fut expédié.

Killegrew crut qu'il ſeroit inutile de ſe plaindre. Quelle juſtice eſpérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ſes bleſſures? Que s'il faiſoit quelques pourſuites fondées ſur les apparences & les conjectures, il ne douta point qu'on n'eut recours aux moiens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une ſeconde fois. Ainſi, voulant mériter ſa grace de ceux qui l'avoient fait aſſaſſiner, il mit fin à ſes ſatires, & ne ſouffla pas de ſon avanture. Le Duc de Buckingham & la Shrewſbury furent long-tems heureux & tranquilles; jamais elle n'avoit été ſi long-tems conſtante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura juſqu'à ce que Milord Shrewſbury, qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de Madame ſa femme, ſe mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité; mais il paroiſſoit moins deshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewſbury, trop honnête-homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant ſatisfaire ſon honneur. Il fit appeller le Duc de Buckingham; & le Duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'aiant tué, demeura paiſible poſſeſſeur de cette fameuſe Hélene. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, & le tems

ſçait aprivoiſer la bienſéance & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui ſe récrioient contre un ſcandale ſi public & un ſi horrible deſordre, & qui ſe révoltoient contre l'impunité d'une action ſi criante. Comme la Ducheſſe de Buckingham étoit une petite ragote à peu près de ſa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans & que ſon époux abbandonnoit pour une autre, cette eſpece de parallelle entre leurs fortunes intéreſſoit la Reine pour elle; mais ce fut inutilement : perſonne n'y fit attention, & les mœurs du ſiecle allérent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur ſuſciter pour ennemis la nation ſérieuſe des politiques & des dévots.

Le ſort de cette Princeſſe avoit d'aſſez triſtes vuës par de certains côtez. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences; mais c'étoit tout. Elle ſentoit bien que la conſidération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à meſure que le crédit de ſes rivales augmentoit. Elle voioit que le Roi ſon époux ne ſe mettoit guere en peine d'enfans légitimes, tant que ſes maitreſſes toutes charmantes lui en donnoient d'autres. Comme tout le bonheur de ſa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle ſe flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil ſi le Ciel daignoit la regarder en pitié ſur cet article, elle eut recours à toutes les reſſources qui ſont en vogue contre la ſtérilité. Les vœux, les neuvaines & les offrandes aiant été tournés

de toutes les manieres & n'aiant rien fait, il fallut en revenir aux moiens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occaſion pour l'anneau que l'Archevêque Turpin mit à ſon doigt, & qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ſes concubines, à qui Turpin l'avoit ôté après ſa mort? Mais il y a long-tems que les ſeuls taliſmans qui font aimer ſont les charmes de la perſonne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les médecins de la Reine, prudens & aviſez comme ils le ſont partout, aiant conſidéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réüſſi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoier aux chaudes, c'eſt-à-dire aux bains qui ſont auprès de Briſtol. Ce voiage fut donc arrêté pour la ſaiſon prochaine; &, dans la confiance d'un heureux ſuccès, ce voiage eut été le plus agréable du monde pour elle ſi la plus dangereuſe de ſes rivales n'eut été nommée des premieres pour en être. La Cléveland étant près alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienſéance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croioit ni plus ni moins pour le ſoin qu'elle avoit de s'en cacher; mais ſa préſence dans cet état étoit un objet trop inſultant pour la Reine. Mademoiſelle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voiage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'ôſoit s'y oppoſer; mais

elle n'en eſpéra plus rien. Que pouvoient les bains ou la foible vertu des eaux contre des charmes qui la détruiſoient, ou par ſes chagrins, ou par des cauſes plus propres encore à les rendre inutiles!

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaiſirs de la vie n'étoient rien ſans la préſence de Mademoiſelle d'Hamilton, ne put ſe diſpenſer de ſuivre la Cour. Il étoit trop néceſſaire & trop agréable au Roi dans un voiage comme celui-là pour n'en pas être; &, de quelque ſecours que put être ſa converſation dans la ſolitude que cauſe l'abſence d'une Cour, Mademoiſelle d'Hamilton n'avoit pas cru devoir conſentir qu'il reſtât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permiſſion de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en ſervit de la maniere qu'on peut croire; & ce qu'il y diſoit de ſes propres affaires ne laiſſoit guere de place dans ſes lettres pour des narrations étrangeres durant le ſéjour qu'on fit aux bains. Comme l'abſence rendoit ce ſéjour ennuieux à ſon égard, il ſe prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir ſon impatience, en attendant l'heureux moment de ſon retour.

Il avoit beaucoup d'eſtime pour l'ainé des Hamiltons, autant d'eſtime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de ſa paſſion & de ſes ſentimens pour ſa ſeur. Il ſavoit auſſi ſes premiers

engagemens avec ſa couſine Wetenhall; mais il ignoroit le refroidiſſement ſurvenu dans un commerce dont les commencemens avoient été ſi vifs. Il fut ſurpris de voir les empreſſemens qu'il marquoit dans toutes les occaſions pour Mademoiſelle Stewart. Ils lui parurent au delà de ces devoirs & de ces reſpects qu'on rend pour faire ſa cour à la maîtreſſe du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à ſa fortune ou à ſon repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ſes remarques, il réſolut de prévenir les ſuites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres; mais il voulut que l'occaſion d'en parler s'offrit d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeller divertiſſement amuſoit la Cour dans des lieux où l'on ſe ſaiſit de tout pour ſe deſennuier. Le jeu de boule, qui n'eſt en France que l'occupation des artiſans & des valets, eſt tout autre choſe en Angleterre; c'eſt l'exercice des honnêtes-gens. Il y faut de l'art & de l'addreſſe. Il n'eſt d'uſage que dans les belles ſaiſons; & les lieux où l'on joüe ſont des promenades délicieuſes. On les appelle *Boulingrins*. Ce ſont de petits prez en quarré, dont le gazon n'eſt guere moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour eſt paſſée, tout s'y raſſemble. L'on y joüe gros jeu, & les ſpectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les ſpectacles & les divertiſſemens anglois, avoit fait une courſe de chevaux qui n'avoit pas, à la vérité, réüſſi ; mais il avoit au moins le plaiſir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles ſur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été favorables ; &, dans tous les paris qu'il avoit faits au Boulingrin, le parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'aſſemblées ſe trouve d'ordinaire une eſpece de cabaret portant le nom de Pavillon de verdure, de Salle à feſtin, ou de Cabinet de rafraichiſſement. Là ſe vendent toutes ſortes de liqueurs à l'angloiſe, comme vous diriés du cidre, de l'hidromel, de la biere mouſſante & du vin d'Eſpagne. Là les *Rooks* ſe raſſemblent les ſoirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'eſt-à-dire pour tacher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces *Rooks* ſont proprement ce qu'on appelle Capons ou Piqueurs en France ; gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moiennant une rétribution, qui n'eſt rien pour les joüeurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces Meſſieurs ſont d'une ſupputation ſi juſte & d'une prudence ſi conſommée dans toutes ſortes de jeux, que perſonne n'ôſeroit ſe meſurer avec

eux, quand même ils joüeroient fidellement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter : vœu qu'ils ne rompent preſque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *Rooks* qu'Hamilton trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils joüoient à la chance à deux dez ; &, comme celui qui tient le dez à ce jeu en a tout l'avantage, les *Rooks* avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont par déférence. Il le tenoit encore quand Hamilton arriva. Les *Rooks*, appuiés de leur avantage, pouſſoient contre lui comme des Furies. Il taupoit partout. Hamilton penſa tomber de ſon haut de voir un homme de ſon expérience & de ſes lumieres embarqué dans un combat ſi peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut & tout bas, par ſigne & en françois, il mépriſa ſes avertiſſemens ; & les dez, qui portoient Céſar & ſa fortune firent un miracle en ſa faveur. Les *Rooks* furent vaincus pour la premiere fois, mais ce ne fut pas ſans lui donner tous les éloges & toutes les loüanges de beau joüeur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois ; mais leurs loüanges furent perdües & leurs eſpérances trompées. Cette épreuve lui ſuffit.

Hamilton contant, au ſouper du roi, comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les *Rooks*, & la maniere dont la Providence

l'en avoit ſauvé, *Ma foi, Sire,* dit le Chevalier de Grammont, *Meſſieurs les Rooks ſont déconfits pour le coup;* & là-deſſus il ſe mit à lui conter le détail de ſon avanture à ſa façon ordinaire; c'eſt-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle, dont il faiſoit quelque choſe.

Après le ſouper, Mademoiſelle Stewart, chez qui l'on joüoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere aſſez gracieuſe. Cela ne fit que le confirmer dans ſes premieres conjectures; &, l'aiant mené ſouper chez lui, la converſation s'ouvrit d'abord comme elle faiſoit preſque toujours. *George,* lui dit-il, *n'auriés-vous point beſoin d'argent? Je ſçai que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous eſt-il pas auſſi favorable qu'à moi. Nous ſommes loin de Londres. Voilà deux cent guinées. Prenez-les, ce ſera pour joüer chez Mademoiſelle Stewart.* Hamilton, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette concluſion, en fut un peu déconcerté. *Comment! avec Mademoiſelle Stewart? Oui, chez elle, George, mon ami,* pourſuivit le Chevalier de Grammont. *Nous ſommes un peu clairvoians. Vous en êtes amoureux; &, ſi je ne me trompe, elle ne s'en offenſe pas. Mais dites-moi comment vous avez pu vous réſoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'eſprit, pour vous coëffer d'une Princeſſe qui ne la vaut peut-*

être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traine-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulut. Par ma foi, votre frere & vous, êtes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi! dans toute la Cour, vous ne trouvez que les deux maitreſſes du Roi pour en faire les vôtres? Pour le frere ainé, encore paſſe: il n'avoit pris la Caſtelmaine que quand ſon maître n'en vouloit plus, & que la Cheſterfield ne vouloit plus de lui; mais pour vous, que diable croiez-vous faire d'une créature dont le Roi dans ce moment eſt plus fou que jamais? Eſt-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'eſt nouvellement remis ſur les rangs, & qu'il ſe porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en fera bon marchand! je ſçai bien ce que le Roi m'en a dit.

Croiez moi, mon petit ami, point de raillerie avec le maitre, c'eſt-à-dire point de lorgnerie avec la maitreſſe. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le Roi ne ſe ſoucioit pas, & vous ſçavez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas. Elles ſont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur eſclave de parade, ſeulement pour groſſir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux paſſer huit jours incognito dans le chateau de Peckham, avec la femme du philoſophe Wetenhall, que de faire dire à la Gazette d'Hollande : « On nous mande de Briſtol qu'un tel eſt chaſſé de la Cour

pour Mademoiſelle Stewart; qu'il va faire une campagne en Guinée, ſur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, ſous les ordres du Prince Robert. »

Hamilton, que toutes les véritez de cette harangue frappoient à meſure qu'il y faiſoit attention, parut comme revenu de quelque ſonge, après y avoir révé quelques momens; &, s'addreſſant à lui d'un air reconnoiſſant, *Vous êtes*, lui dit-il, *l'homme du monde qui, avec l'eſprit le plus agréable, avez la raiſon la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laiſſer ſéduire le plus ridiculement du monde, entrainé plutot par de frivoles apparences que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté ſur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres; mais, pour vous témoigner ma reconnoiſſance de celle-ci, je veux ſuivre vos conſeils, & me mettre en retraite chez la couſine Wetenhall, pour m'ôter de la tête le reſte de ces viſions. Mais, bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voiage. Mademoiſelle d'Hamilton ſera de la partie; car il eſt bon de prendre ſes précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, & qui, dans ſes rencontres, n'a pas trop de bonne-foi, du moins s'il en faut croire votre Philoſophe... Ne vous aviſez pas d'en croire ce faquin-là,* dit le Chevalier de Grammont; *mais dites-moi comment vous vous êtes*

fouré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart? Que diable ſçais-je? dit Hamilton. *Vous connoiſſez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford étoit un ſoir chez elle, qui lui montroit à ſe mettre une bougie toute allumée dans la bouche, & le grand ſecret étoit de l'y tenir long-temps par le bout allumé, ſans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la bouche raiſonnablement grande; &, pour renchérir par deſſus ſon maître, j'y en tins deux tout à la fois, & fis trois tours de chambre ſans qu'elles s'éteigniſſent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illuſtre épreuve; & Killegrew ſoutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne qui put me le diſputer. Elle en penſa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ſes amuſemens. On ne peut diſconvenir que ce ne ſoit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la Cour eſt en campagne, j'ai eu cent occaſions de la voir que je n'avois point eu devant. Vous ſçavez que le deshabillé du bain eſt d'une grande commodité pour celles qui, ſans offenſer les bienſéances, ne ſont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiſelle Stewart eſt tellement perſuadée des avantages qu'elle a par deſſus toutes les autres, qu'on ne peut ſi peu loüer quelque femme de la Cour pour de beaux bras, une belle jambe, qu'elle ne ſoit toute prête à le diſputer par la démonſtration; & je crois, qu'il ne ſeroit pas difficile de la mettre nüe ſans qu'elle y fit réflexion, avec un*

peu d'addreſſe. Il faudroit, après tout, être bien inſenſible pour que ces bienheureuſes occaſions ne fuſſent d'aucune conſéquence & ne fiſſent aucune impreſſion, outre que la bonne opinion qu'on a toujours de ſoi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme eſt priſe dès qu'elle vous diſtingue par une habitude de familiarité, qui bien ſouvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard. Ma préſomption, ſa beauté, le poſte éclatant qui la releve, & mille gracieuſetez m'avoient empêché de faire des réflexions; mais il faut vous dire auſſi, pour excuſer mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la loüant, & les confidences qu'elle me faiſoit ſur certaines choſes qu'elle n'auroit pas trop du me confier, auroient été capables d'en éblouir un autre.

Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous ſavez la grace infinie dont elle eſt à cheval. Le Roi, qui n'aime guere les chaſſes que celle de l'oiſeau, parce qu'elle eſt commode pour les Dames, y étoit, ces jours paſſez, entouré de toutes les Beautez de ſa Cour. Il partit après un faucon, & toute la brillante eſcadre après lui. Les juppes de Mademoiſelle Stewart, qui couroit à toute bride, effraiérent ſon cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit ſon compagnon. Je fus donc le ſeul témoin d'un dérangement dans ſes habits, qui préſenta mille beautez nouvelles à mes regards.

J'eus le bonheur de faire des exclamations aſſez galantes & aſſez exagérées ſur ce charmant deſordre, pour empêcher qu'elle n'en fut interdite. Au contraire, ce ſujet d'admiration a ſouvent été depuis un ſujet de converſation qui ne paroiſſoit pas lui déplaire.

Le vieux Carlingford & ce fou de Crofts (car il faut bien vous faire ma confeſſion générale), ces méchans plaiſans donc lui faiſoient à tout bout de champ des contes aſſez éveillés, qui ne laiſſoient pas de paſſer à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques ſingeries dans le récit, qui la faiſoient rire de tout ſon cœur. Pour moi, qui ne ſçai point de contes, & qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en ſçaurois, j'étois fort embaraſſé quelquefois qu'elle s'aviſoit de m'en demander. Je n'en ſçai point, Mademoiſelle, *lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit.* Inventez-en un, *me dit-elle.* C'eſt ce que je ſai encore moins faire, *lui dis-je;* mais je vous conterai, ſi vous voulez, un ſonge fort extraordinaire, parce qu'il eſt encore moins vraiſemblable que tous les autres ſonges n'ont coutume d'être. *Cela lui donna une curioſité qu'il fallut ſatisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimois paſſionnément, m'étoit venue voir la nuit. Je fis alors ſon portrait à elle-même, en peignant cette Beauté merveilleuſe; mais je lui dis que cette Divinité, m'étant venue trouver*

avec les plus favorables intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas aſſez pour la curioſité de Mademoiſelle Stewart; il fallut preſque lui faire le détail des bontez que ce tendre fantôme avoit eües pour moi, ſans qu'elle en parut ſurpriſe ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la deſcription d'une beauté que je peignois, autant qu'il m'étoit poſſible d'après ſa figure, & d'après ce que je m'imaginois des beautez qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a penſé tourner la tête. Elle voioit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions ſeuls, comme vous pouvez croire, en lui faiſant un tel récit; & mes yeux faiſoient tout de leur mieux pour lui perſuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offenſée de cette connoiſſance, ni ſa pudeur allarmée de la fin d'une avanture faite à plaiſir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir d'une maniere encore moins diſcrete. Cette audience tranquille me fit donner tête baiſſée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne ſongeai ni au Roi, ni à ſa paſſion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement; enfin, je ne ſçais à quoi diable je ſongeois, mais je vois bien que ſi vous n'y aviés ſongé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles viſions.

Quelque tems après, la Cour revint à Londres; & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répanduë ſur tout ce qui regardoit la tendreſſe, tout alla de travers dans l'Empire amoureux. Le dépit, les ſoupçons ou la jalouſie ſe mirent en campagne pour deſunir les cœurs. Les faux rapports, enſuite la médiſance & les tracaſſeries, achevérent de tout bouleverſer.

La Ducheſſe de Cléveland étoit accouchée pendant le voiage des bains. Jamais elle n'étoit relevée ſi belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ſes premiers droits ſur le cœur du Roi, ſi elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ſes yeux. Ses partiſans étoient du même avis. On prépara ſon équipage pour cette expédition; mais, la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill, & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois oppoſé aux projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enſeigne aux Gardes ſe voit élever à cette fortune, a ſans doute un grand fond de prudence, quand il ſe poſſede aſſez pour ne pas s'éblouir de ſon bonheur. Churchill ſe para donc partout de ſa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue ſur aucun chapitre, ne ſe mit point en peine qu'il fut indiſcret. Ainſi ce

nouveau commerce faiſoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raiſonnoit à ſa fantaiſie. Les uns diſoient qu'elle lui avoit déjà donné la penſion de Jermyn avec les appointemens de Jacob Hall, d'autant que les différens mérites ſe trouvoient réünis dans le ſien. D'autres ſoutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop effilée pour ſoutenir long-tems ſa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maitreſſe du Roi & frere de celle du Duc, ſe produiſoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le Duc d'York lui donna bientot après une charge dans ſa maiſon. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne ſe crut pas obligé de lui faire du bien parce que Madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaiſe humeur. Ce n'étoit pas ſans raiſon : il laiſſoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit ſouvent l'inſolence de troubler le ſien. Milord Dorſet, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn. La Cléveland, dont il ne ſe ſoucioit plus, ne laiſſoit pas de le deshonorer par des inconſtances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des amans à gages. Mais le chagrin le plus ſenſible de tous étoit le nouveau refroidiſſement & les menaces de Mademoiſelle

Stewart. Il y avoit long-tems qu'il lui propoſoit tous les établiſſemens & tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il put faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuſer, ſous prétexte du ſcandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public; mais, depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantot elle vouloit ſe retirer de la Cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantot c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que ſon innocence n'avoit pas encore ſuccombé. Enfin, c'étoit continuellement, ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine, qui déſoloient la tendreſſe du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans ſon ménage d'amour, pour voir ſi ce n'étoit point la jalouſie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir ſolemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de Cléveland, depuis l'affaire de Churchill, il ſe mit à faire une St. Barthélemi de tous les autres menus amuſemens qu'il avoit parci par-là dans la Ville. Les Nell Gwyn, les Miss Davis, & la troupe joieuſe des chanteuſes & des danſeuſes des menus plaiſirs de Sa Majeſté furent congédiées. Tous ces ſacrifices furent inutiles. La Stewart continuoit à deſeſpérer le Roi; mais il eut bientot découvert la véritable cauſe de ſes froideurs.

L'officieuſe Cléveland prit ce ſoin. Elle s'étoit déchainée ſans reſerve, depuis ſa diſgrace, contre Mademoiſelle Stewart, qu'elle en accuſoit par ſon impertinence, & contre l'imbécilité du Roi, qui, pour une idiote revêtüe, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moien qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoiſelle Stewart l'avoient réduit; &, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle ſe rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ſes valets de chambre, nommé Chiffinch. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la Stewart, de fort mauvaiſe humeur. La préſence de Madame de Cléveland le ſurprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut; &, l'abordant d'un ton ironique & d'un ſourire d'indignation, *J'eſpere,* dit-elle, *qu'il m'eſt permis de venir vous rendre mes hommages, quoi que la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui ſeroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuſer des foibleſſes que rien ne peut juſtifier, puis que votre conſtance pour moi ne me laiſſe rien à dire, & que je ſuis la ſeule que vous aiés honorée de votre tendreſſe & qui s'en ſoit rendue indigne par ſa conduite. Je viens donc ici vous conſoler dans l'abbatement où vous ont mis les froideurs*

ou la nouvelle chaſteté de l'inhumaine Stewart. A ces mots, un éclat de rire, auſſi peu naturel qu'il étoit inſultant & démeſuré, mit le comble à ſon impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaiſe raillerie ſuivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dut prendre de ces airs bruians, vu les termes où ils en étoient; &, comme il ſe préparoit à lui répondre : *Non,* dit-elle, *ne me ſachez point mauvais gré de la liberté que je prens de me moquer un peu de la groſſiéreté dont on vous en impoſe. Je ne puis ſouffrir qu'une affection ſi marquée vous rende la fable de votre Cour, tandis qu'on ſe moque impunement de vous. Je ſai que la précieuſe Stewart vous révoque, ſous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque ſcrupule de conſcience; & je viens vous avertir que le Duc de Richmond ſera bientot avec elle, s'il n'y eſt déjà. Ne m'en croiez pas, puis que ce pourroit être le reſſentiment ou l'envie qui me le feroient dire. Suivez-moi juſqu'à ſon appartement, afin que vous n'ajoutiés plus de confiance à la calomnie & que vous l'honnoriés d'une préférence éternelle ſi je l'accuſe à faux, ou que vous ne ſoiés plus la duppe d'une fauſſe prude, qui vous fait faire un perſonnage ſi ridicule.*

En achevant ce diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraina vers le logement de ſa rivale. Chifinch étoit dans ſes intérêts : ainſi la Stewart n'a-

voit garde d'être avertie de la viſite ; & Babiani, dont Madame de Cléveland avoit fait la fortune, & qui la ſervoit à merveille dans cette occaſion, lui vint dire que le Duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite gallerie qui conduiſoit, par un dégagement, du cabinet du Roi à ceux de ſes maitreſſes. La Cléveland lui donna le bon-ſoir, comme il entroit chez ſa rivale, & ſe retira pour attendre l'iſſue de cette avanture. Babiani, qui ſuivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les femmes de chambre de ſa maitreſſe, qui ſe préſentérent reſpectueuſement à ſon paſſage ; lui dirent tout bas que Mademoiſelle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée, mais que, s'étant miſe au lit, elle repoſoit, Dieu merci. *C'eſt ce qu'il faut voir,* dit-il en repouſſant celle qui s'étoit plantée ſur ſon paſſage. Il trouva véritablement la Stewart couchée ; mais elle ne dormoit pas. Le Duc de Richmond étoit aſſis au chevet de ſon lit, qui vraiſemblablement dormoit encore moins. L'embaras des uns & la colere de l'autre furent tels qu'on ſe les peut imaginer dans une pareille ſurpriſe. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna ſon reſſentiment au Duc de Richmond dans des termes dont il ne s'étoit jamais ſervi. Il en fut interdit, & quelque choſe de plus. Il voioit ſon Maître & ſon Roi juſtement irrité. Les premiers

transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite. La Tamise couloit au dessous. Il y jetta les yeux, & voiant ceux du Roi plus animez de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, & se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenüe de sa premiere surprise, monta sur ses grands chevaux, au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi: que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un païs libre; qu'elle ne sçavoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que si cela n'étoit pas permis dans son roiaume, elle ne croioit pas qu'il y eut de puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jetter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit joüir dans sa Cour. Le Roi, tantot outré de colere, tantot attendri par quelques larmes, & tantot effraié de ses menaces, étoit tellement agité qu'il ne savoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrece à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous

ſes reſſentimens, l'alloit mettre à ſes genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faiſoit, lors qu'elle le pria de ſe retirer & de la laiſſer en repos, du moins pour le reſte de cette nuit, ſans ſcandaliſer ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle par une plus longue viſite. Cette impertinente priere acheva de l'outrer. Il ſortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut paſſer la nuit la moins tranquille qu'il eut paſſée depuis ſon rétabliſſement.

Le lendemain, le Duc de Richmond eut ordre de ſortir de la Cour, & de ne ſe plus préſenter devant le Roi; mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on ſçut qu'il étoit parti dès le matin pour ſa maiſon de campagne.

Mademoiſelle Stewart, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'avanture de la nuit précédente, fut ſe jetter aux pieds de la Reine. Ce fut là que, faiſant le perſonnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui cauſer; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moiens de ſe retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de Richmond, qui la recherchoit depuis long-tems; mais que, puis que cette recherche étoit cauſe de ſa diſgrace & d'un éclat qui peut-être tourneroit au deſavantage de ſa réputation, elle conjuroit Sa Majeſté de la prendre ſous ſa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle ſe mit

dans un couvent pour finir tous les troubles que ſa préſence cauſoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'eſt un ſpectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & ſe juſtifie en même tems. Le cœur de la Reine ſe tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnérent les ſiens. Elle l'embraſſa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute ſorte de faveur & de protection, ou pour ſon mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoia, réſolue d'abord d'y travailler tout de ſon mieux; mais, comme elle avoit beaucoup d'eſprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle ſavoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une conſtance opiniâtre. Elle jugea que l'abſence le conſoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le ſouvenir de Mademoiſelle Stewart; & que, puis qu'elle ne pouvoit éviter de ſe voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fut elle, dont la ſageſſe & la vertu venoient d'éclater par des preuves ſi manifeſtes. D'ailleurs, elle ſe flatta que le Roi lui ſauroit éternellement gré de s'être oppoſée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raiſonnement la détermina. Toute ſon induſtrie fut emploiée à perſuader Mademoiſelle Stewart; & ce qu'il y a de

rare dans cette avanture, après avoir obtenu qu'elle ne ſongeroit plus au Duc de Richmond ni au couvent, ce fut elle qui prit ſoin de raccommoder ces deux amans.

C'eut été dommage qu'elle n'eut pas réüſſi dans cette négociation. Auſſi n'en fut-elle pas à la peïne; car jamais les empreſſemens du Roi ne furent ſi vifs que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais Sa Majeſté ne gouta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouïſſoit d'une paix profonde depuis le Traité des Pirenées. L'Eſpagne ſe flattoit de reſpirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ſes voiſins; mais elle n'eſpéroit pas pouvoir ſoutenir le débris d'une monarchie ſur ſa décadence, quand elle conſidéroit l'âge ou les infirmitez du Prince, ou la foibleſſe de ſon ſucceſſeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'aggrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, ſe laiſſa perſuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réüſſi; mais la fortune du Roi, toujours fidelle à ſa gloire, voulut depuis faire

voir, par le peu de succès de l'entrepriſe de Gigery, qu'il n'y avoit que les projets formez par lui-même qui fuſſent dignes de ſon attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre, voulant auſſi viſiter les bords Africains, arma cette eſcadre pour l'expédition de Guinée dont le Prince Robert devoit avoir le commandement. Ceux qui en ſavoient quelque choſe par leur expérience contoient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudroit combattre non ſeulement les habitans de la Guinée, peuple endiablé, dont les flêches étoient empoiſonnées, qui ne faiſoient jamais de quartier que pour manger leurs priſonniers; mais qu'il faudroit eſſuier des chaleurs inſupportables, ou des pluies dont chaque goute ſe changeoit en ſerpent; que ſi l'on pénétroit plus avant dans les païs, on étoit aſſailli par des monſtres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalipſe.

Mais ce fut en vain que ces bruits ſe répandirent : loin d'inſpirer la terreur à ceux qui devoient être du voiage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Jermyn ſe préſenta tout des premiers; &, ſans ſonger que le prétexte de ſa convaleſcence avoit différé la concluſion de ſon mariage avec Mademoiſelle Jennings, il demanda la permiſſion du Duc & l'agrément du Roi pour y ſervir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit ſéduite en ſa faveur. Ce n'étoit plus guere que les avantages de l'établiſſement qui lui donnoient du gout pour ce mariage. La molleſſe des empreſſemens d'un amant qui ſembloit ne rendre des ſoins que par habitude, la rebutoit; & le parti qu'il venoit de prendre ſans ſon aveu lui parut ſi ridicule pour lui, & ſi choquant pour elle, qu'elle réſolut dès ce moment de n'y plus ſonger. Elle ouvrit petit à petit les yeux ſur le faux-brillant qui l'avoit éblouïe; & le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritoit, lors qu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'eſprit dans les railleries dont elle lui fit compliment ſur ce voiage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les conſolations qu'il avoit cru capables de la ſoutenir, en lui annonçant la funeſte nouvelle de ſon départ. Elle lui dit qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertez en Europe, que d'aller étendre ſes conquêtes dans une autre partie du monde; qu'elle lui conſeilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en Afrique, pour remplacer les Beautez que ſon abſence alloit mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eut la force de railler dans l'état où il la croioit réduite:

mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant ſon départ.

Juſques-là tout alloit bien pour elle. Jermyn non ſeulement étoit confondu d'avoir eu ſon congé ſi cavaliérement; mais il ſentit redoubler tout le gout qu'il avoit eu pour elle par ces marques de ſon indifférence. Elle avoit donc le plaiſir de le mépriſer & de le voir plus ſenſible que jamais. Ce ne fut pas aſſez; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epitres d'Ovide, traduites par les Beaux Eſprits de la Cour. Elle ſe mit à faire une lettre d'une bergere au deſeſpoir, qui s'addreſſoit au perfide Jermyn. Elle prit pour modêle l'Epitre d'Ariadne à Théſée. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abbandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures préſentes. Elle avoit eu deſſein d'achever cet ouvrage par une deſcription des travaux, des périls & des monſtres qui l'attendoient en Guinée, pour leſquels il quittoit une tendre amante abimée dans la douleur; mais, n'en aiant pas eu le tems, ni celui de faire tranſcrire tout cela pour l'envoier ſous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans ſa poche ce fragment écrit de ſa main, & plus étourdiment encore le laiſſa tomber au

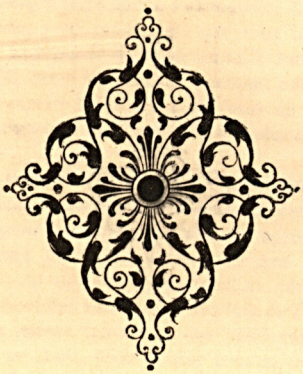
beau milieu de la Cour. Ceux qui le ramaſſèrent reconnurent ſon écriture & en tirérent pluſieurs copies qui eurent cours par la Ville. Cependant ſa conduite avoit ſi bien établi l'idée de ſa ſageſſe, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la choſe s'étoit paſſée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remiſe, pour les raiſons que tout le monde ſçait; & le procédé de Mademoiſelle Jennings la juſtifia ſur cette lettre. Car, quelques efforts que fiſſent le mérite & les nouveaux ſoins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le ſeul qui ſe reſſentit de cette bizarerie, qui prenoit plaiſir à deſunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon empire aux loix de l'Himen, avoit en même tems mis ſon bandeau ſur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des amans dont on a fait mention.

La belle Stewart épouſa le Duc de Richmond; l'invincible Jermyn, une peque provinciale; milord Rocheſter, une triſte héritiere; la jeune Temple, le ſérieux Lyttelton; Talbot, ſans ſavoir pourquoi, prit pour femme la languiſſante Boynton; Georges Hamilton, ſous de meilleurs auſpices, épouſa la belle Jennings; & le chevalier de Grammont, pour le prix d'une conſtance qu'il

n'avoit jamais connuë devant & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en ſa faveur, & ſe vit enfin poſſeſſeur de Mademoiſelle d'Hamilton.

FIN



TABLE

DES

CHAPITRES

DE CES

MÉMOIRES

CHAPITRE I.

Servant d'introduction à l'Ouvrage . . . . Pag. 5

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont au Siege de Trin, & son genre de vie. 9

CHAPITRE III.

Son éducation & ses avantures avant son arrivée à ce Siege 15

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems 36

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France. Ses avantures au Siege d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. Il est exilé de la Cour de France 70

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caracteres des perſonnes qui compoſoient cette Cour. 95

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de Mademoiſelle d'Hamilton. Diverſes avantures d'un bal de la Reine. Voiage curieux de ſon valet de chambre à Paris. . . . 121

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire burleſque de l'Aumonier Pouſſatin. Relation du Siege de Lérida. Mariage du duc d'York, & autres particularitez de la Cour d'Angleterre . . 158

CHAPITRE IX.

Diverſes intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre. 203

CHAPITRE X.

Autres intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre 264

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier de Grammont à la Cour de France. Il eſt renvoié en Angleterre. Diverſes intrigues amoureuſes de cette Cour, & mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires. . . . 326

NOTES ET VARIANTES.

Page 8, ligne 13. — Édition originale : *L'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur.* Éditions corrigées : *L'un et l'autre se sont fait plus d'honneur.* — Aujourd'hui l'accord au pluriel a fini, il est vrai, par prévaloir. Mais autrefois les écrivains préféraient le singulier avec *l'un et l'autre,* qu'ils considéraient comme l'équivalent en nombre et en signification du mot latin *uterque,* et auquel ils conservaient d'ordinaire son sens distributif. Rarement ils le prenaient dans un sens collectif avec l'accord du verbe au pluriel.

P. 8, l. 26. — *Je ne fais que tenir la plume.* — Hamilton est trop modeste. Il a été le confident et non pas le secrétaire de Grammont, et la rédaction des *Mémoires* lui appartient bien en propre.

P. 10, l. 1. — *Siege de Trin.* — Trin, petite ville, à 18 kilomètres de Verceil, en Piémont, fut pris le 4 mai 1639.

P. 12, l. 23. — Orig. : *Quoique celui qui en avoit le ſoin en eut ſéparément averti.* Édit. corr. : .. *les en eût séparément avertis.* — Nous avons conservé la leçon primitive. C'est le verbe *avertir* employé absolument.

P. 16, 1er alinéa. — Les faits que rapporte Grammont se trouvent mentionnés dans *les Amours du grand Alcandre,* espèce de roman historique, contenant sous des noms supposés le récit des galanteries de Henri IV. Corisande serait Diane d'Andouins, femme de Philibert de

Grammont et grand'mère du chevalier, qui aurait été aimée du roi de Navarre, Alcandre, et aurait eu de ses œuvres Antoine de Grammont, père de notre héros. Un annotateur du roman assure que : « Alcandre avoit donné promeſſe de mariage à Coriſande, eſcrite & ſignée de ſon ſang. Cette Dame avoit fait la guerre pour Alcandre à ſes deſpens, & lui envoioit des levées de vingt-trois à vingt-quatre mille Gaſcons ; mais elle devint graſſe & groſſe & ſi rouge de viſage qu'Alcandre s'en dégoûta. Il offrit pourtant à ſon fils de l'avouer pour ſien, lequel repartit qu'il aimoit mieux eſtre gentilhomme que baſtard d'un roy. »

P. 17, l. 1. — Orig. : *Mon frère m'aiant tenu quelque tems auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha par la ville.* — Le pronom *il* a été supprimé dans les éditions postérieures comme formant solécisme. Soit ! Mais est-on sûr qu'ici un double sujet n'ajoute pas à la clarté du sens ? Ne semble-t-il pas que cette action de *tenir* auprès de soi, puis cette autre de *lâcher* par la ville, n'ayant entre elles aucune liaison de conséquence, eussent demandé à être exprimées en deux propositions distinctes, et qu'en les condensant en une seule, l'auteur a dû chercher, par la répétition du sujet, à produire une sorte de dédoublement de la phrase qui répondît à la dualité secrète de sa pensée ? D'ailleurs, de pareilles libertés grammaticales ne sont pas sans exemple. Il est même des cas où elles s'imposent. Ainsi dans cette phrase dont la tournure revient assez fréquemment dans la Bible : *Ce que le peuple ayant vu, il fut rempli d'admiration,* essayez de supprimer le pronom *il*, et, quelque place que vous attribuiez au sujet *peuple*, soit avant, soit après *ayant vu*, ce n'est plus du français qu'on croit entendre.

P. 18, l. 25. — *Bidache.* — Château de la famille de Grammont en Gascogne.

P. 19, l. 5. — Orig. : *Redonné.* Édit. corr. : *donné.* — Pourquoi avoir corrigé *redonné* ? C'était la deuxième fois que Brinon était donné pour valet de chambre à Grammont. Il avait déjà été attaché à sa personne, du temps que le chevalier faisait ses études au collége de Pau. Voy. p. 16, l. 16.

P. 31, l. 19. — Orig. : *Voiez donc, dit Matta ; & se rendormit.* Édit. corr. : .. *et il se rendormit.* — Nous avons respecté ce tour archaïque qui était de style alors et qui ajoute à la vivacité de la phrase.

P. 40, l. 29. — Orig. : *L'un & l'autre brilloit.* Édit. corr. : .. *brillaient.* — Voy. note, p. 8, l. 13.

P. 41, l. 19. — *La Vènerie.* — Palais situé près de Turin et où la cour passait la belle saison.

P. 46, l. 19. — Orig. : *Et va te promener.* Édit. corr. : *Eh ! va te promener.* — *Et* peut être pris ici pour *enfin, d'ailleurs.* L'exclamation *eh !* n'est pas de correction nécessaire.

P. 49, l. 20. — Orig. : *Elle eut fait à lui.* Édit. corr. : *Elle eût fait avec lui.* — Ces deux locutions sont également du vieux style, et s'employaient indifféremment l'une pour l'autre autrefois.

P. 49, l. 29. — Orig. : *La phraſe de croître & d'embellir.* Édit corr. : *La phrase croître et embellir.* Leçon adoptée par nous : *La phraſe de croître & embellir.* — Quelle est la phrase ? *Croître & embellir,* et non *croître & d'embellir ;* et sur ce point la correction des éditeurs est indiscutable. Mais à quoi bon supprimer la préposition *de* ? Est-ce que, parmi les nombreux rapports que cette préposition sert à exprimer, ne figure pas celui de la chose avec le mot ou la locution qui la distingue de toutes autres ? Est-ce qu'on ne dit pas : La ville *de* Paris, Le mot *de* liberté, Le cri *de* vive la république ?

P. 50, l. 11. *Aſſiduite.* — Lisez *aſſiduité.*

P. 50, l. 28. — Orig. : *Nonchalante indiffèrence.* Édit. corr. : *Nonchalance indifférente.*

P. 54, l. 14. — Orig. : *Une petite maiſon qu'il avoit en campagne.* Édit. corr. : .. *à la campagne.* — Nous avons admis cette correction, d'autant mieux que plus loin, p. 55, l. 1 et p. 56, l. 28, le texte original fait une juste application de ces deux locutions différentes.

P. 57, l. 21. — Orig. : *Quelque trait de lecture.* Édit. corr. :.. *d'érudition.*

P. 58. — Le marquis de Sénantes, grand argumentateur, entreprend de prouver dans les règles à Matta que ses assiduités auprès de la marquise n'ont pas lieu de troubler sa quiétude de mari, parce qu'il n'en va pas en Piémont comme en France où les belles n'ont des amants que pour leur accorder des faveurs. Puis il ajoute :

— *Et sachez que, quand même il en seroit quelque chose dans cette cour* (la cour de Turin), *je n'en aurois aucune inquiétude.*

— *Rien n'eſt plus honnête,* disoit Matta.

— *Mais pourquoi n'en aurois-je aucune inquiétude ?*

— *Oh, ma foi, je n'en sais rien,* dit Matta.

— *Voici pourquoi,* reprit-il.

Telle est la leçon primitive, et le dialogue s'explique de soi. L'affirmation que Sénantes venait d'apporter qu'il n'aurait aucune inquiétude appelait une preuve que Matta ne se souciait pas de demander. Alors, par un de ces procédés familiers aux raisonneurs qui ne vous font grâce d'aucune partie de leur démonstration, Sénantes se pose à lui-même la question qu'il avait vainement attendue de Matta, et se dit : *Mais pourquoi n'en aurois-je aucune inquiétude ?*

Dans les éditions qui ont suivi, nous trouvons la leçon ainsi écourtée :

— *Rien n'est plus honnête,* disait Matta. *Mais pourquoi n'avoir aucune inquiétude ?*

— *Voici pourquoi,* reprit-il.

P. 60, l. 19. — Orig. : *ſur ſon compte.* Édit. corr. : *Pour son compte.*

P. 61, l. 3. — Orig. : *Devers Matta.* Édit. corr. : *Vers Matta.* — *Devers* est plus significatif.

P. 68, l. 15. — Orig. : *C'eſt pourquoi qu'il alloit.* Édit. corr. : *C'est pourquoi il allait.* — Pour bien juger de la locution incriminée, il importe de la juger sur place, en

conservant au membre de phrase où elle figure son rang dans toute une série de propositions incidentes régies chacune par la conjonction *que ;* en sorte que le retranchement de l'un quelconque de ces *que* rompt aussitôt la période. *C'eſt pourquoi qu'il alloit* est pour *que c'eſt pourquoi il alloit.*

P. 70, l. 13. — *Les fameuſes journées de Lens, de Norlingue & de Fribourg.* — Données en 1648, 1645 et 1644.

P. 73, l. 16. — *La bataille de Rocroi.* — Gagnée le 16 mai 1643.

P. 73, l. 29. — Orig. : *Quand on en* (des lignes) *attaque ſans les forcer, on ne ſe retire pas comme on veut.* Édit. corr. :.. *on ne s'en retire pas...*

P. 76, l. 30. — Orig. : *Sur les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire au cavalier.* Édit. corr. :.. *au chevalier.* — Le sens comporte également les deux leçons. Il s'agit du chevalier de Grammont vu de loin à cheval, et qui pour l'observateur ne peut être qu'un *cavalier* dont on distingue tout au plus les mouvements. Mais pour le narrateur il n'y a pas de doute, c'est le *chevalier.*

P. 77, l. 11. — Orig. : *Pourrois-je pas les voir?* Édit. corr. : *Pourrais-je les voir?*

— l. 19. — Orig. : *Comment je viens à être connu de vous.* Édit. corr. : *Comment je suis connu de vous.*

— l. 26. — Orig. : *Un équipage bien différent de celui que je te vis.* Édit. corr. :.. *où je te vis.*

P. 83, l. 1. — *Les Lignes d'Arras.* — Forcées en 1658.

P. 84 et suiv. — *Cravattes* ou *Cravates.* — Corruption du mot *Croates.*

P. 85, l. 21. — Orig. : *D'être embraſſé.* Édit. corr. : *Et d'être embrassé.*

P. 88, l. 21. — Orig. : *Pietre Mazarin.* Édit. oorr. : *Pierre Mazarin.* — *Pietre,* de l'italien *Pietro.*

P. 89, 2e alinéa. — La grande fierté dont Grammont fit

preuve envers Mazarin après les Lignes d'Arras paraît s'être démentie, deux ans après, à l'occasion de la rentrée du roi dans Paris. « Le chevalier de Grammont, dit madame de Maintenon dans ses lettres, Rouville, Bellefond & quelques autres courtisans suivoient la maison de M. le cardinal; ce qui surprit tout le monde... Le chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. »

P. 91. — *La paix des Pyrénées*, etc. — Remarquez qu'ici Hamilton élève son style et prend le ton de l'histoire.

P. 94.— *Cet homme dont l'ambition*, etc.—Même remarque.

P. 96, l. 23. — Le texte ne laisse aucun doute sur la date de l'arrivée de Grammont en Angleterre, à son second voyage : ce fut deux ans après la restauration de Charles II, laquelle eut lieu en 1660.

P. 98, l. 5, — *La mort du Duc de Glocester & celle de la Princesse Roiale.* — Le duc de Glocester mourut de la petite vérole le 3 septembre 1660; et Marie, fille aînée de Charles Ier et veuve du prince d'Orange, fut emportée par la même maladie le 24 décembre suivant.

— l. 8. — *La réception de l'Infante de Portugal.* — Catherine de Bragance débarqua à Portsmouth le 14 mai 1662. Le roi Charles s'y rendit de son côté, et le mariage fut célébré sans éclat le 21 du même mois. Les fêtes que comportait ce grand acte eurent lieu à Londres douze jours plus tard.

P. 100, l. 28. — *L'aîné des Hamilton.* — Jacques Hamilton.

P. 104, l. 11. — *Le Barbier de l'Infante.* — Le titre est plaisant, et rappelle pour son importance celui de *Moutardier du Pape* ou d'*Inspecteur des pavés*. Doit-on y voir une allusion à certaine coutume orientale qui, par les Maures, se serait propagée en Portugal? C'est hasardé. Toujours est-il que sans plus de preuves les indiscrets ont soutenu que si la flotte envoyée pour prendre l'Infante resta six semaines à Lisbonne, c'est parce que Catherine de Bragance, nette alors de tout son corps comme une femme de l'Orient, dut attendre de la nature à se retrouver dans les conditions

intimes d'une femme anglaise pour paraître devant le roi, soucieux de ce détail de toilette. Une autre explication à fournir du titre pourrait se chercher dans les traditions du théâtre. On sait que pendant longtemps les rôles de femme y furent tenus par des hommes. Partant, rien d'extraordinaire à cette qualification badine de *Barbier de l'Infante*, qui du théâtre aura pu passer à la cour pour désigner un gentilhomme sans emploi.

P. 105, l. 1. — La reine-mère était revenue en Angleterre le 2 novembre 1660, après une absence de dix-neuf ans.

P. 110, l. 29. — Orig. : *On veut ici des deſſeins ſérieux & du fond de terre.* Édit. corr. :.. *des fonds de terre.*

P. 123, l. 22. — *Don*, lisez *dont.*

P. 124, l. 25. — Orig. : *Elle avoit la taille de toutes ſans l'être.* Edit. corr. : *Elle avait la taille d'une femme grosse sans l'être.* — Cette correction est bonne. La première leçon n'avait pas de sens.

— Dernières lignes. — *Un viſage aſſortiſſant mettoit la derniere main au déſagrément de ſa figure.* — *Les Précieuses* de Molière parlent de ce style. Ces échantillons de mauvais goût sont très-rares chez Hamilton.

P. 127, l. 18.—Orig. : *Vitement.* Édit. corr. : *Promptement.*

P. 129, l. 14. — Orig. : *Avec l'oreille.* Édit. corr. : *Avec de l'oreille.*

P. 131, l. 3.— Orig. : *De le défendre.* Édit. corr. : *De me le défendre.*

— l. 18. — *Mukſerry*, lisez *Muſkerry.*

P. 132, l. 23. — *Mademoiſelle Price, Fille d'Honneur de Madame la ducheſſe.* — L'auteur, dit-on en note dans les éditions corrigées, a été mal servi par sa mémoire ; miss Price était fille d'honneur de la reine. Et on cite, à l'appui de cette rectification, une lettre de Granger dans laquelle il est dit que sir Warcup, père de miss Price, avait la vanité de croire que Charles II divorcerait avec la reine pour épouser sa fille, et des lettres de sir Warcup lui-même

où il se réjouit de l'accueil gracieux que sa fille a reçu du roi dans telle ou telle circonstance. Tout cela importe assez peu au lecteur français. Cependant on peut dire que les preuves avancées par les annotateurs ne sont pas très-concluantes, et que, d'un autre côté, Hamilton raconte plus loin (pages 243 et 244) un fait des plus singuliers, où il ne lui était guère permis de se tromper sur les attributions de miss Price et d'où il ressort que cette demoiselle relevait bien de l'autorité de la duchesse d'York.

P. 142, l. 8. — *Son Philoſophe.* — On sait que Grammont n'appelait jamais Saint-Évremond autrement que *ſon philoſophe*, de même que celui-ci appelait toujours Grammont *ſon héros*.

P. 143, l. 10. — Le comte de Toulongeon, frère aîné du chevalier de Grammont, mourut en 1679, laissant à son frère une fortune assez considérable.

— l. 15. — Orig. : *Pour l'une & pour l'autre.* Édit. corr. : *Pour l'un et pour l'autre.* — *L'un, l'autre,* ne sont relatifs ici à aucun substantif exprimé, et signifient, suivant la leçon adoptée : *Pour l'une et pour l'autre chose,* ou *pour l'un* (ceci) *et pour l'autre* (cela).

P. 145, l. 18. — *Séméat.* — Domaine appartenant à la famille de Grammont.

P. 149, l. 15. — *Les reſſentimens,* — Lisez *Ses*.

— l. 19. — *Hamilton.* — George, second frère de l'auteur des *Mémoires*.

P. 152. l. 12. — *Le Palais des Rois de la Grande-Bretagne.* — Il s'agit de White-Hall, presque entièrement détruit par un incendie le 4 janvier 1698.

— l. 30. — Orig. : *Renchérir.* Édit. corr. : *Enchérir.*

P. 154, l. 28. — Les carrosses à glaces furent introduits en Angleterre en 1564 par un Hollandais nommé Boonen.

P. 157, l. 3 et 6. — *Linck* ou *Link,* suivant l'orthographe variable de l'édition de 1713.— Le mot anglais *link* signifie torche, fallot, et a servi, par métonymie, à désigner les galo-

pins des rues qui se mettaient au service des passants pour les éclairer dans l'obscurité.

P. 158, l. 2. — *Lérida.* — Cette place fut assiégée sans succès par le prince de Condé en 1647. Le fait d'avoir ouvert la tranchée avec des violons n'était pas une fanfaronnade de la part de M. le prince : c'était alors l'usage en Espagne.

P. 161. — Le prêtre Poussatin qui dansait dans les rues de Perpignan, et qui plus tard, ayant obtenu un bénéfice de campagne, dansait encore aux noces de ses paroissiennes, n'avait rien qui dût surprendre. Au pays basque, où la danse a été de tout temps en honneur, c'était le curé qui alors menait le branle dans les noces.

P. 166, l. 24. — Orig. : *Faire paroly de ces ſortes de faveur.* — Dans l'édition très-complète de M. Brunet, on trouve : *Faire parodie.* Cela doit être un lapsus plutôt qu'une correction; car, outre que cette dernière locution est d'un français louche, la première, empruntée au vocabulaire du joueur, est d'une limpidité parfaite et rend admirablement ce qu'elle est appelée à exprimer dans cette phrase. Tout le monde sait que *faire paroli* d'une chose à quelqu'un signifie égaler, surpasser ce quelqu'un dans cette chose, dans la production qu'on en peut faire.

P. 171, l. 9. — A cette ligne commence, dans les éditions corrigées, le chapitre IX, qui se poursuit jusqu'à la fin du chapitre VIII de l'édition de 1713. En d'autres termes, notre chap. VIII comprend les chap. VIII et IX des éditions corrigées.

P. 173, l. 3. — *Le déterminer.* — Lisez *ſe déterminer.*

P. 180. — La vengeance que lord Southesk chercha à tirer de l'affront fait à son honneur de mari aurait abouti, si l'on en croit certains bruits qui coururent. Le duc d'York aurait même communiqué la maladie à la duchesse. Mais l'évêque Burnet, qui parle de cette scandaleuse affaire dans l'*Hiſtoire de ſon temps*, ajoute : « Lord Southesk ne fut pas pendant plusieurs années fâché qu'on fît ce récit : cela reſ-

sembloit à une vengeance extraordinaire dont il sembloit charmé. Mais je sais qu'il a solennellement déclaré à quelques-uns de ses amis que tous ces bruits étoient sans fondement. »

P. 184, l. 27. — Orig. : *Tant de monde.* Quelques éditions corrigées portent : *Tout le monde.* — Le besoin de cette correction ne se faisait pas sentir.

P. 197, l. 27. — Orig. : *Madame Denham mettra bon ordre que personne ne l'ignore.* Édit. corr. :.. *à ce que personne...*

P. 206. — Les vers attribués à Grammont dans la sarabande de Francisco peuvent donner une idée de sa manière d'écrire. Cet homme si original en parlant, d'une justesse de langue à trouver du premier coup le mot piquant de la situation, en eût été réduit la plume à la main à se ronger les ongles et à appeler en vain le Dieu absent. Aussi a-t-il bien fait de passer cette plume dont il n'aurait pas su se servir à son beau-frère Hamilton pour la rédaction de ses *Mémoires*. Les deux amis se sont complétés l'un par l'autre, et de leur collaboration heureuse où chacun restait dans son rôle, l'écrivain s'inspirant du causeur, est né le chef-d'œuvre que nous rééditons aujourd'hui.

P. 218, l. 3. — La belle maison de campagne où lady Chesterfield était renfermée est Bretby, dans la province de Derby.

P. 239, l. 10. — Orig. : *Elle n'avoit ni assez de vices, ni de vertus.* Édit. corr. :.. *ni assez de vertus.* — La négligence est originale et n'appelait pas une correction.

P. 246, l. 18. — Les éditions corrigées ouvrent ici un nouveau chapitre. Le cas s'étant déjà présenté pour le chapitre précédent, nos chapitres VIII et IX comprennent donc les chapitres VIII à XI de ces éditions. En totalité, leur table des matières porte XIII chapitres; la nôtre, XI.

P. 251, l. 6.— *St.-Albans.* — Ville près de Sunbridge, où résidait la famille de miss Jennings.

P. 255, l. 15. — Orig. : *Sans craindre que quelque fott viſite nous vienne lanterner.* Édit. corr. :.. *ne nous vienne...* — Ce *ne* introduit dans la proposition complétive par les correcteurs est une faute. Il est de syntaxe rigoureuse qu'avec les verbes qui expriment la crainte, comme *craindre, appréhender, avoir peur,* on ne met la négative dans la proposition subordonnée qu'autant que la proposition primordiale est affirmative, c'est-à-dire exprime réellement le trouble, l'appréhension, la peur. Mais, du moment qu'elle est négative, c'est l'assurance, la quiétude, le courage, qu'exprime cette proposition maîtresse, et sa suivante doit refléter la même confiance en ne s'embarrassant pas de la particule du doute.

P. 261, l. 5. — Orig. : *De la maniere qu'il vous a parlé.* Édit. corr. : ... *dont il vous a parlé.* — Pourquoi cette correction? L'une et l'autre locution sont bonnes.

— l. 29. — Orig. : *Lui fait voir.* Édit. corr. : *Lui fit voir.*

P. 264, l. 18. — *Écouteroit.* — Lisez *l'écouteroit.*

P. 267, l. 9. — Orig. : *Si j'ai quelque peu de viſage à recevoir dans les compagnies.* — Nous avons adopté la correction des éditeurs qui ont substitué le mot *louange* au mot *visage,* comme rendant la phrase plus compréhensible.

P. 268, l. 6. — Orig.: *Il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna ſur lui.* Édit. corr. :.. *quand elle tourna les yeux sur lui.* — *Œil, yeux!* on dirait d'un exercice grammatical. Voilà bien du purisme, et qui a le tort grave d'alourdir la phrase. Ce n'est pas parce que le substantif singulier *œil* semble être représenté par le pronom pluriel *les* qu'on doit se permettre de tout bouleverser dans un texte. La syllepse n'a jamais été rayée, que nous sachions, de nos rhétoriques, et c'est ici une de ses fréquentes applications.

P. 271, l. 30. — Orig. : *Avies fait.* Édit. corr. : *Avez fait.*

P. 272, l. 2 et 4. — Orig. : *Aviès donné, avoit donné.* Édit. corr. : *Avez donné, a donné.*

— l. 18. — Orig.: *Et cette gravité.* Édit. corr.: *Et à cette gravité.*

P. 275, l. 4. — Orig.: *Repouſſoit mademoiſelle Hobart avec horreur, qui...* Les correcteurs, trouvant le pronom relatif *qui* trop éloigné de son antécédent *Hobart*, ont transposé les mots ainsi : *Repoussait avec horreur mademoiselle Hobart, qui...* — La construction première ne donnant lieu à aucune confusion, et ayant, en outre, l'avantage, par le rejet à la fin de la proposition des mots *avec horreur*, d'être plus significative, nous avons respecté la leçon originale.

— Dernier alinéa. — Orig.: *Deux jours après, l'avanture, avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent, publiques.* Édit corr.:.. *l'aventure fut publique avec plusieurs circonstances qui n'en étaient pas.* — Même observation.

P. 279, l. 3. — Orig.: *Pour devenir ſa femme... comme elle la fut après.* Édit. corr. :.. *comme elle le fut après.* — La leçon originale est conforme à la règle générale établie, d'après laquelle le pronom personnel *le* est invariable ou varie en genre et en nombre, selon que le substantif qu'il représente est indéterminé ou déterminé. Or, ici, le substantif *femme* est accompagné de l'adjectif déterminatif *ſa*. Donc le pronom doit prendre l'accord. La faute commise par un premier correcteur a été machinalement reproduite par ceux qui ont suivi.

P. 283, l. 9 — *Cette petite gueuſe de comédienne.* — Probablement Nell Gwyn.

P. 284, l. 2. — *Çavoir.* — Lettre tombée. Lisez *ſçavoir.*

— l. 20. — *Quelques jours après, la Caſtelmaine aiant pris le titre de ducheſſe de Cléveland.* — Les lettres patentes, qui élevaient lady Castelmaine au rang de duchesse furent expédiées le 3 août 1670. Grammont, ayant quitté l'Angleterre avec sa femme au mois d'octobre 1669, n'a donc pas pu, contrairement à ce qui est dit dans le texte,

être témoin de cette prise de possession de titre par l'impétrante. Mais ce n'est pas le seul anachronisme commis dans les *Mémoires*. Hamilton, d'ailleurs, nous a avertis, dès la première page, de la liberté dont il entendait user pour *l'ordre des tems ou la disposition des faits*.

P. 285, l. 24. — *Un homme dont la personne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertez du Beau Sexe*. — Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, cite cette phrase comme un rare échantillon de préciosité chez un auteur si naturel.

P. 287, l. 8. — Orig.: *Le Roi n'avoit pas accoutumé de laisser si longtemps Milord Rochester en exil. Il s'en ennuia...* Édit. corr.: *Le Roi n'avait pas coutume de... Celui-ci s'en ennuia*. — Ainsi les correcteurs modernistes n'ont pas respecté la vieille locution si française *avoir accoutumé*, qui était alors en usage, et ils l'ont remplacée platement par la nouvelle monnaie courante, *avoir coutume!* Quant au pronom personnel *il* auquel ils ont substitué le pronom démonstratif *celui-ci*, il est vrai qu'une parfaite régularité autorisait cette substitution, attendu que le pronom *il* est ici en rapport avec *Rochester* et non pas avec *le Roi* comme l'indique la suite du discours, et que cela pouvai, jeter d'abord quelque confusion dans l'esprit. Mais c'est là précisément un de ces traits de négligence qui font partie intégrante de la physionomie d'un écrivain et qu'il faut se garder de retoucher.

P. 290, l. 17. — *Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires en avoit allarmées ou diverties leurs maîtresses*. — *Leurs*, c'est l'accord syllleptique. Les modernistes n'ont pas manqué de corriger et de mettre *ses* et *sa* à la place. Qu'on remarque, en passant, l'accord des participes *allarmées* et *diverties* avec leur complément direct *maîtresses* placé après l'auxiliaire *avoir*; ce qui n'avait rien d'insolite à l'époque.

P. 294, l. 10. — Orig.: *C'étoit l'homme de la Cour qui, avec le moins d'estime pour le Beau Sexe, avoit le moins de misé-*

ricorde pour ſa réputation. Édit. corr.:... *qui avoit le moins d'eſtime pour le beau ſexe et le moins de miséricorde*.. — C'est trop de sans- façon dans la correction.

P. 301, dernier alinéa. — L'Hamilton qui ébaucha une intrigue avec Lady Wetenhall est George, le second des Hamilton. Nous avons déjà eu l'occasion de noter, à la page 100, les amours malheureuses de l'aîné, Jacques, avec lady Chesterfield. Quant au dernier, Antoine, notre auteur, il ne s'est pas mis une seule fois en scène dans tout le cours des *Mémoires*.

P. 304, l. 17. — *La Cour partit un mois après*. — Le voyage de la Cour à Tunbridge eut lieu en 1664.

P. 309, l. 15. — *Le lendemain au matin*. — Les correcteurs ont supprimé *au* pour faire rentrer la locution dans nos habitudes de style actuel.

P. 316, l. 14. — Orig.: *Je ſerois vraiment d'avis qu'un époux... prétende que... Votre Alteſſe... n'ait plus beſoin*. Édit. corr.:... *prétendit que Votre Alteſſe n'eût plus beſoin*. — L'imparfait du subjonctif n'est pas de rigueur après un premier verbe au passé ou au conditionnel. Le choix de l'une ou de l'autre forme du verbe de la proposition subordonnée dépend de l'idée qu'on veut exprimer. On dira également bien : *Je serais d'avis qu'un époux prétende* ou *prétendit* suivant le point de vue de l'esprit. Et ici la personne qui parle semble viser au présent plutôt qu'au passé.

P. 317, l. 7. — Orig.: *Une groſſe Cour réſidente au milieu d'une groſſe ville* Édit. corr.:... *résidant*. — Les mots en *ant*, suivis d'un régime indirect, varient s'ils expriment l'état, et sont invariables lorsqu'ils marquent l'action : telle est la règle. Dans notre exemple, c'est l'état, croyons-nous, qui est exprimé. *Réſidente*, n'est-ce pas comme si l'on disait *placée, assise* ? D'où il résulte que la correction des éditeurs est discutable.

P. 317, l. 30. — Orig.: *Son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que ſon tempérament ne put ſoutenir*. Édit. corr.:.. *avait fait dans cette épreuve un effort que*... — Pour

la plus grande clarté du discours, les éditeurs ont transposé les mots *dans cette épreuve*, et rapproché ainsi le pronom relatif *que* de son antécédent *effort*. Toilette de style qui enlève au naturel de l'écrivain.

P. 319, l. 9. — *Lu*. Lettre tombée. Lisez *lui*.

P. 327, l. 22. — L'*écuier Feraulas*. Personnage du roman d'*Amadis*.

P. 332, l. 5. — Orig.: *De la maniere : à ſçavoir*. Édit. corr.: *De la manière : ſçavoir*. — Encore un coup de peigne à la moderne.

P. 342, l. 6. — Orig.: *Ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il put être de durée, vu la légéreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé*. Édit. corr.:.. *dont il avait commencé*. — Dans la leçon primitive, *ils* pluriel rappelle *l'un & l'autre*; dans les éditions corrigées, *il* singulier représente *commerce*. Cette deuxième leçon est mauvaise par la raison qu'elle est inutile.

P. 348, l. 11. — Orig.: *A tous les lieux*. Édit. corr.: *A tous ces lieux*.

P. 351, l. 3. — Orig. *Par ma foi, votre frère & vous êtes deux jolis garçons*. Édit. corr.: *Par ma foi, vous et votre frère, vous êtes...* — Toujours même système de corrections tendant à moderniser dans ses moindres détails le style d'un autre âge.

P. 352, l. 28. — *Votre philoſophe*. — Saint-Évremond.

P. 353, l. 29. — Orig. *Il ne ſeroit pas difficile de la mettre nüe ſans qu'elle y fit réflexion, avec un peu d'addreſſe*. Édit. corr. : *Il ne serait pas difficile avec un peu d'adresse...* — Ce *avec un peu d'adreſſe*, qui traîne à la fin de la phrase, est d'une négligence heureuse, et demandait à être conservé.

P. 355, l. 16. — Orig.: *J'étois fort embaraſſé quelquefois qu'elle s'aviſoit de m'en demander*. Édit. corr. : *J'étais fort embarrassé quelquefois, lorsqu'elle s'avisait...* — De même qu'on dit aujourd'hui *une fois que, toutes les fois que*, nos

anciens auteurs disaient *quelquefois que* pour exprimer *un certain nombre de fois où*. La locution était encore en usage au XVIIe et même au XVIIIe siècle. Fontenelle a écrit dans ses *Mondes* : « Je récuse les pendules, elles ne peuvent par elles-mêmes être tout à fait justes ; & *quelquefois qu'*elles le seront... »

P. 364. — Charles II, fort épris de mademoiselle Stewart, au point d'avoir songé à divorcer pour la faire monter sur le trône, trouve une nuit le duc de Richmond dans sa chambre. La belle, par une manœuvre hardie, familière aux femmes qui se savent aimées, intervertit aussitôt les rôles, pleure, crie, menace, tempête, fait tant et si bien à la fin que le bon roi, oubliant ses ressentiments, est sur le point de se mettre à ses pieds, *pour*, dit finement le texte original de 1713, *lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit*.

Les éditions postérieures n'ont pas manqué de porter la leçon suivante : *Lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisait*.

Cette correction rappelle celle qu'un critique bienveillant avait cru devoir faire à une phrase de Fontenelle. Celui-ci, dans sa réponse au discours de réception du cardinal Dubois à l'Académie, avait félicité le récipiendaire de communiquer sans réserve au jeune Louis XV les connaissances qui le mettraient un jour en état de gouverner par lui-même, ajoutant qu'il travaillait par là à se rendre *inutile*. Le critique bienveillant avait substitué à ce mot celui de *utile*, sous prétexte de lapsus.

INDEX.

Anne d'Autriche : cherche, sous sa régence, à ramener les esprits par la douceur, 71 ; — promet d'embrasser le chevalier de Grammont, 75 ; — tient sa promesse, 87.

Aremberg (le prince d') : fait partie de l'armée espagnole commandée par le prince de Condé au siége d'Arras, 77.

Arlington (Henry Bennet, comte d'), premier secrétaire d'État et grand chambellan du roi Charles II :
Son caractère, 147 ; — son entrevue avec Mlle Stewart, 148 ; — envoie chercher une femme en Hollande, 149.

Arschot (le duc d') : fait partie de l'armée de Condé au siége d'Arras, 77.

Arran (Richard Butler, comte d'), cinquième fils de Jacques Butler, premier duc d'Ormond, né en 1634, mort en 1680 :
Ses qualités, 100 ; — amant de lady Shrewsbury, 116 ; — ses indiscrétions au sujet de Mlle Hyde, 174 ; — grand joueur de guitare, 186.

Bagot (Mlle) : fille d'honneur de la duchesse d'York, 241 ; — ses relations avec Mlle Hobart, 245 ; — épouse lord Falmouth, 246.

Bardou (Mlle) : fille d'honneur de la reine, 231 ; — danse la sarabande, 232 ; — est renvoyée de la cour avec une pension, 239

Batteville (le baron de) : commandant la place de Trin, obtient une capitulation digne de sa résistance, 34.

Bellenden (Mlle) : fille d'honneur de la reine, 231; — quitte la cour, 239.

Blague (Mlle), fille d'honneur de la duchesse d'York : son portrait, 125; — tour que lui joue Mlle d'Hamilton 127; — ses yeux *marcassins*, 241; — épouse le chevalier Yarborough, 242.

Boyton (Mlle) : fille d'honneur de la reine, 241; — son amour pour Talbot, 278; — ses évanouissements, 319; — épouse Talbot, 370.

Brice (dom Gregorio) : défenseur de Lérida, 158.

Brinon : valet de chambre du chevalier de Grammont, 16; — quitte le château de Bidache pour se rendre avec son maître au siége de Trin, 19; — essaye de le détourner de jouer dans une auberge de Lyon, 24.

Brisacier (le marquis de) : son intrigue avec Mlle Blague, 125.

Brissac (le duc de) : est mystifié par Grammont, 220.

Bristol (George Dibly, comte de), secrétaire d'État au temps de la guerre civile, et, selon Clarendon, agent des amours de Charles II :
Son ambition, 183.

Brook (Mlle) : son intrigue avec le duc d'York, 182; — épouse le chevalier Denham, 184; — sa mort, 209.

Brounker, chambellan du duc d'York, que Clarendon représente comme un personnage cynique, prêt à accepter les emplois les plus vils, et n'ayant d'autre mérite qu'une grande habileté au jeu d'échecs :
Rencontre Mlles Jennings et Price déguisées en marchandes d'oranges, 294.

Buckingham (George Villiers, second duc de) : né en 1627, mort en 1688, personnage célèbre par ses rares qualités physiques et intellectuelles autant que par sa profonde immoralité, et dont Walpole, Burnet, Dryden et Pope avec

Hamilton ont reproduit, chacun à son point de vue, les différents traits de la physionomie :

Dissipe sa fortune, 99 ; — rival de Correo de Silva, 104; — fait une cour assidue à Mlle Stewart, 145 ; — son couplet de chanson sur Mlle Wells, 241 : — se moque de lady Muskerry, 310; — enlève lady Shrewsbury à Killegrew, 342; — tue lord Shrewsbury en duel, 343.

Buckingham (Marie, fille unique et héritière du fameux Thomas Fairfax, général des troupes du Parlement dans la guerre civile; duchesse de) : est délaissée par son mari, 344.

Bussy-Rabutin (Roger, comte de), 1618-1693, auteur fameux d'une *Hiſtoire amoureuſe des Gaules*, où sont décrites les mœurs galantes de la cour :

A fait de Grammont un portrait de fantaisie, 8.

Caméran (le comte de) : est invité à souper par Grammont, 30; — perd au Quinze, 32 ; — en est dédommagé par la suite, 33.

Carlingford (sir Théobald Taaffe, créé en 1662 comte de) : fait le bouffon chez Mlle Stewart, 355.

Carnégy (lord Robert) : revient d'Écosse avec le titre de duc de Southesk, 178 ; — se venge de l'infidélité de sa femme, 180.

Caseau : courrier de Turenne, 75.

Castelmaine (comtesse de), fille de Guillaume Villiers, vicomte Grandison, épousa, quelque temps avant la restauration, Roger Palmer, alors étudiant au Temple, mais héritier d'une grande fortune; en eut une fille qui naquit au mois de février 1661; devint peu après la maîtresse en titre du roi; cessa de cohabiter avec son mari, qui fut créé comte de Castelmaine en Irlande; reçut en 1670 les titres de baronne de Non-Such, comtesse de Southampton et duchesse de Cleveland; mit au monde en 1672 une fille qu'on supposa être de Churchill, depuis duc de Marlborough, et que le roi désavoua en rompant désormais tout commerce avec la mère ; épousa après la mort de son mari arrivée en 1705, et à l'âge de soixante-cinq ans, un aventurier connu

sous le nom du *beau Fielding*, déjà marié, qui la rendit très-malheureuse, mais avec qui elle put heureusement divorcer pour cause de bigamie ; mourut enfin d'une hydropisie le 9 octobre 1709, après toute une vie de galanterie à outrance :

Maîtresse de Charles II, 102 ; — s'éprend de Jermyn, 115 ; — puis de Jacob Hall, 116 ; — s'efforce de regagner l'affection du roi, 152 ; — veut paraître dans le carrosse du roi, 156 ; — se querelle avec le roi, 282 ; — obtient le titre de duchesse de Cleveland, 284 ; — son goût pour Monmouth, 339 ; — son intrigue avec Churchill, 357 ; — informe le roi de l'intrigue de Mlle Stewart avec le duc de Richmond, 360.

Catherine de Bragance, infante de Portugal et femme de Charles II : son arrivée en Angleterre, 98 ; — essaye de plaire au roi, 123 ; — tombe dangereusement malade, 151 ; — séjourne à Tunbridge, 304 ; — va prendre les eaux de Bristol, 345 ; — intercède en faveur de Mlle Stewart auprès du roi, 365.

Cerise : hôtelier à Lyon, 20 ; — compère d'un maquignon dans une partie de jeu contre le chevalier de Grammont, 22.

Charles II, homme d'esprit, doué de rares qualités de finesse et de pénétration, mais sans caractère et à la merci d'un tempérament voluptueux, régna dans l'indifférence sinon dans l'horreur des affaires publiques, en proie à des ministres incapables et à des maîtresses avides, qu'il jugeait tels, mais dont il n'avait pas le courage de se séparer ; eut pour principales maîtresses madame Palmer, qu'il éleva au rang de comtesse de Castelmaine et de duchesse de Cleveland ; Mlle Stewart, qui devint malgré lui duchesse de Richmond ; Mlle de Kéroalles, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, à qui il donna le titre de duchesse de Portsmouth et qui fut l'instrument de la politique de Louis XIV à la cour d'Angleterre ; enfin une petite comédienne, du nom de Nell Gwyn, qui fut la Du Barry de cet autre Louis XV :

Sa restauration, 97 ; — son attachement pour Mlle Ste-

wart, 150; — son intrigue avec Mlle Wells, 240; — ses prétentions sur Mlle Jennings, 250; — se brouille avec lady Castelmaine, 282; — se raccommode et lui donne le titre de duchesse de Cleveland, 283; — surprend le duc de Richmond dans la chambre de Mlle Stewart, 362; — redouble d'empressements auprès d'elle, 366.

Chesterfield (Philippe Stanhope, deuxième comte de), nommé chambellan de la reine en 1662, colonel d'un régiment d'infanterie en 1667, membre du conseil privé en 1682, démissionnaire de tous ses emplois à l'avénement de Jacques II, mort en 1713 à l'âge de plus de quatre-vingts ans :

Son portrait, 167; — jaloux de sa femme, 168; — prend Hamilton (James) pour confident, 188; — lui conte une histoire de bas verts, 191; — emmène sa femme à la campagne, 199; — est chansonné, 206.

Chesterfield (comtesse de), seconde femme de lord Chesterfield, mourut en 1665, à l'âge de vingt-cinq ans:

Son portrait, 149; — son intrigue avec James Hamilton, 169; — avec le duc d'York, 184; — sa guitare, 186; — est emmenée à la campagne par son mari 199; — se venge d'Hamilton, 210.

Chiffinch : valet de chambre de Charles II, 360.

Churchill, depuis duc de Marlborough, né en 1650, mort en 1722 :

Est aimé de la duchesse de Cleveland, 357; — est exilé de la cour, 358.

Churchill (Mlle), sœur du précédent: son intrigue avec le duc d'York, 313; — tombe de cheval, 323.

Clarendon (Edouard Hyde comte de), homme d'État célèbre, né le 16 janvier 1608 à Denton dans le Wiltshire, fut de bonne heure initié aux affaires publiques par son oncle Nicolas Hyde, président du *Banc du Roi;* défenseur zélé de la cause royale pendant la guerre civile, fut nommé chevalier de l'Échiquier et membre du Conseil privé; servit la cause du prince en exil après la fin tragique de

Charles Ier; le rejoignit en Hollande où, en 1657, il obtint le titre de chancelier ; prit une part active à la restauration de Charles II ; fut élevé à la pairie en 1661 ; mais, en butte à la haine des partis, responsable aux yeux de la nation des fautes d'un gouvernement malhabile et sans honneur, objet à la fin de la colère du roi, qui lui imputa le mariage de la belle Stewart, qu'il aimait, avec le duc de Richmond, fut dépouillé de tous ses emplois, se réfugia en France et mourut à Rouen le 9 décembre 1674 ; a laissé un ouvrage important : l'*Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Angleterre :*

Son passage aux affaires, 99.

Cleveland (la duchesse de). Voy. *Castelmaine* (la comtesse de).

Comminge : ambassadeur français, 154.

Condé (le prince de) : appelé vulgairement Monsieur le Prince, 70 ; — commande l'armée d'Espagne au siége d'Arras, 73 ; — y reçoit la visite du chevalier de Grammont, 79 ; — est battu par Turenne, 83 ; — assiége Lérida, 158.

Corisande (Diane d'Andoins,) : grand'mère de Grammont, 16.

Cornwallis (lord) : grand joueur, mais mauvais payeur, 230.

Crofts : provoque une discussion sur les jambes des dames, 191 ; — bouffon de miss Stewart, 355.

Cromwell : 95.

Davis (Mlle) : actrice de la troupe du duc d'York, maîtresse de Charles II, 359.

Denham (le chevalier), poëte tombé dans l'oubli après avoir joui, de son temps, d'une grande réputation :

Épouse Mlle Brook à l'âge de soixante-dix-neuf ans, 184 ; — jaloux du duc d'York, 208 ; — passe pour avoir empoisonné sa femme, 209.

Denham (lady). Voy. *Brook* (Mlle).

DILLON : 118.

DONGAN : amant de Mlle Price, 132 ; — sa mort, 234.

DORSET (Charles Sackville, d'abord lord Buckhurst, depuis comte de Middlesex et duc de) : poëte et bel esprit, 204 ; — son intrigue avec Nell Gwyn, 358.

DU PLESSIS-PRASLIN : maréchal de camp du prince Thomas au siége de Trin, 10.

ETHEREDGE : bel-esprit, 204.

FALMOUTH (Charles Berkeley, comte de) : son portrait, 100 ; — offre à Grammont une pension de la part du roi, 153 ; — conseille au duc d'York de rompre son mariage secret avec Mlle Hyde, 172 ; — épouse Mlle Bagot, 246.

FEVERSHAM (Durfort, comte de) : 243.

FIEDLING (Mlle) : fille d'honneur de la reine, 241.

FIESQUE (la comtesse de), une des héroïnes de la Fronde, dont il est question dans les *Mémoires* de Mlle de Montpensier, dans les *Lettres* de Mme de Sévigné et dans l'*Hiſtoire amoureuſe des Gaules*, de Bussy-Rabutin :
Aimée du chevalier de Grammont, 110.

FLAMARENS (le marquis de) : arrive en Angleterre, 224 ; — reçoit une pension du roi et est aimé de lady Southesk, 226.

FOX (le chevalier Etienne), d'où sont descendus lord Holland, et son fils le fameux Fox :
Trésorier de la maison du roi, beau-père de lord Cornwallis, 230.

GABOURY (le maréchal) : 86.

GLOCESTER (le duc de) : sa mort, 98.

GRAMMONT, ou mieux GRAMONT (le chevalier Philibert de), qui devint plus tard comte, quand son frère le maréchal de Guiche, après la mort de leur père, s'appela maréchal de Grammont ; né en 1621, mort en 1707 :
Dicte ses *Mémoires* à Hamilton, 8 ; — sa première campagne au siége de Trin, 10 ; — fait connaissance de Matta,

11; — sa présentation à Richelieu, 17; — ses dispositions pour le jeu, 18; — joue, à Lyon, avec un marchand de chevaux, 24; — invite le comte de Caméran à souper, 30; — le dévalise, 32; — gagne au jeu seize cheveaux dans les quartiers de Turenne, 34; — va à Turin avec Matta, 36; — s'attache à Mlle de Saint-Germain, 39; — ne peut la séduire, 50; — reporte ses hommages sur la marquise de Sénantes, 51; — soupe avec son mari et Matta, 59, 62; — supplante Matta auprès de la marquise, 69; — son retour en France, ses campagnes avec le prince de Condé, 70; — se détache du parti de M. le Prince et rentre en grâce à la cour, 71; — est du jeu du cardinal Mazarin, 72; — se rend auprès de Turenne au siége d'Arras, 75; — visite le prince de Condé, 77; — porte à la cour la nouvelle de la victoire de Turenne, 83; — sa réception par Mazarin, 87; — se pose en rival de Louis XIV auprès de La Motte-Houdancourt, 93; — est banni de la cour de France et passe en Angleterre, 94; — réception qui lui y est faite, 105; — son intrigue avec la Middleton, 111; — poursuit en même temps la Warmestré, 113; — tombe amoureux de Mlle d'Hamilton, 123; — est invité par le roi à un bal masqué, 128; — y raconte une histoire de sables mouvants, 134; — refuse une pension du roi Charles II, 154; — présente au roi une magnifique calèche, 155; — son histoire de l'aumônier Poussatin, 158; — son rendez-vous avec Marion de Lorme, 219; — ses façons originales de se rappeler au souvenir de ses débiteurs, 230 et 231; — médiateur entre le roi et lady Castelmaine, 283; — est rappelé en France, 324; — son aventure à Abbeville, 328; — sa retraite à Vaugirard, 336; — son retour en Angleterre, 337; — gagne au jeu contre des *rooks*, 349; — conseille à George Hamilton de ne plus faire la cour à Mlle Stewart, 350; — épouse Mlle d'Hamilton, 371.

Grammont (le maréchal de), l'aîné des Grammont, issu d'un premier lit : présente son frère le chevalier au cardinal de Richelieu, 17; — est chargé par Louis XIV de renvoyer son frère en Angleterre, 334.

Gwyn (Nell), née en 1650 de parents obscurs, commença

par vendre des oranges dans les théâtres et entra dès l'âge de quinze ans dans une troupe de comédiens. Douée d'une figure charmante, pleine de vivacité et de naturel, elle eut de grands succès comme actrice et comme femme. Elle se lia d'abord avec Charles Hart, son camarade de planches ; puis elle fut publiquement la maîtresse de Charles Buckhurst dont il est question dans les *Mémoires ;* enfin elle devint celle du roi ; et on dit que faisant allusion aux prénoms identiques que portaient les trois principaux amants dont elle agréa successivement les hommages, elle appelait quelquefois le roi « mon Charles III. » Elle quitta dès lors le théâtre, et tint une maison qui fut parfois un foyer de politique, les personnages marquants qui s'y rendaient essayant de tirer parti de son influence sur l'esprit du roi. Des deux fils qu'elle eut de lui, l'aîné seul survécut et fut créé comte de Burford, puis duc de Saint-Albans. Elle-même allait devenir pairesse d'Angleterre avec le titre de comtesse de Greenwich, quand Charles II mourut. Elle expira à son tour l'année suivante, en novembre 1687, à l'âge de trente-sept ans :

Maîtresse de Charles II, 283, 307.

Hall (Jacob), danseur de corde : inspire de l'amour à Lady Castelmaine, 116.

Hamilton (Jacques), l'aîné des Hamilton : son portrait, 100 ; — amoureux de lady Chesterfield, 169 ; — jaloux du duc d'York, 185 ; — reçoit les confidences de lord Chesterfield, 189 ; — lui conseille d'emmener sa femme à la campagne, 199 ; — reçoit une lettre de lady Chesterfield, 210 — suit les instructions qu'elle renferme, 212 ; — est mystifié, 213 ; — s'en retourne à Londres, 218.

Hamilton (George), le second des Hamilton : son intrigue avec lady Wetenhall, 301 ; — s'éprend de miss Stewart, 347 ; — rencontre Grammont dans une maison de jeu, 349 ; — raconte comment il s'est épris de miss Stewart, 352 ; — épouse miss Jennings, 370.

Hamilton (Antoine), le plus jeune des Hamilton, auteur des *Mémoires. Voy.* la notice.

Hamilton (Élisabeth), sœur des trois précédents, épousa le comte de Grammont, et laissa deux filles : l'une qui devint comtesse de Strafford et mourut sans postérité; l'autre, qui fut abbesse de Poussey en Lorraine :

Célèbre pour sa beauté à la cour de Charles II, 103 ; — est recherchée par Grammont, 119 ; — son portrait, 121 ; — joue des tours à Mme de Muskerry, 125, et à Mlle Blague, 127 ; — plaît au duc d'York, 139; — ses nombreux adorateurs, 143 ; — sa réponse à la proposition de mariage que lui fait Russell, 165 ; — son portrait par Lély, 207 ; — repousse les hommages du président Tambonneau, 225 ; — reste insensible aux avances de Talbot, 227 ; — épouse Grammont, 371.

Henriette-Marie, reine-mère, veuve de Charles Ier : 101, 156, 160.

Hobart (Mlle) : gouvernante des filles d'honneur de la duchesse d'York, 241 ; — son portrait, 244 ; — bruits singuliers sur son compte, 245 ; — donne des conseils à Mlle Temple, 254 ; — l'accompagne en mascarade au parc, 269 ; — mystification dont elle est l'objet, 270 ; — encourage la duchesse d'York dans son amour pour Sidney, 315.

Hôpital (Mlle de L') : 336.

Howard (Henry) : 144.

Howard (Thomas) : amant de lady Shrewsbury, 116; — son duel avec Jermyn, 118.

Hughes (Mlle), comédienne de la troupe du roi : maîtresse du prince Rupert, 307.

Humières (le marquis d') : commande sous les ordres de Turenne au siége d'Arras, 75.

Hyde (Mme), première femme d'Henri Hyde, deuxième comte de Clarendon : son intrigue avec Jermyn, 115.

Hyde (Mlle), fille aînée d'Édouard Hyde, comte de Clarendon : épouse secrètement le duc d'York, 99 ; — son mariage est reconnu, 176. *Voy.* York (duchesse d').

JENNINGS (Françoise), une des filles de Richard Jennings, propriétaire dans le comté d'Hertford, et sœur aînée de la célèbre duchesse de Marlborough, épousa George Hamilton, et, en secondes noces, Richard Talbot : Fille d'honneur de la duchesse d'York, 246; — résiste au duc d'York, 249; — s'éprend de Jermyn, 286; — se déguise en marchande d'oranges, 291; — rencontre Killegrew, 292; — puis Brounker, 294; — se moque de l'amour de Talbot, 320; — se dégoûte de Jermyn, 368; — épouse George Hamilton, 370.

JERMYN (Henri), fils cadet de Thomas, frère aîné du comte de Saint-Albans, fut fait baron de Douvres en 1685, et mourut sans enfants en 1708 : Son portrait, 101; — son intrigue avec Mlle Hyde, 115; — avec lady Castelmaine, 115; — avec lady Shrewsbury, 116; — son duel avec Howard, 118; — ses insinuations sur la conduite de Mlle Hyde, 174; — fait la conquête de Mlle Jennings, 286; — sa gageure, 317; — est mystifié par Mlle Jennings, 368; — épouse une provinciale, 370.

JONES, depuis comte de Ranelagh : son intrigue avec Mme Middleton, 111.

KILLEGREW : ses indiscrétions au sujet de Mlle Hyde, 175; — ses efforts pour détourner son cousin de l'amour qu'il avait conçu pour Mlle Warmestré, 235; — aide Rochester à détromper Mlle Temple, 269; — rencontre Mlles Jennings : et Price déguisées en marchandes d'oranges, 293; — son intrigue avec lady Shrewsbury, 341; — est blessé par des assassins, 342.

LA GARDE (Mlle), fille d'honneur : épouse le seigneur Silvius, 239.

LA MOTTE : fait partie de l'armée de Condé au siége d'Arras, 77.

LA MOTTE-HOUDANCOURT (Mlle) : 93.

LA SUZE (Henriette de Coligny, comtesse de), célèbre

par sa beauté, ses aventures et son talent pour la poésie : Fut éprise du marquis de Flamarens, 224.

Lély (Pierre Van der Faes, surnommé le chevalier) : fait les portraits des plus belles femmes de la cour de Charles II, 207.

Léopold (l'archiduc), frère de l'empereur Ferdinand III : commande l'armée d'Espagne au siége d'Arras avec le prince de Condé, 73.

Levingston (Mlle) : fille d'honneur de la reine, 241.

Limbec (le baron de) : fait partie de l'armée de Condé au siége d'Arras, 77.

Louis XIII : 9.

Louis XIV : 75, 87, 94, 334.

Louvigny : fait partie de l'armée de Condé au siége d'Arras, 77.

Lussan : *idem*, 79.

Lyttleton (le chevalier) : épris de Mlle Temple, 260; — l'épouse, 370.

Maisons (le président de) : son intrigue avec Mlle de l'Hôpital, 336.

Marie, princesse royale, fille aîné de Charles Ier, veuve du prince d'Orange : mourut de la petite-vérole en 1660, 98.

Marion de l'Orme : son aventure avec Grammont, 219.

Matta (Charles de Bourdeille, comte de) : détails sur son compte, *Voy.* notice; — se lie avec Grammont au siége de Trin, 11 ; — l'accompagne à la cour de Turin, 36 ; —s'attache à la marquise de Sénantes, 39 ; — échoue, 49 ; — soupe avec le marquis, 54, 62.

Mazarin (le cardinal) : sa politique de conciliation, 71 ; — admet Grammont à son jeu, 72 ; — l'accueil qu'il lui fait après le siége d'Arras, 87 ; — sa mort, 91.

Mennéville (Mlle de), fille d'honneur d'Anne d'Autriche : 93.

Mèlo (Francisco de) : 103.

Middlesex (le comte de). *Voy.* Dorset (le duc de].

Middleton (Mme) : son intrigue avec le comte de Ranelagh et le chevalier de Grammont, 111 ; — son portrait, 112.

Monmouth (le duc de), fils naturel de Charles II et de Lucy Waters, né à Rotterdam le 9 avril 1649, porta jusqu'à la restauration le nom de James Crofts ; fut comblé d'honneurs et de richesses par son père remonté sur le trône ; mais, ambitieux, ne cessa de conspirer contre le duc d'York ; et, à l'avénement de celui-ci, ayant levé l'étendard de la révolte, fut battu, pris et décapité le 15 juillet 1685 :
Son portrait, 338 ; — son mariage, 340.

Montmorency (le duc) : 80.

Montagu (Ralph) : son intrigue avec lady Middleton, 118 ; — devient écuyer de la reine, 321.

Muskerry (lord) : veut empêcher sa femme de danser, 126.

Muskerry (lady) : son portrait, 124 ; — tour que lui joue Mlle d'Hamilton, 125 ; — va au bal de la cour, 309 ; — sa mésaventure, 310.

Newcastle (la duchesse de), fille du chevalier Charles Lucas, dame d'honneur de la reine-mère ; auteur de pièces de théâtre et de nombreux poëmes :
Passe pour folle, 137.

Olonne (la comtesse d'), dame galante de la cour de France, dont Bussy-Rabutin parle plus que gaillardement dans son *Hiſtoire amoureuſe des Gaules :*
Fut recherchée par le chevalier de Grammont, 110.

Ormond (Jacques Butler, duc d') : son caractère, 99 ; — est offensé par Talbot, 228.

Ossory (le comte d'), premier fils du duc d'Ormond : es qualités, 100.

Oxford (le comte d') : trompe une comédienne par un mariage fictif, 258.

Panetra (la comtesse de), dame d'atours de Catherine de Bragance : 103.

Poussatin (l'aumônier) : son histoire, 161.

Price (Mlle), fille d'honneur de la duchesse d'York : sa rivalité avec Mlle Blague au sujet de Dongan, 132, et de Brisacier, 133 ; — est renvoyée de la cour, 244 ; — s'attache à miss Jennings, 280 ; — se déguise en marchande d'oranges, 291 ; — rencontre Killegrew, 292, puis Brounker, 294.

Progers : confident des amours du roi, 240.

Ranelagh (Jones, comte de) : amant de lady Middleton, 111.

Rawlings (Gilles) : est tué en duel, 118.

Richelieu (le cardinal de) : 10, 17.

Richmond (Charles-Lennox, duc de) : est amoureux de miss Stewart, 233 ; — le roi découvre cette intrigue, 362 ; — exilé de la cour, 364 ; — épouse sa maîtresse, 370.

Robarts (lord) : 181.

Robarts (lady) : son intrigue avec le duc d'York ; 181 ; — est emmenée à la campagne par son mari, 182.

Robert (le prince), petit-fils de Jacques Ier et plus connu sous le nom de prince *Rupert* :
Son portrait, 306 ; — son intrigue avec la comédienne Hughes, 307.

Roberts (lady) : 103.

Rochester (Jean Wilmot, comte de Rochester), que les Muses, dit Walpole, aimaient à inspirer et qu'elles rougissaient d'avouer ; nature fougueuse, extravagante ; fort recherché du roi qu'il amusait par ses saillies, mais qui ne manquait pas de l'exiler de la cour toutes les fois qu'il passait par trop les bornes, ce qui arrivait souvent par suite

de l'état d'ébriété dans lequel il se mettait volontiers; né en 1647, mourut en 1680, perdu de débauches:

Se moque de Chesterfield, 204; — chansonne miss Price, 243; — flatte miss Temple, 252; — est desservi par miss Hobart, 253; — rencontre miss Temple au parc, 269; — est banni de la cour, 277; — se retire dans la Cité, 287; — se fait passer pour un docteur allemand, 288; — épouse une triste héritière, 370.

ROXELANE ou ROXANE (Mme Marsall, surnommée), comédienne de la troupe du roi, qui joua la première le rôle de Roxane dans les *Reines rivales*, de Lée:

Est trompée par le comte d'Oxford, 258.

RUPERT (le prince). Voy. *Robert* (le prince).

RUSSELL (Jean et Guillaume), l'oncle et le neveu: rivaux du chevalier de Grammont, 140; — Jean demande la main de Mlle d'Hamilton, 165; — quitte la cour, 166.

SAINT-ALBANS (Henri Jermyn, comte de), premier écuyer de la reine Henriette et membre du conseil privé de Charles II; ambassadeur d'Angleterre à la cour de France en 1660; grand-chambellan en 1671; mourut en 1683; a passé pour avoir épousé secrètement la veuve de Charles Ier:

Génie médiocre, 99.

SAINT-CHAUMONT (la marquise de), sœur de Grammont: écrit à son frère qu'il peut revenir en France, 324.

SAINT-EVREMOND (Charles Marguerite de Saint-Denis, marquis de), homme du monde et écrivain moraliste, a formé la transition entre Voiture et Voltaire. Sa lettre sur le *Traité des Pyrénées* le força de s'enfuir en Angleterre:

A peint le chevalier de Grammont sous des couleurs peu fidèles, 8; — donne des conseils à Grammont, 107, 142.

SAINT-GERMAIN (Mlle de): est courtisée par Grammont, 39; — rend visite à Mme de Sénantes, 55.

SARA (miss), nièce de la gouvernante des filles d'honneur de la duchesse d'York. Qui était cette Sara ou Sarah que

Rochester honora de son attention et à qui le public fut obligé *de la plus folie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume?* On a prétendu que c'était Mme Barry. Mais Mme Barry était laide, habile comédienne; et, née en 1658, elle n'avait que neuf ans à l'époque où se passent les faits relatés par Hamilton. Il est plus vraisemblable qu'il s'agit de Sarah Cook, qui entra au théâtre du roi et qui récita le prologue lors de la première représentation d'une des pièces de Rochester *(Valentinian)*, mais qui, en raison de son peu de mérite, parut rarement sur la scène :

Tombe aux mains de Rochester, 245; — sert d'instrument à son intrigue avec Mlle Temple, 265; — devient comédienne, 277.

Saucourt (Antoine-Maximilien de Belleforière, marquis de Soyecourt, qu'on prononçait), grand veneur et cordon bleu, célèbre dans les fastes de la galanterie au commencement du règne de Louis XIV :

Son aventure avec la fille d'un jardinier, 336.

Savoie (Mme Royale, duchesse de), Christine, seconde fille de Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont et ensuite duc de Savoie :

Son affabilité, 37.

Sénantes (le marquis de), dont la famille existe encore en Piémont et porte le titre de marquis de Carailles :

Soupe avec Grammont et Matta, 54, 62.

Sénantes (la marquise de) : son intrigue avec Matta, 39; — son rondeau, 48; — écoute Grammont, 69.

Shrewsbury (lord) : est tué en duel par Buckingham, 343.

Shrewsbury (Anne-Marie, fille aînée de Robert Brudenel, comte de Cardigan; comtesse de), scandalisa la cour et la ville à une époque où l'on ne se scandalisait de rien. Un trait qui peint bien la profonde démoralisation de ce temps, c'est que lady Shrewsbury continua de vivre avec son amant Buckingham après qu'il eut tué son mari en duel. Quatre

ans plus tard, le roi ne reculait pas devant le scandale tout aussi grand d'être le parrain d'un fils né de cette union infâme, à qui il donna le titre de comte de Coventry, mais qui mourut en bas âge. Le portrait de lady Shrewsbury par Lély fait partie de la *Galerie des Beautés*, à Windsor. Elle est représentée avec un embonpoint attrayant :

Sa réputation de beauté, 103; — ses amants, 205; — son intrigue avec Killegrew, 341; — avec Buckingham, 343.

Silvius : épouse Mlle de la Garde, 239.

Southesk (lord). *Voy.* Carnegy.

Southesk (lady) : son intrigue avec le duc d'York, 177; — console Flamarens, 226.

Stewart (Françoise, fille de Walter Stewart), inspira au roi une passion si grande qu'il songea sérieusement à divorcer avec la reine pour épouser celle qu'il aimait. On dit que le chancelier Clarendon craignant l'exécution de ce projet, travailla sous-main à la conclusion du mariage de Mlle Stewart avec le duc de Richmond; mariage secret, qui fut déclaré public au mois d'avril 1667. La belle Stewart servit de modèle à la figure de la Grande-Bretagne qui fut alors frappée sur la monnaie de cuivre et qui s'est conservée jusqu'à nos jours :

Sa grande beauté, 113; — son portrait, 114; — est aimée du roi, 145; — ses enfantillages, 146; — sa circonspection, 150; — ses espérances pendant la maladie de la reine, 151; — veut se montrer dans le carrosse du roi, 156; — montre ses jambes, 191; — va avec la cour à Bristol, 345; — attire l'attention de George Hamilton, 350; — ses amusements, 353; — sa froideur pour le roi, 359; — il la surprend en tête à tête avec le duc de Richmond, 362; — la reine la réconcilie avec le roi, 368; — elle épouse le duc de Richmond, 370.

Sydney (Henri), fils de Robert, comte de Leicester et frère du fameux Algernon Sydney qui fut décapité; créé comte de Rumney; mourut en 1704 :

Sa beauté, 101; — son intrigue avec la duchesse d'York, 314; — est nommé son écuyer, 321.

Sylva (Pedro de), Portugais de la suite de Catherine de Bragance : 103.

Taaffe (lord) : son intrigue avec Mlle Warmestré, 232; — renie l'enfant dont elle accouche, 237.

Talbot (Pierre), aumônier de la reine : 227.

Talbot (Richard), issu d'une famille irlandaise, mais anglaise d'origine, est représenté par Clarendon comme ayant proposé à Charles II d'assassiner Cromwell; il fut mis après à la tour de Londres pour un pareil dessein sur le duc d'Ormond. C'était un homme déterminé, dévoué au duc d'York, qui, lorsqu'il monta sur le trône, le créa comte, puis duc de Tyrconnel, et peu après vice-roi d'Irlande :
Sa visite avec le duc d'York chez lady Southesk, 178; — s'éprend de Mlle d'Hamilton, 226; — offense le duc d'Ormond et est mis à la tour, 228; — paye à Grammont une dette de jeu, 230; — revient d'Irlande, 278; — aime Mlle Jennings, 279; — épouse Mlle Boynton, 370.

Talbot (Thomas), cordelier : 227.

Tambonneau (le président), sur le ménage de qui Tallemant donne de longs détails :
Ses assiduités auprès de Mlle d'Hamilton, 225.

Tanes (le comte de), premier ministre à la cour de Turin : 38.

Temple (Mlle), fille d'honneur de la duchesse d'York : — son portrait, 248; — son intrigue avec Rochester, 252; — est mise en garde contre lui par Mlle Hobart, 259; — sort en mascarade avec elle, 269; — est abordée par Killegrew, 270; — rompt avec mademoiselle Hobart, 275; — épouse Lyttleton, 370.

Termes : valet de chambre de Grammont, 123; — son récit au sujet d'un habit qu'on lui avait confié, 134; — sa friponnerie est découverte, 330; — explication qu'il en donne, 332.

THANET (lord) : 129.

THOMAS (prince de Carignan), grand-maître de la maison du roi : commande l'armée française au siége de Trin, 10.

TOULONGEON (le comte de), frère aîné de Grammont : 143.

TURENNE (le vicomte de) : maréchal de camp du prince Thomas au siége de Trin, 10; — reçoit dans ses quartiers la visite de Grammont, 33; — commande l'armée française contre Condé au siége d'Arras, 74; — y reçoit la visite de Grammont, 78; — bat Condé, 83.

VARDES (le marquis de): capitaine de la compagnie des Cent-Suisses à Versailles, 336.

WARMESTRÉ (Mlle) : son portrait, 112; — est recherchée par Grammont, 113; — son intrigue avec lord Taaffe, 232; — accouche au milieu de la cour, 236; — épouse un cousin de Killegrew, 238.

WELLS (Mlle) : son portrait, 239; — devient la maîtresse du roi, qui s'en dégoûte aussitôt, 240; — couplet de chanson sur ses amours, 240.

WETENHALL (sir Thomas): homme d'érudition, 299.

WETENHALL (lady) : son portrait, 298; — accompagne Mlle d'Hamilton à Londres, 302; — son intrigue avec George Hamilton, 303; — retourne à la campagne, 304; — va chez lord Muskerry, 306.

YARBOROUGH (le chevalier) : épouse Mlle Blague, 242.

YORK (le duc d'), frère de Charles II, né en 1633, mort en 1701 :

Lieutenant de Turenne au siége d'Arras, 75; — son caractère, 98; — son mariage secret avec Mlle Hyde, 99; — ses attentions pour Mlle d'Hamilton, 139; — a des doutes sur la validité de son mariage, 172; — consulte ses amis, 173; — reconnaît publiquement Mlle Hyde pour sa femme, 176; — son intrigue avec lady Carnégy, 177; — avec lady Robarts, 181; — avec lady Denham, 183 et 207;

— avec lady Chesterfield, 185; — s'éprend de Mlle d'Hamilton, 207; — de Mlle Jennings, 248; — son intrigue avec Mlle Churchill, 313.

York (la duchesse d'): fait peindre par Lély les plus belles personnes de sa cour, 207; — ses filles d'honneur, 241; — fait ouvrir en public la cassette adressée par Dongan à Mlle Price, 244; — défend Mlle Hobart contre des bruits fâcheux, 276; — aime la bonne chère, 312, et le beau Sydney, 313.

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume 2 fr.
Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE, *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE, *Contes*, avec des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).

— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 volume (épuisé).

Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées par Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé* . . . 10 fr.

BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par M. A. PAULY. 2 volumes. . . . . 10 fr.

7 Eaux-fortes gravées par Monziès, pour illustrer les *Œuvres de Boileau* . . . . . 10 fr.

HAMILTON. Mémoires de Grammont avec une notice et des notes par M. MOTHEAU. 1 volume. . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE avec le texte latin. 2 vol. . . . . 10 fr

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. Chaque volume. 5 fr.

35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière* Prix. . . . . 30 fr.

RACINE Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume . . . . . 5 fr.

SHAKESPEARE, Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS VICTOR-HUGO. 15 volumes. Chaque volume 5 fr.

(Les cinq premiers volumes sont en vente.)

En préparation :

Voltaire (*Romans et Contes*).

Corneille. — La Bruyère. — Marivaux. *Paul et Virginie. Voyages de Gulliver. Robinson Crusoé. — Don Quichotte. — La Princesse de Clève Marianne. — Etc., etc., etc.*

Il est fait un tirage sur papier Whatman, au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol. sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. [167]